

LÉO DESAIVRE



MÈRE LUSINE

OU

Méhusine

dans la littérature
et les
traditions populaires





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

D^r Léo Desaiivre

Mère Lusine

(MEURLUSINE, MERLUSINE, MELLUSIGNE,
MELLUSINE, MÉLUSINE, MÉLEUSINE)

Étude critique et bibliographique



© Arbre d'Or, Cortaillod (NE), Suisse, octobre 2004
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

INTRODUCTION:
LES FÉES ET LES INCUBES

Tantum abest ut nostra miremur!

(Cic.)

I

Un recueil hebdomadaire de *Mythologie populaire*, fondé à Paris par MM. Henri Gaidoz et Eugène Rolland, au commencement de l'année 1877, avait emprunté le nom de notre célèbre fée Mélusine; une étude sur sa patronne s'imposait à cette publication, on l'annonça dans le journal du 4 février et les correspondants furent invités à transmettre toutes les traditions orales qu'ils pourraient recueillir.

La nouvelle revue n'eut malheureusement pas le succès matériel auquel ses éminents directeurs étaient en droit de prétendre; destinée à exercer dans l'avenir une influence durable sur les travaux des folkloristes ralliés autour d'elle et bientôt mieux accueillis du public, *Mélusine* disparaissait au bout de l'an, faute d'abonnés, avant même d'avoir pu réunir les matériaux de l'étude promise.

Des notes très sommaires qu'il nous fut impossible de produire en temps utile, est issu tardivement ce long mémoire.

Nous l'eussions volontiers livré à quiconque eût tenté de reprendre l'étude annoncée en 1877; c'est après avoir vainement attendu que nous nous décidons à publier enfin le résultat de patientes recherches ininterrompues depuis cette époque, sans nous dissimuler cependant que l'érudition nécessaire à un aussi vaste sujet, nous fait absolument défaut.

Nous avons suppléé à notre éloignement de la capitale, dans la mesure du possible en mettant à contribution l'inépuisable complaisance de M. Léopold Delisle, directeur de la bibliothèque nationale; ce savant a bien voulu, sur la demande de notre ami Abel Bardonnnet, secrétaire de la Société de Statistique des Deux-Sèvres, nous adresser de précieux renseignements sur les manuscrits du roman de Jehan d'Arras et du poème de Couldrette, faisant partie du dépôt confié à ses soins. À Paris encore, un bibliophile bien connu, M. de Lignerolle, grâce

à la recommandation de M. le sénateur Tribert, s'empressait de nous adresser la description de son inappréciable édition de la *Mélusine* de Jehan d'Arras.

À Vannes, nous devons à M. l'abbé Luco, bibliothécaire de la ville, une légende d'un type particulier, souvenir des Lusignans, seigneurs de Porhoët, en Bretagne, au XIII^e siècle. Mais c'est surtout en Poitou que nos correspondants ont été nombreux. Nous avons à citer tout d'abord feu Rédet¹, archiviste honoraire de la Vienne, possesseur des quelques pages imprimées de *l'Essai bibliographique sur le roman de Mélusine* de Pressac, sous-bibliothécaire de la ville de Poitiers, œuvre de premier ordre, dont la connaissance nous a épargné bien des recherches.

À Poitiers, encore, notre excellent cousin, Alfred Richard archiviste départemental, après nous avoir souvent patronné près de ses nombreux amis, prenait la peine de nous adresser une judicieuse et impartiale critique de notre manuscrit.

M. Vaugeois notaire à Lusignan, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest, répondait à notre appel toutes les fois qu'il s'agissait de contrôler près du berceau des Lusignans quelque indication nouvelle.

M. Tom Arnaudet ex-attaché au cabinet des Estampes, aujourd'hui bibliothécaire de la ville de Niort, allait au-devant de nos désirs en nous invitant à puiser largement dans les notes qu'il n'a cessé de prendre depuis plus de vingt années. Un autre de nos collègues de la Société de Statistique des Deux-Sèvres, notre ami Paul Frappier, mettait généreusement à notre disposition sa riche bibliothèque poitevine.

Bien d'autres noms seraient à mentionner, de tous les points du Poitou et surtout du département des Deux-Sèvres, des lettres nous sont venues, elles nous rendent une foule de légendes perdues, indispensables pour l'étude du mythe de la *mère Lusine*; c'est grâce à elles encore que nous avons pu à peu près reconstituer *l'œuvre* de la fée architecte, jusque-là peu connue.

La lecture du roman de Jehan d'Arras et du poème de Couldrette avait précédé notre étude des traditions locales, nous avons voulu ensuite connaître les travaux de nos devanciers, les études critiques ou bibliographiques auxquelles *Mélusine* a donné lieu nous sont successivement passées sous les yeux.

Ce labeur ne serait point l'œuvre *d'un petit compaignon*² si en *Mélusine* tout n'était essentiellement Poitevin, aussi bien sa légende que ceux qui ont cherché jusqu'ici à en débrouiller les mystères. Un heureux concours de circonstances nous mettait donc en mains les principaux éléments de cette étude, laissant ainsi

¹ M. Rédet poussa l'obligeance jusqu'à faire la recherche du manuscrit chez l'imprimeur et dans la famille du savant bibliothécaire.

² Montaigne, *Les Essais*.

quelque compensation à notre éloignement de Paris et des ressources qu'offrent ses bibliothèques. Que de difficultés encore en présence d'un mythe sans cesse en contact avec l'histoire et résumant toute la féerie en ses changeants aspects ?

Des apports successifs avaient profondément modifié la légende primitive. Une longue analyse nous a permis de retrouver, derrière le génie tutélaire des puissants barons, l'architecte et la gardienne de leurs forteresses, la *banshee* des rois de France et d'Angleterre, la serpente même, l'humble fée gauloise de la fontaine de Lusignan. S'il nous a fallu parfois aller chercher un peu loin nos termes de comparaison, on ne doit s'en prendre qu'au développement tardif des études mythologiques en France et par suite à l'ignorance presque absolue où nous sommes encore de la plupart de nos légendes nationales.

Loin de nous le désir d'imposer, une seule de nos appréciations. Une notice bibliographique très complète cette étude, le lecteur pourra suivre à son tour la route que nous avons parcourue et refaire, si bon lui semble, notre long travail selon ses propres inspirations.

II

La présence d'une fée dans la famille des rois chrétiens de Chypre et de Jérusalem semble tout d'abord sentir quelque peu l'hérésie. On s'en étonne moins quand on considère la persistance du culte de ces divinités champêtres, malgré l'évangélisation, jusqu'à la fin du moyen âge.

Si les prêtres chrétiens leur attribuaient une origine diabolique, les paysans convertis se refusaient à croire à la damnation éternelle des êtres bienfaisants dont ils avaient si longtemps imploré le secours. On les appelait encore les *bonnes dames*, à côté d'elles les nains « aux mortels secourables³ », conservaient aussi leur gracieuse désignation de *bonnes gens*, et cela n'était point du à un sentiment de crainte comme il en arriva pour les euménides chez les Grecs⁴.

Sur la fin du XVII^e siècle, un pasteur au pays des Highlanders, le R. Robert Kirke⁵, imbu des idées qui régnaient autour de lui, représente encore les fées comme une sorte d'esprits célestes tenant le milieu entre les anges⁶ et les hommes, se

³ Voltaire.

⁴ Les Grecs pour ne point désigner les Erynnies par leur nom, de peur de les irriter, les appelaient *Euménides* (bonnes déesses) dans leurs invocations.

⁵ *Essai sur les êtres souterrains*, etc., 1691, réimprimé à Edimbourg, en 1815, chez Longman. On doit à R. Kirke une traduction des psaumes en vers gaéliques (d'après Walter Scott).

⁶ D'après une tradition juive, rapportée par M. Jules Souris, les anges s'unirent eux-mêmes aux

mariant, naissant, mourant comme de simples mortelles. Cent ans plus tôt, *les causes célèbres de Pitcairn* nous montrent les accusés des tribunaux d'Écosse se défendant de tout commerce avec le diable, mais ne voyant rien de compromettant à avouer des relations avec une race nullement hostile aux hommes et même tout disposée dans certains cas à leur être utile et favorable. Pour eux de pareils rapports différaient certainement beaucoup de la conduite des sorcières qui renonçaient à leur salut, se donnaient personnellement au diable et s'assuraient une condamnation infaillible dans ce monde et dans l'autre.

Walter Scott⁷ accorde, il est vrai, aux fées d'Angleterre « une nature plus douce et plus agréable une délicatesse plus grande » qu'aux divinités similaires des autres contrées. Il ne voit point qu'elles fussent soumises ou alliées aux esprits infernaux. C'est, à notre avis, leur faire la part trop belle. La croyance aux esprits *bons ou mauvais* qui cadrerait si bien avec les tendances dualistes du moyen âge, est de tous les pays.

Une différence analogue existait entre la magie *blanche* et la magie *noire*. Il n'était point défendu de combattre l'enfer avec ses propres armes. Les cercles et les évocations interviennent à chaque instant dans les récits quand il s'agit de sauver des héros ou des âmes en peine⁸.

L'astrologie elle-même n'a pour Jehan d'Arras rien de scabreux. C'est elle qui apprend au comte de Poitiers sa fin prochaine⁹; le romancier ne voit point de mal à ce qu'il se soit fait instruire dans cet art occulte.

La pénitence du samedi, à laquelle ne manqua jamais Mélusine, même aux jours de sa prospérité, fut un des moyens inventés par le peuple pour mettre les bonnes fées tout à fait d'accord avec le ciel. La mère des Lusignans eut en outre une punition spéciale, une queue de serpent lui fut infligée pour s'être voulu venger de son père.

Grâce à tous ces châtements, Mélusine put se dire « de par Dieu¹⁰ » et se faire accepter comme une bonne chrétienne dans une famille de Croisés¹¹.

filles de la terre, un jour de fête des tabernacles, sur le mont Moria.

⁷ *Démonologie*. Traduction Albert de Montémont. Paris, Ménard, 1838, lettre V, p. 141.

⁸ Voir notamment *Le Tasse et la chronique de Turpin*.

⁹ Jehan d'Arras. *Mélusine*, édition Ch. Brunet. Paris, Jannet, 1854, p. 30-32.

¹⁰ Jehan d'Arras, p. 40 et alii.

¹¹ La mère Lusine apparaît tantôt avec une queue de serpent et tantôt avec une queue de poisson. La queue de poisson appartient plus spécialement à la fée des eaux, et la queue de serpent à la fée champêtre. On verra bientôt que la nymphe de la fontaine de Lusignan peut être envisagée sous deux aspects.

III

Mélusine ne fut point d'ailleurs la seule fée dont les descendants s'armèrent pour la délivrance du saint Sépulcre. Si l'on en croit une tradition populaire fort analogue à celle de Lusignan, *le pieux Godefroy de Bouillon* aurait eu lui-même pour bisaïeule une fée que le roi Lothaire avait *prise à femme*. Cette *bonne dame* d'une fécondité extraordinaire lui donna dans une seule grossesse six garçons et une fille. Chacun d'eux naquit avec un collier d'or, talisman qui lui permettait de se métamorphoser en cygne, puis de reprendre la figure humaine¹².

L'aventure attribuée à l'un des premiers comtes de Toulouse fait celle d'Élinas Thiaus, roi d'Albanie, époux de fée Pressine, mère de Mélusine. Ce comte en allant tendre ses rets pour prendre des fauves, rencontre une séduisante fée sur les bords d'un clair ruisseau et ne tarde pas à s'unir à elle¹³.

Le second époux d'Éléonore d'Aquitaine, le roi Henri II Plantagenêt, resté célibataire jusqu'à l'âge de trente ans, n'avait voulu consentir une première fois à se marier qu'à la condition d'avoir « la plus belle femme de l'univers ».

Des ambassadeurs partis à la recherche de cette perle unique, rencontrèrent au milieu de l'Océan un vaisseau magnifique. On y voyait une princesse entourée d'une brillante cour. Son visage avait *l'éclat de la glace qui reflète le soleil*. Le roi Henri s'avoua vaincu et conduisit bientôt à l'autel *cette autre fée*¹⁴.

On retrouve encore une variante de cette légende dans un poème du VI^e siècle sur le roi de Bretagne Gradlon-le-Grand¹⁵.

On pourrait ajouter à cette longue liste la fée Normande qui devint la femme du brave chevalier Robert d'Argouges, célébré par Wace, dans le roman de Rou, et même les Serpentes dont nous raconterons bientôt les aventures.

¹² Ernest Faligan. *Note sur une légende attribuant une origine satanique aux Plantagenets*, Angers, imp. Lachèse et Dolbeau, 1882. Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, p. 18. V. Grimm, *Veillées allemandes*, traduction L'Héritier de l'Ain, II, 342, 381.

¹³ Ernest Faligan, loc. cit., p. 17, d'après la chronique rimée de Philippe Mouskes, publiée par le baron de Reiffenberg. Bruxelles, 1836, in *Collection des Chron. Belges*.

¹⁴ Ernest Faligan, loc. cit., p. 13, 21, 22, d'après George Ellis, *Specimens of early English metrical romances*. Ellis a lui-même emprunté cette légende à un poème sur Richard Cœur-de-Lion, de la fin du XIV^e siècle. Nous verrons bientôt que le prétendu mariage d'Henri II Plantagenet n'est qu'une réminiscence de celui qu'on attribuait à son ancêtre Geoffroy, comte d'Anjou.

¹⁵ Ernest Faligan, loc. cit., p. 20.

M. Ernest Faligan n'a pas sans raison confondu ces diverses fées avec les *incubés* auxquelles s'unirent Geoffroy d'Anjou et Baudouin de Flandres¹⁶.

Gervaise de Tilbury avait déjà raconté l'histoire de l'une de ces singulières femmes.

La dame du château de l'Épervier ne pouvait assister à la consécration de l'hostie et sortait dès l'évangile. Un jour que son époux l'avait fait maintenir de force, elle s'enfuit à travers les airs au moment de l'élévation, renversant sur son passage une partie de la chapelle¹⁷.

Hélius, comtesse de Flandre, était nue belle inconnue que Baudouin avait rencontrée un jour à la chasse, au milieu de la forêt de Noyon, montée sur un palefroi noir. Comme la dame du château de l'Épervier, elle sortait toujours de l'église avant que le sacrement ne fût levé. Exorcisée plus tard par un ermite, elle raconta qu'elle n'était qu'un diable inclus au corps de la fille morte d'un empereur d'Orient, puis elle disparut par une fenêtre dont elle emporta l'une des colonnettes¹⁸.

Le mariage de Geoffroy d'Anjou rappelle tellement celui de son ascendant, Henri II Plantagenêt, qu'il est évident que l'auteur du poème sur Richard Cœur-de-Lion qui l'attribue au père de son héros (Henri II) n'a fait que changer le nom de l'époux, qu'on en juge plutôt par la citation que M. Faligan emprunte à Jehan de Fordun¹⁹.

« Un certain Geoffroy comte d'Anjou, voulant contracter mariage, fit chercher par des messagers une femme de la plus grande beauté, leur recommandant de n'avoir pas le moindre souci de sa famille et de ses parents, ni davantage de son extraction, si par ses attraits corporels elle devait satisfaire son aveugle passion. Laquelle femme ayant été trouvée et s'étant présentée à lui avec le désir de lui plaire, il s'unit à elle par un mariage précipité. »

« La comtesse d'Anjou allait rarement à l'église et alors c'était à grand-peine qu'elle y restait pendant la messe jusqu'à la Consécration. La chose ayant fini par être remarquée, son époux la fit garder dans l'église par quatre soldats. Mais elle, ayant rejeté le manteau par lequel elle était tenue, s'envola par une fenêtre à la vue de tous les assistants et ne reparut plus jamais. »

¹⁶ *Histoire et chronique du noble et vaillant Baudouyn, comte de Flandres, lequel épousa le Diable*, Paris, Michel Lenoir, s. d.

¹⁷ Gervasius von Tilbury. *Otia Imperialia*, 3^e Decisio, LVII. Édition Felix Liebrecht, Hannover, Carl Rümpler, 1856, in-8°, p. 26.

¹⁸ Cf. la légende de la fondation d'Aix-la-Chapelle. (Note à la fin de l'introduction).

¹⁹ *Scoticum cronicon, cum suppl.*, in-fol, editum Edinburghi, 1752, d'après Ernest Faligan, loc. cit., 3, 4, 5.

Comme on le voit, il ne manque que l'épisode du vaisseau pour que les deux aventures soient identiques.

Si la nature de la comtesse d'Anjou, si facile à confondre avec la *fée* qu'avait épousée Henri II Plantagenêt, pouvait laisser quelque doute, il n'en serait plus de même pour la *fée véritable* qu'avait épousée le comte de Toulouse. Même aversion de cette dame pour les églises et surtout pour le saint sacrifice de la messe, et même fuite par la fenêtre lorsqu'elle est retenue de force pendant l'office divin²⁰.

IV

Le peuple ne voyait d'ailleurs aucune différence entre toutes ces alliances. Chacune d'elles devait, à son avis, procréer une lignée d'êtres misérables, cruels pour leurs vassaux et sans respect pour les liens de la famille.

«Ceux-là sont les enfants de *Mélusine*, les parents de Merlin et de la femme de *Bauldowyn, comte de Flandres*, ensemble aultres qui sont descendus des *esperits succubes et incubes*, comme scaiz de ceulx *qui se jactent* d'être descendus de fayerie que malheur suit en celuy pays de Poictou²¹.»

Les chroniqueurs anglais et écossais du XIII^e et du XIV^e siècle regardaient les désordres des Plantagenêts comme une conséquence de leur origine²². Eux-mêmes, si l'on s'en rapporte à ces auteurs, se croyaient en lutte contre la fatalité à la façon des héros antiques. «Ce n'est chose étonnante, font-ils dire à Richard cœur de lion, si provenant d'une telle souche, mes frères et moi nous harcelons et nous tourmentons les uns les autres comme des gens issus du diable et devant retourner à lui²³.»

La divulgation d'une alliance presque oubliée sur le continent n'était plus cependant une manifestation de la haine vouée aux envahisseurs par les populations de la Grande-Bretagne²⁴. Un sentiment analogue semble avoir été éprouvé par les vassaux des comtes de Flandres et de Toulouse à l'égard des familles de leurs suzerains. Si ailleurs ces prétendus mariages restèrent inaperçus, cela serait

²⁰ Ernest Faligan, loc. cit., p. 17. On pourrait nous reprocher d'employer le mot *incube* au lieu et place de celui de *succube* qui est le terme propre aux diables femelles. Nous n'avons fait que suivre l'exemple des auteurs cités et de beaucoup d'autres.

²¹ J. Thenaud. *Le triomphe des vertus*. Pressac, *Essai bibliographique*, p. 105, 106.

²² Ernest Faligan, loc. cit., 1, 2.

²³ Ernest Faligan, loc. cit., p. 56. Geoffroy la grand dent a peut-être éprouvé un sentiment pareil. Comment expliquer son cri de guerre : *Non est Deus* en plein XIII^e siècle.

²⁴ Ernest Faligan, loc. cit., 12.

MÈRE LUSINE

peut-être à la louange des seigneurs. Il est vrai de dire pourtant que si les sujets des Lusignans ne songèrent point à leur reprocher leur origine, ceux-ci n'en ont pas moins cru aux conséquences fatales du mariage de Raymondin.

Il eut fallu sans doute peu de princes semblables à Geoffroy la grande dent pour que Mélusine ne redevînt un suppôt l'Enfer. La mémoire de ce farouche guerrier paraît avoir beaucoup gagné à sa lutte contre saint Louis. Il s'y était montré le champion des pays d'outre Loire contre l'invasion des Français. La guerre des Albigeois à peine terminée venait de réveiller l'antagonisme du Nord et du Midi, Geoffroy devenait en quelque sorte un héros national. Le peuple dut aussi lui pardonner aisément d'avoir tourmenté des moines qu'il n'aimait guère.

L'antiquité fournirait des exemples sans nombre de fantaisies généalogiques analogues à celles des Lusignans. Il n'est point étonnant que l'alliance des fées soit la dernière manifestation de cette tendance, fort politique d'ailleurs, des grandes familles à se chercher des ancêtres en dehors de l'humanité. Elles étaient devenues les uniques représentantes de la religion primitive et le monothéisme chrétien ne permettait guère d'aussi extravagantes conceptions.

Assez tardivement quelques seigneurs songèrent à se rattacher à la famille de David²⁵. On avait bien eu aussi de prétendus fils d'Énée, tels que Francus, Brutus et Belgius, soi-disant appelés à fonder autant de nationalités différentes plus ou moins en rapport avec leurs noms, mais ces bizarres inventions n'avaient plus leur raison d'être, personne ne croyait à ces audacieuses fictions.

SAINT-MAXENT, 16 AOÛT 1882

²⁵ Les Lévis, par exemple.

NOTE

D'un prodigieux amour de Charlemagne envers une femme

« ... François Pétrarque ... discourant en une épître son voyage de France et Allemagne, nous raconte que passant par la ville d'Aix, il apprit de quelques prêtres une histoire prodigieuse *qu'ils tenaient de main en main pour très véritable*, qui était que Charles-le-Grand après avoir conquis plusieurs pays, s'espérait de telle façon en l'amour d'une simple femme, que mettant tout honneur et réputation en arrière il oublia non seulement les affaires de son royaume, mais aussi le soin de sa propre personne, au grand déplaisir de chacun, étant seulement attentif à courtiser cette dame, laquelle par bonheur commença à s'aliter d'une grosse maladie qui lui apporta la mort, dont les princes et grands seigneurs furent fort réjouis, espérant que par cette mort Charles reprendrait comme devant et ses esprits et les affaires du royaume en mains.

« Il se vit tellement infatué de cet amour, qu'encore chérissait-il ce cadavre, l'embrassant, baisant, accolant de la même façon que devant, et au lieu de prêter l'oreille aux légations qui lui survenaient, il l'entretenait de mille choses, comme s'il eût été plein de vie. Ce corps commençait non seulement à mal sentir, mais aussi se tournait en putréfaction, et néanmoins, il n'y avait aucun de ses favoris qui lui en osât parler, dont advint que l'archevêque Turpin mieux avisé que les autres pensa que telle chose ne pouvait être advenue sans quelque sorcellerie. Au moyen de quoi, épiant un jour l'heure que le roi s'était absenté de la chambre, commença de fouiller le corps de toutes parts finalement trouva dans sa bouche, au-dessus de sa langue, un anneau qu'il lui ôta. Le jour même Charlemagne retournant sur ses premières brisées, se trouva fort étonné de voir une carcasse aussi puante. Par quoi comme s'il se fût réveillé d'un profond sommeil, commande qu'on l'ensevelisse promptement. Ce qui fut fait; mais en contre-échange de cette folie, il tourna tous ses pansements vers l'archevêque porteur de cet anneau, ne pouvait être sans lui et le suivait en tous les endroits. Quoi voyant ce sage prélat et craignant que cet anneau ne tombât en mains de quelque autre, le jeta en un lac prochain de la ville. Depuis lequel temps on dit que ce roi se trouva si épris de l'amour du lieu qu'il ne désespara de la ville d'Aix, où il bâtit un palais et un monastère en l'un desquels il parfit le reste de ses jours et en l'autre voulut être enseveli. Ordonnant par son testament que tous les empereurs de Rome eussent à se faire sacrer premièrement en ce lieu. – Petrarca. *Epistolæ familiares*.

(Lib. 1, cap. 3). – Étienne Pasquier. *Recherches*, VI, 33. Cf. Dippoldt, *Karl der Gross*, p. 121. – *Veillées Allemandes* de Grimm, Traduction L'Héritier, t. II, p. 153. – L'anneau du *lac voisin* d'Aachen (Aix-la-Chapelle).

Le journal *le Temps* a reproduit cette légende dans son n° du 28 août 1882, in *La vie à Paris* (Chronique hebdomadaire de M. Jules Claretie). On en trouve une curieuse variante dans le n° du 1^{er} septembre suivant, à la fin d'un autre article de M. Claretie. Son correspondant anonyme l'avait extraite de la chronique latine manuscrite de Brenwald, dernier prévôt du chapitre d'Embrach (Zurich). Cf. *Veillées Allemandes*, II, p. 155, Scheuchzer. *Itiner. Alpina*, III, 381, etc., etc.

Charlemagne étant à Zurich, logé dans la maison appelée Zumloch²⁶, ordonna d'ériger une colonne sur la place où les saints martyrs Félix et Régula avaient été décapités et d'y suspendre une cloche d'où pendrait un cordon. Puis il fit publier que quiconque demanderait justice eût à sonner à cette cloche pendant que l'empereur serait à dîner, avec promesse qu'il se lèverait pour connaître et juger la cause.

On entendit un jour la cloche, un page est dépêché pour savoir qui demande justice et revient sans avoir vu personne, – ce qui se répète par trois fois. L'empereur très émerveillé, ordonna à quelques personnes de se cacher dans le voisinage de la colonne et de faire bonne garde. Un moment après arrive un grand serpent qui tire le cordon et fait sonner la cloche. Le fait est rapporté à Charlemagne, qui se lève précipitamment de table en disant : Gens ou bêtes, n'importe, je dois la justice à tous mes sujets, sans distinction.

Arrivé devant la colonne, il trouve, en effet, le serpent qui s'incline respectueusement devant Sa Majesté impériale pour lui rendre hommage et prend ensuite le chemin de la Limath. Le monarque le suit avec toute sa cour et ne tarde pas à découvrir un énorme crapaud qui s'était emparé du trou où le serpent se retirait et déposait ses œufs. Justice fut promptement rendue, le crapaud fut arraché du domicile dont il s'était emparé, condamné au feu et exécuté sur place.

Peu de jours après ce mémorable jugement, le serpent entra dans la salle où l'empereur était à dîner, et, après avoir fait une profonde révérence, il s'élance sur la table, découvre un riche bocal, y laisse tomber une pierre précieuse et se retire non sans avoir réitéré son inclination accoutumée.

D'autant plus frappé de ce prodige qu'il arrivait dans un lieu teint du sang des martyrs, le pieux empereur y fit construire une église appelée Wasserkirch²⁷,

²⁶ Au trou.

²⁷ Ou *Eglise de l'Eau*, ce nom s'explique mieux dans la version des *Veillées Allemandes*, le serpent conduit l'empereur sur le *rivage d'un étang* où un gros crapaud était établi dans son nid et sur ses œufs.

et donna comme un gage d'amour la pierre précieuse à l'impératrice. Or, cette pierre avait la propriété d'un philtre, car aussitôt que l'impératrice l'eut en sa possession, son mari ne pouvait plus la quitter. Était-il obligé de s'absenter? il tombait dans une profonde tristesse. L'impératrice découvrit le secret et dans sa dernière maladie, elle cacha cette pierre sous sa langue, de peur qu'elle ne vînt à tomber entre les mains d'une autre femme qui, captivant ainsi l'empereur, lui ferait oublier sa première épouse. L'impératrice dûment embaumée, fut ensevelie, et la pierre avec elle, mais bientôt Charlemagne, fit tirer son corps du tombeau, et pendant dix-huit ans le mena avec lui dans tous ses voyages.

Un des courtisans ayant découvert le mystère, fouille le corps de l'impératrice, trouve le précieux joyau sous sa langue, et s'en rend maître; incontinent, l'empereur ressent pour lui la même passion que lui avait inspirée sa défunte épouse et ne peut plus vivre sans ce gentilhomme. Celui-ci ennuyé de ne pouvoir quitter le monarque et fatigué sans doute du poids de sa faveur²⁸, jette un jour la pierre dans un endroit marécageux, remarquable par une source d'eau chaude, d'où il ne fut plus possible de la retirer.

Charlemagne conçoit alors pour cette place la tendresse qu'il avait eue pour sa femme et pour le chevalier, et, en preuve de son attachement, il y fit bâtir la ville d'Aix-la-Chapelle. Il y fonde une superbe église et y dote richement un chapitre de chanoines qui établit une fraternité perpétuelle avec le chapitre de Zurich.

²⁸ Dans la version plus rationnelle des *Veillées Allemandes*, le courtisan laisse tomber par mégarde la précieuse pierre dans une source d'eau chaude d'où on ne peut la retirer.

PREMIÈRE PARTIE
—
LE LIVRE DES LUSIGNANS

CHAPITRE 1^{er} :
ORIGINES DE LA LÉGENDE DE MÉLUSINE

*Et, par la lerre de Vendosme!
Je croy que ce n'est que fantosme.
Ne la vy-je pas en son baing?
Je n'en estoie pas moult loing,
Par le pertuis de l'uis, oyl.
De la teste jusqu'au nombril
Femme estoit moult belle et gente,
Mais au dessoubz estoit serpente;
Serpente, voire vraiment:
Queue avoit burlée d'argent
Et d'asur, dont se débitoit
Tant que l'eau toute troubloit.*

(COULDRETTE, 40^e CHAP.)

SOMMAIRE : L'histoire et l'épopée, les mythes et les rhapsodies. Le moyen âge et les traditions de races. La fontaine de l'oppidum celtique et sa fée. Fondation de Lusignan par Lucinius, *mater Lusinia*, d'où la mère *Lusine*. Conquête barbare. Les Lusignans, *mater Lusinianorum*.

I

Les grands peuples de l'antiquité nous ont transmis en des poèmes immortels le secret de leur origine, l'épopée finit où commence l'histoire, elle seule nous fait assister à la genèse des nations.

On ne saurait lui demander ni de froides appréciations ni des récits exacts, et cependant les plus anciennes annales ne nous léguaient point des tableaux aussi fidèles des mœurs et des croyances religieuses. Dans son cadre immense, elle résume la vie d'une race, s'assimile toutes ses traditions et lui assigne sa destinée; l'histoire ne connaît plus ces entraînements inspirés, elle ne rayonne pas au-delà des faits, son unique but est de les étudier dans leurs conséquences et leur logique enchaînement.

Toutefois, il ne faudrait pas croire qu'Hésiode ou même Homère nous ait

livré les mythes sacrés de la Grèce dans toute leur pureté native. Leurs poèmes correspondent à une époque relativement récente de l'humanité, une longue élaboration a précédé leur avènement. Avant eux les chants de rhapsodes inconnus avaient déjà préparé plus d'une substitution, de nouvelles divinités succédaient aux anciennes, Zeus détrônait Chronos et foudroyait les Titans.

L'idée religieuse cessant d'être exclusivement naturaliste incarnait en des personnalités nombreuses et changeantes que des attributs communs reliaient encore au type originel; mais à côté de l'ancien Dieu symbolisant seul l'une des forces de la nature, on en voyait surgir tout un groupe, les puissantes épaules d'Atlas gémissaient sous le poids des hôtes du ciel²⁹.

La fondation des diverses nationalités Helléniques avait produit une véritable invasion de héros et de demi-dieux; les anciens peuples croyaient, se glorifier eux-mêmes en vouant leurs grands hommes à l'apothéose. On fit en l'honneur de plusieurs de ces déités nouvelles des emprunts aux mythes les plus divers et leur fonds légendaire s'accrut encore d'éléments de formation plus récente, éclos sous un autre ciel, loin de la mère patrie, au sein d'une civilisation déjà plus avancée.

Nos sociétés modernes ont eu aussi leur âge héroïque, il apparaît dans les chants des troubadours, avec ses mœurs, ses traditions, ses aspirations et ses douleurs patriotiques, tout aussi bien au moins que les temps fabuleux de la Grèce dans les immortelles rhapsodies d'Homère. La poésie naît des larmes et jamais encore on n'avait vu tant de ruines amoncelées. La chute de l'empire d'Occident, les luttes de Charlemagne, la conquête de Byzance et la délivrance du saint Sépulcre, offraient l'imposante grandeur des anciens récits.

La création des nouveaux idiomes fut fatale à ces premiers essais et nous priva d'une véritable épopée. Il fallut traduire des livres que personne ne comprenait plus et les rajeunir pour les sauver.

Les romans de chevalerie naquirent de cette transformation, ils conservèrent certains mythes qui, comme celui de Mélusine, se liaient intimement à l'histoire fabuleuse de leurs héros. Ces tardifs souvenirs de la religion des aïeux consacraient le pouvoir de beaucoup d'illustres familles en les plaçant sous le patronage de divinités toujours respectées malgré l'avènement du christianisme, les peuples qu'elles étaient appelées à gouverner aimaient à reconnaître les enfants des dieux et à croire à une mission providentielle³⁰. Ce rôle privilégié flattait l'ambition des princes, tout en mettant entre leurs mains un puissant moyen d'action, ils virent

²⁹ Voir M. Michel Bréal, *Le mythe de Cacus*.

³⁰ J. Grimm.

un précieux gage d'avenir dans la légende de leur origine et la gardèrent avec un soin jaloux; restait à fondre les anciennes croyances avec les nouvelles, le peuple et les trouvères s'en étaient déjà chargés. C'est ainsi que paraît s'être formé près de nous le livre des Lusignans.

Les traditions de cette famille se confondent avec celles du Poitou, le roman de Jehan d'Arras offre donc des ressources précieuses pour l'étude de nos anciens mythes; malheureusement, comme les poèmes du vieil Homère, il marque le terme ultime d'une longue série de métamorphoses.

Au moment où le secrétaire de Jehan de Berry réunit les fragments épars de sa prétendue histoire, Mélusine représente tout ce qui reste encore du vieux paganisme national, elle *résume toute la féerie*, comme l'a si bien dit avant nous M. Félix Herbet³¹. Cette concentration d'attributs n'est point l'œuvre du romancier, ses précurseurs – et nous prouverons qu'il en eu beaucoup – ne firent que la constater, nous en avons pour preuve de vieilles traditions poitevines, fort indépendantes de son récit et dont la haute antiquité ne saurait faire un doute, où la fusion des mythes est déjà très évidente. En réalité, *l'alma mater Lusianorum* ne fut tout d'abord qu'une simple fée gauloise, tout le reste de sa légende résulta de la lente assimilation d'éléments qui lui furent étrangers au début. Humble divinité agreste, elle régnait sur le rocher où les Lusignans vinrent bâtir leur forteresse, ils prirent son nom et son culte, en retour elle partagea leur brillante destinée, et bientôt le génie tutélaire des puissants barons usurpa le domaine des anciens dieux.

II

La ville de Lusignan paraît porter un vocable romain: Lucinius ou Licinius³², dont hérita la famille du chef qui vint s'y établir lors de la grande invasion; une désignation latine ne saurait être le fait d'une barbare et l'on sait que les noms des lieux subsistent toujours comme d'immuables témoignages du passé.

Un château était construit par Hugues de Lusignan, dit le Bien-Aimé, dès le milieu du X^e siècle, réédifié par ses descendants, il conserva une grande importance stratégique jusqu'à la fin des guerres de religion.

On a pu supposer, non sans quelque raison, que le poste féodal avait remplacé

³¹ Félix Herbet, Le roman de Mélusine, in *Revue de l'Aunis*, etc. Niort, Clouzot, année 1869, p. 296-313.

³² Feu M. Cardin paraît avoir le premier signalé cette étymologie.

un camp fixe à l'époque romaine, peut-être même des Gaulois avaient-ils déjà établi un oppidum sur le promontoire escarpé si bien protégé par la Vonne. Cette succession de forteresses d'âges différents est assez fréquente, les lieux d'un abord difficile s'imposant toujours à la défense avant l'invention des armes à feu.

Le château de Lusignan fut démoli en 1575, après avoir soutenu un long siège contre les troupes du duc de Montpensier. À cette époque, une fontaine consacrée à Mélusine coulait encore dans l'enceinte de l'une des tours; c'est à cette modeste source que la fée poitevine a dû son illustre destinée.

Le culte des fontaines fut cher à nos aïeux, leurs fées gauloises étaient sœurs des nymphes de la Grèce et de Rome, les compagnons de Lucinius purent donc prendre pour génie tutélaire de la nouvelle ville une divinité autochtone que le peuple vaincu honorait déjà de ses offrandes et de ses prières; restait à lui donner un nom, ils lui implosèrent celui de leur capitaine, et la nouvelle Égérie devint *mater Lucinia, la mère Lusine*³³.

Le mythe en était là sans doute quand les barbares envahirent la Gaule romaine, ils acceptèrent sans peine à leur tour une divinité très voisine des leurs et ne tardèrent pas à la gratifier de quelques uns des attributs des dieux de la Gaule et de la Germanie. Un intérêt égoïste rattachait leur chef à la vieille fée dont le vocable romain rappelait le nom glorieux qu'il venait lui même de conquérir. La déité protectrice de la forteresse devint la patronne de la première famille féodale, elle s'identifia avec sa destinée et la *mère Lusine* se changea peu à peu en *mère des Lusignans*.

C'est sur ce nom de mère, commun à tant de divinités gallo-romaines analogues aux fées celtiques sinon complètement identiques, que repose la fable du mariage de Mélusine avec l'ancêtre légendaire des seigneurs poitevins, et ce prétendu mariage fut l'origine de leur légende héroïque. Mélusine, mère *des Lusignans*, n'appartient pas plus à l'histoire que Vénus, *mère d'Enée*, et que tous les autres dieux ou déesses qui s'unirent à de simples mortels; c'est une conception purement mythologique, et c'est à cet unique point de vue que nous continuerons de l'étudier.

³³ Par un heureux hasard, ce nom se trouvait en rapport avec le rôle capricieux d'une fée toujours à se jouer (*ludere*) dans les ondes ou dans les plaines de l'air. On peut encore rapprocher Lucinia de Luscinia=rossignol. On verra plus loin que Pressine et la Mélusine du Stollenberg attiraient les chevaliers par la douceur de leurs chants, à la façon des sirènes.

CHAPITRE II:
LES PRÉCURSEURS DE JEHAN D'ARRAS. JONGLEURS,
TROUVÈRES ET CHRONIQUEURS DES LUSIGNANS

*Sy veulle Dieu donner aux trespassez sa gloire
Et aux vivants force et victoire,
Qu'ils la puissent bien maintenir
Cy vueil ceste hystoire finir.*

(JEHAN D'ARRAS)

SOMMAIRE: La librairie de la tour de Maubergeon. Chroniques latines antérieures au roman de Mélusine. Jehan, duc de Berry, et Guillaume de Parthenay. Jehan d'Arras et Couldrette.

I

Jehan d'Arras ne nous donne que des renseignements fort incomplets sur ses sources où il a puisé les éléments de sa prétendue histoire. Bien que le duc de Berry ait cru devoir le faire venir en Poitou et que sa présence au château de Lusignan avec la petite cour du prince royal soit des plus probables, il semble que les traditions orales du pays ne lui aient fourni, qu'un assez maigre contingent³⁴.

Il ne paraît pas en être ainsi des *chroniques qu'il reçut de son maître et du comte de Salebri* (Salisbury?) *en Angleterre*. À ces documents étaient joints *plusieurs autres livres* réunis par ces seigneurs pour faciliter son travail et parmi eux se trouvait très certainement un manuscrit des *Otia imperiala* de Gervasius de Tilbury³⁵ qui déjà avait raconté l'histoire de la serpente Provençale.

Couldrette, quelques années plus tard, mit en vers le livre des Lusignans et travailla certainement sur les mêmes documents quand il ne se borna pas à suivre

³⁴ Ce fut sans doute pendant l'un de ces séjours que Jehan de Berry acheta un jardin à Lusignan, fait confirmé par une charte de la seigneurie de Mauprié citée par M. J. Babinet. *Sec. mem.*, 31. Charles-Quint fut invité à visiter Lusignan lors de son passage en France et plus tard Catherine de Médicis en déplora la ruine. Il paraît bien peu probable que Jehan de Berry n'ait jamais habité un château si justement célèbre.

³⁵ Jehan d'Arras, édition Brunet, 1854, p. 13-14.

le récit de son prédécesseur. Il y a donc lieu de s'arrêter au complément d'informations qu'il nous donne.

Le chapelain trouvère déclare s'être conformé à un *livret* que Guillaume de Parthenay avait fait faire, ce livret concordait à la fois avec *les deux chroniques latines* de Maubergeon et avec celle du comte anglais :

Des trois fu vostre livre extrait
Ainsi le dist-on et retrait³⁶.

Ailleurs, Couldrette indique très clairement des vers antérieurs aux siens et ce poème n'était pas perdu puisqu'il le recompose pour complaire aux désirs de son seigneur :

Mais à mon pover je feray,
Se Dieu plaist, tant que la mettray
D'autre forme, se j'ay loisir,
Qui mieulx vous venra à plaisir,
Quand l'autre pas ne vous hette³⁷.

En vain dirait-on que le ménestrel de la Gâtine ne parle ainsi que pour faire oublier le roman de Jean d'Arras qu'il se garde bien de citer, eût-il été si osé que de prendre pour compère son vieux maître, le sire de Parthenay ?

Jehan Bouchet, le célèbre auteur des *Annales d'Aquitaine*,

Devait plus tard lui rendre justice, car il déclare avoir vu le roman de Mélusine en *rithme ancienne* :

« est à présupposer que dès l'an mil deux cent on commença à faire plusieurs livres en gros et rude langage et en rithme mal taillée et mesurée, pour le passe-temps des princes et aucunes fois par flatterie pour collauder outre mesure les faits d'aucuns chevaliers, à ce qu'on donnast courage aux jeunes gens de bien faire et de se hardier, comme *ledici roman de Mélusine*, les romans d'Artus de Bretagne, Lancelot du Lac, Tristan l'Aventurier, Ogier le Danois et autres *que j'ai vus en ladicte rithme ancienne*, en aucune notables librairies ; lesquels ont été depuis rédigés en prose et en langage assez bon, selon le temps qu'ils furent ainsi rédigés, esquels on veoit choses incroyables et toutes fois délectables à lire. Et à la

³⁶ Mellusine. Ed. Fr. Michel, Niort, 1854, vers 113-4.

³⁷ *Ibid.*, vers 93-97.

vérité, c'est un songe que ledict romant de Mélusine, et ne pourroit estre soutenu ainsi qu'il est escript³⁸. »

M. Félix Herbert³⁹ se refuse pourtant à croire à l'existence d'un poème relatif à Mélusine antérieure à Couldrette. Jehan Bouchet, dit-il, n'affirme le fait que pour quelques-uns des romans qu'il cite, et suppose seulement l'analogie pour celui de Mélusine. L'aurait-il vu en vers, ce serait le poème de Couldrette qui serait tombé sous ses yeux ; en l'examinant à la légère, il a pu le croire antérieur au roman en prose. L'autorité de Couldrette serait elle-même très contestable.

Le châtelain dit en effet :

Je le feray à mon pouvoir ;
 Mais n'en vueil pas le los avoir,
 Si los y a car autrefois
 Elle a été mise en François
 Et rimée, si comme en compte.
 Pourquoi ce me seroit à honte
 De me vanter de cestui fait
 Puisque autrefois a été fait⁴⁰.

L'histoire de Mélusine a déjà été mise en vers : *si comme on compte*, mais ce n'est plus qu'une tradition, le nouveau troubadour n'a plus rien en mains, il n'a même jamais vu le Poème, trop peu d'années le séparent de l'époque où le clerc de Jehan de Berry a écrit son roman pour que l'on puisse supposer que ce dernier ait été plus heureux.

Enfin, on ne trouve nulle part mention d'un roman en vers de Mélusine, antérieur au livre des Lusignans de Couldrette, et Jehan d'Arras n'a pu recueillir, selon toute apparence, en dehors des légendes qui avaient cours en Poitou, que les chansons informes des jongleurs, etc⁴¹.

Ainsi, on le voit, peu s'en faut que M. Herbert n'aille jusqu'à nier l'existence de tout document écrit relatif à Mélusine antérieur à Jehan d'Arras. Il cite cependant la *cronique gardée en l'abbaye du Moutier-Neuf à Poitiers* qui est authentique et dignement écrite à la main avec brièves et belles observations, mentionnée par

³⁸ *Annales d'Aquitaine*. Poitiers, 1545, feuillet 66. Citation de M. Herbert.

³⁹ Félix Herbert, *le roman de Mélusine*, in *Revue de l'Aunis, etc.* Niort, Clouzot, 1869, p. 302.

⁴⁰ Édition 1854, vv. 85-92.

⁴¹ Un ms. en *françois rimé* du roman de Mélusine est mentionné dans la *Bibliothèque prototypographique des fils du roi Jean*, par J. Barrois, Paris, Treuttel et Wurtz, 1830. Rien ne prouve, il est vrai, qu'il ne s'agisse pas ici du poème de Couldrette.

Jehan de la Haye, baron des Coulteaux, dans *les Mémoires et recherches de France et de la Gaule aquitanique*⁴². Les histoires de Lezignem relatées dans les divers inventaires de Jehan de Berry lui sont demeurées inconnues.

L'une d'elles cependant avait été récemment indiquée par feu M. Pressac, dans son *Essai bibliographique sur le roman de Mélusine*⁴³, à la suite des manuscrits du roman de Jehan d'Arras, dont elle suit la numérotation (n° XIII), mais il est vrai de dire que le tirage de cet opuscule resta inachevé, les quelques feuilles imprimées ne furent point mises dans le commerce, elles ne purent dès lors parvenir à M. Herbet.

Le sous-bibliothécaire de la ville de Poitiers avait trouvé cette chronique mentionnée au nombre des manuscrits ayant appartenu à Jean de France, duc de Berry, comte de Poitou, etc. dans l'inventaire fait après la mort de ce prince⁴⁴, que donne Le Laboureur dans son édition de *l'histoire de Charles VI* par le moine de Saint-Denis⁴⁵.

Le traducteur⁴⁶ a placé en tête du livre des biographies fort abrégées des plus proches parents du malheureux monarque. C'est à l'occasion de celle de Jehan de Berry qu'est reproduit ledit inventaire (p. 83).

Le précieux manuscrit figure parmi les livres «trouvez et inventoriez à Meahun (sur-Yèvre), amenez à Paris et prenez illec»⁴⁷; il est ainsi désigné: *Un livre de l'histoire de Lezignem, écrit en latin, de lettre de fourme, bien historié, et au commencement du second feuillet après la première histoire a écrit, sola sed tantum, couvert de drap de damas rouge, fermant à deux fermoirs de laiton, et tixus de soye, prisé huit livres Parisis.*

Il est enfin une autre chronique citée par M. Hiver de Beauvoir dans sa *librairie de Jehan, duc de Berry, au château de Meahun-sur-Yèvre*⁴⁸, (p. 72), sous le n° 149, et ainsi décrit.

*Un livre de l'histoire de Lesignen*⁴⁹, en latin de lettre courant, et au commencement

⁴² Paris. Parent, 1581, chap. III, p. 8.

⁴³ Cette savante bibliographie était destinée à servir de complément à la brochure de feu M. Jérémie Babinet qui a pour titre *Mélusine, Geoffroy la grand' dent*. Paris, Techener, 1847, dont elle continue la pagination et le format. (Gustave Bardy.)

⁴⁴ Il n'y eut pas moins de quatre inventaires. (V. L. Delisle, Cabinet des manuscrits de la bibliothèque nationale.)

⁴⁵ Deux tomes en un vol. in-folio. Paris, Louis Billaine, 1663.

⁴⁶ L'original était en latin.

⁴⁷ Jehan de Berry mourut en 1416.

⁴⁸ In-8°, Auguste Aubry, Paris, 1860,

⁴⁹ Le manuscrit 1482 de la Bibliothèque nationale a pour titre: *La noble histoire de Lusignan*. Ce fut celui peut-être que Jehan d'Arras donna à son roman.

du second feuillet, après la première histoire du livre, a escript: *Ornatus stans super equum, couvert de cuir vermeil empreint, à deux fermoers de laiton et cinq bouillons sur chacun ais*, 10 livres.

Comme on ne peut guère admettre qu'il ne fût très longuement question de Mélusine dans ces deux *Histoires*, l'existence de *très anciens manuscrits* sur les discours et les actions de la fée, admise déjà par M. Arthur Dinaux⁵⁰, devient fort vraisemblable. Ces chroniques longtemps conservées dans les archives des Lusignans avaient été sans doute transportées à Poitiers bien avant que Jehan de Berry ne devînt apanagiste du Poitou. Couldrette nous dit que :

Dedens la tour de Mabergeon⁵¹
Deux beaux livres furent trouvez
En latin et tous approuvez⁵²
Qu'on fit translater en François⁵³.

Ces vers sont tout au moins la preuve qu'une ancienne *librairie* avait existé dans la tour de Maubergeon, les deux manuscrits de l'inventaire en proviennent vraisemblablement et tout porte à croire qu'ils furent bien au nombre de ceux que Jehan d'Arras et Couldrette eurent entre les mains⁵⁴. Comment admettre en effet qu'une source aussi riche de renseignements n'ait pas été mise à contribution tout au moins par le clerc de Jehan de Berry, lorsque nous les voyons figurer dans la bibliothèque de son maître. Aussi ce sont bien là pour nous deux de ces *vraies chroniques* que le prince confia à son secrétaire lorsqu'il le chargea de composer son histoire de *Mélusine*, à la prière de sa sœur Marie, duchesse de Bar et marquise de Pont, et de son cousin germain le marquis de Moraine⁵⁵.

Accuser Jehan d'Arras de mensonge nous paraît bien hardi quand nous ne le trouvons jamais en faute dans aucune des citations qu'il est permis de contrôler⁵⁶.

⁵⁰ Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères. Caen, 1834, 2 vol. Citation de M. Herbet.

⁵¹ Maubergeon (Maal-berg) centre féodal du comté de Poitou.

⁵² Cela rappelle les *brèves et belles observations* de la chronique de Montierneuf, citée par Jean de la Haye, *vide supra*.

⁵³ *Couldrette*, 102-5.

⁵⁴ M. Léopold Delisle (*Cab. des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, tome 1^{er}, Louis IX), a pensé qu'Alphonse de Poitiers avait eu une librairie. C'est peut-être l'origine de celle de Maubergeon. Thibeaudeau avait émis la même opinion.

⁵⁵ Quel était ce marquis? Peut-être M. G. Brunet eût-il pu nous le dire en se rapportant à quelqu'un des nombreux manuscrits qui existent encore. Lorraine et Moravie sont les leçons les plus probables.

⁵⁶ Jean d'Arras n'est point un clerc à la solde des Lusignans, il n'a aucun avantage à dérouter

Le romancier parle encore d'une autre chronique de provenance anglaise. Il est facile de reconnaître un comte de Salisbury sous le nom de *Salebri*. Cette indication serait vraiment singulière si elle n'était exacte; il faudrait avouer que Jean d'Arras se serait donné, sans raisons appréciables, beaucoup de mal pour nous dévoyer. Couldrette mentionne ce livre, mais pour le besoin de la rime, le seigneur anglais devient :

Le comte de Salz et Berry⁵⁷.

pour ce qui est du document lui-même :

... Il parloit en tous ses dis
Comme les livres dessus dis⁵⁸.

C'est à dire comme les deux histoires latines de la tour de Maubergeon.

Il indique la provenance de ce dernier manuscrit, mais de façon assez incompréhensible. Le chapelain dit en parlant de la chronique du comte anglais :

D'un livre qu'avoit du chastel,
Qui tant parest fort et bel⁵⁹.

Laissant à la perspicacité du lecteur le soin de deviner le nom du beau château fort, celui de Lusignan sans doute qu'il honorera d'une visite avant d'en chanter la légendaire histoire, comme il nous l'apprend bientôt après :

Lors print congié de monseigneur,
À qui Dieu doit joie et honneur!
Et m'en vins tout droit au chasteau
De Lezignen, qui tant et beau,
Dont vous orrez brièvement l'histoire⁶⁰

le lecteur en lui citant des sources mensongères. Conclure de ce qu'un document est perdu ou ignoré à sa non-existence le présent et surtout dans le passé, nous semble bien hardi.

⁵⁷ Vers 108. Ce comte de Salisbury était sans doute un allié des Pembrockes que J. d'Arras (p. 404), mentionne parmi les descendants des Lusignans. V. aussi Couldrette, vers 5743-46.

⁵⁸ Vers 111-112.

⁵⁹ Vers 109-110.

⁶⁰ Vers 119-123.

II

On ne peut concevoir aucun doute sur la date du roman de *Mélusine* et sur le nom de son auteur. Tous les manuscrits portent ces trois mentions :

« Et commençay ceste histoire présente à mettre en prose le mercredi devant la saint Clément en yver⁶¹ l'an de grâce 1387⁶². »

« ... Et encore au jour de la perfeceon de ceste histoire qui fut parfaicte le jeudi 7^e jour d'aoust, l'an de grâce 1394⁶³. »

« Et icy se taist *Jehan d'Arras* de l'histoire de Lusignen⁶⁴ »

Ces phrases reparaissent dans toutes les bonnes éditions françaises, il est donc absolument certain que Jean d'Aras a composé son livre de 1387 à 1394⁶⁵. Couldrette nous apprend que son poème n'était pas fini le 17 mai 1401, au moment où mourut Guillaume VII de Parthenay :

Bons chevaliers, ilz ont été⁶⁶
...
Oncques ne faulsèrent leur foy
...
Bien parut au bon chevalier
Qui ce livre fit commencer,
De Parthenay le bon seigneur
En sa vie a moult gaint honneur,
Mais tant que ce livre faisoye
Et que grand part fait en avoye,
Le bon chevalier trespasa
Qui grand honneur en sa vie a.
On ne peut rien contre la mort
Elle prend le fieble et le fort.
...
...
Ainsy que, je cuide pour vray

⁶¹ La saint Clément tombe le 23 novembre.

⁶² Dernière phrase du prologue.

⁶³ Dernier chapitre à la fin de l'épisode de Mélior.

⁶⁴ À la fin du livre, dernière phrase avant le quatrain.

⁶⁵ M. Herbet donne 1393.

⁶⁶ Les Larchevêque.

MÈRE LUSINE

Que monseigneur de Perthenay
C'estoit Guillaume Larchevesque

...

...

Et trespasa le mardy que
Len dit devant la Penthecouste
À maint povre ot esté hoste,
En l'an mil ung et quatre cens,
Le bon chevalier plein de sens
Ne se pot de la mort défendre,
À Dieu lui convint l'âme rendre
Le dix septiesme jour de may.
Et gist en terre à Parthenay
En l'église de Sainte Croix,
Là gist le chevalier courtois
En moult belle sépulture⁶⁷.

Si le poème de Couldrette n'était qu'en *grand part* fait le 17 mai 1401, il est donc postérieur d'au moins sept années au roman de Jehan d'Arras.

M. Pressac nous apprend⁶⁸ que la *Mellusine* de M. Fr. Michel fut annoncée par un prospectus dans lequel le futur éditeur disait que le poème de Couldrette fut mis en prose au XV^e siècle. On ne dit point par qui, ajoute notre bibliographe poitevin, mais c'est évidemment de Jehan d'Arras qu'on a voulu parler. Il ne saurait, en effet, être question du texte en prose plus ou moins parallèle au poème de Couldrette, qui a servi aux imprimeurs allemands depuis 1474, dont nous parlerons bientôt.

Au reste, en 1854, date de la publication du poème du trouvère de Parthenay, l'opinion de M. Francisque Michel était celle de tout le monde. Ainsi, on lisait, à propos du roman de Jehan d'Arras édité par M. Ch. Brunet, à la même époque dans le catalogue de la bibliothèque elzévirienne: « On connaît sur ce sujet le roman en vers de huit pieds écrit par Couldrette en l'honneur de la famille de Lusignan, plus court, moins chargé d'incidents et par conséquent antérieur⁶⁹. »

⁶⁷ Bibliothèque nationale, fonds français, manuscrit 24,383. B. Ledain, *la Gâtine*, p 185. Vers à la louange des Larchevêque, à la fin du poème, publiés pour la première fois par M. Pressac en 1855 et reproduits encore par M. Herbert en 1869. Ces vers ne se trouvent pas dans l'édition de M. Francisque Michel, Niort, Robin et Favre, 1854, faite d'après un autre manuscrit.

⁶⁸ Essai *bibliographique*.

⁶⁹ Pressac.

L'honneur d'avoir prouvé l'antériorité du roman de Jehan d'Arras revient à M. Pressac et après lui à M. Herbert qui très certainement ne connaissait pas l'œuvre de son devancier.

Couldrette n'a pas seulement daté son poème, il a pris en quelque sorte le soin de le signer en nous donnant son nom à l'avant-dernier vers, à l'exemple de Jehan d'Arras qui avait cru bon de se mentionner dans la dernière phrase de son livre :

Toute l'ouvrage sera faicte
Adoncques se taira Couldrette.

On ne sait rien de sa vie ni des autres poésies qu'il a sans doute composées. De même qu'il est peu probable que Jehan de Berry ait confié à un clerc dont la réputation ne fût pas faite la rédaction du roman de *Mélusine*, il paraît acquis que le trouvère parthenaisien avait dû faire ses preuves avant de mettre en vers *Le livre des Lusignans*. Mais tandis qu'il est bien établi que Jehan d'Arras est venu en Poitou à la suite du puissant comte, rien ne nous prouve que Couldrette fût étranger à cette province ; ses fonctions de chapelain du seigneur de Parthenay⁷⁰ permettent même de lui assigner pour patrie notre Gâtine poitevine avec quelque chance de certitude. C'est plutôt, il est vrai, un trouvère qu'un troubadour, mais cela ne saurait prouver qu'il fût venu d'outre-Loire, puisque Parthenay se trouvait au point de contact des deux langues.

Le *Livre des Lusignans* ne fut point composé comme le roman de Jehan d'Arras pour le seul plaisir d'un prince et de ses amis. Il continue, sans la compléter cependant, la série des chroniques légendaires de l'illustre famille des enfants de la fée. Guillaume VII de Parthenay croyait descendre de Mélusine comme tous les alliés des Lusignans, c'est à ce titre qu'il fit composer un poème en l'honneur de sa glorieuse aïeule, cherchant une consécration à la genèse fabuleuse de ses ancêtres :

Faites, dit-il, tout à loisir,
Car vostre est toute la journée.
Le chastel⁷¹ fu fait d'une faée,
Si comme il est partout retrait,
De laquelle je suis extrait

⁷⁰ Ce titre nous est révélé dans une édition allemande citée plus loin.

⁷¹ De Parthenay.

MÈRE LUSINE

Et moy et toute ma lignie
De Parthenay, n'en doubtez mie.
Mellusigne fu appelée
La fée que vous ay nommée,
De quoy les armes nous portons⁷²
En quoy souvent nous déportons,
Et afin qu'il en soit mémoire,
Vous mettez en rime l'histoire ;
Je vueil qu'elle soit rimoye :
Elle en sera plus tôt oye.

La glorification des Parthenay, sera donc la préoccupation constante de Couldrette, elle débute dès les premiers vers et prend après l'aventure de Palatine la proportion d'un épisode, enfin, c'est encore par une charmante prière en l'honneur des Larchevêques – et non des Lusignans – que le dernier chant sera terminé.

N'est-il pas probable que le sire de Parthenay ne faisait que suivre l'exemple des Lusignans eux-mêmes, et que cette noble race avait dû elle aussi être célébrée en son temps par ses troubadours ?

Il est facile de reconnaître, dit M. Herbet, que le poète s'est souvent contenté de mettre en vers la prose du romancier. Il paraît avéré en effet qu'il a connu l'œuvre du secrétaire de Jehan de Berry. Le fait s'explique de lui-même par le voisinage de Parthenay et de Lusignan⁷³, et surtout par la parenté qui unissait les Larchevêques aux anciens seigneurs de cette dernière ville.

On n'est pas mieux renseigné sur Jehan d'Arras que sur Couldrette, son nom semble devoir lui faire attribuer la ville d'Arras comme lieu d'origine, mais ce n'est qu'une pure hypothèse. Il ne figure point parmi les officiers connus du duc de Berry, peut-être cependant avait-il reçu de son maître quelque emploi richement salarié, tel que celui de secrétaire qu'on lui décerne assez gratuitement, ou de gardien de la librairie.

⁷² C'est-à-dire burelé d'argent et d'azur comme la queue de la serpente. V. pour cette singulière comparaison vers 3772-76.

⁷³ Il paraît probable que Jehan d'Arras venu en Poitou sur la demande du duc de Berry, a composé son roman à Lusignan ou à Poitiers ; cette dernière ville est encore moins éloignée de Parthenay.

III

Si nous avons à porter un jugement sur la valeur littéraire du roman de *Mé-lusine*, nous trouverions que M. Herbert s'est trop arrêté au titre du chapitre où Noël du Fail⁷⁴ donne son sentiment sur Jehan d'Arras.

Il nous semble que loin de *se moquer*, ce charmant conteur apprécie très nettement les conditions de temps et de milieu où s'est formée l'in vraisemblable histoire des enfants de la Serpente, comment, en un mot, Jehan d'Arras procède de ses précurseurs et rajeunit de vieux récits, suivant en cela l'exemple des traducteurs qu'avait autrefois réunis dans sa librairie le frère de son maître, Charles V, roi de France⁷⁵.

« Sils objectent... que les romans ou livres touchant ce, sont trop approchant de notre langue d'aujourd'hui pour prouver telle antiquité; je leur répondrai que le roi Charles-le-Quint les fit mettre et traduire en langage de sa saison, comme aussi il y fit traduire plusieurs livres latins. Et qui voudra voir la conférence des premiers vieux romans écrits à la main dont s'en voit beaucoup à la librairie du roi et autres où l'on ne peut presque rien entendre, avec iceux ainsi faits agencer par iceluy roi Charles, jugera aisément que les choses ont été ainsi sans fables. Si quelqu'un se fondait sur la non verisimilitude de tant d'aventures, enchantements, de la flûte d'un roi Oberon, tant de somptueux palais soudainement se perdant et évanouissant, et du cheval de Pacolet, *qui est encore plus en ça d'une Mélusine*, de Merlin, je lui répondrai que le christianisme étant pour lors bien peu avancé aux contrées de par deçà, le diable avait beau jeu à faire ses besognes, essayant en tant qu'il est en lui nous empêcher et divertir du vrai service de Dieu, par ses moqueries et illusions et gagnant toujours pays, allant de pied à pied a si bien fait cet esprit calomniateur que d'éteindre en ce qu'il a pu le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et icelui obscurcir et cacher aux hommes...

« Et ne trouveront étranges telles badineries diaboliques et sorcelleries ceux qui auront lu les histoires des pays septentrionaux et autres nouvellement trouvés, Saxo grammaticus, Olaus le grand, Spranger, Pol Grilland et surtout ce qu'en a dernièrement écrit ce très docte Bodin en sa démonomanie. »

M. Herbert nous conduit encore à citer Rabelais qui tout en se taisant sur l'auteur, traite à sa façon ses deux principaux personnages. Dans l'enfer visité par

⁷⁴ *Contes et discours d'Eutrapel*, XXXIII, *De la Moquerie*, p.367, de l'édition J.-Marie Guichard.

⁷⁵ Charles V mourut en 1380, sept ans à peine avant que Jehan d'Arras n'entreprit d'écrire son *Roman de Mélusine*.

Epistémon, Geoffroy à la grand'dent passe à l'état *d'allumetier* et Mélusine n'est plus qu'une *souillarda de cuisine*⁷⁶. »

Un curieux rapprochement entre les Titans, Mélusine et la nymphe scythique Ora, nous semble plus digne de remarque que toutes ces fantaisies.

« ... Et vous réduisez à mémoire la force des géants antiques, lesquels entreprendrent le haut mont Pélion imposer sur Osse, et l'umbrageux Olympe avecques Osse envelopper pour combattre les dieux et du ciel les déniger. Ce n'estoyt force vulgaire, ne médiocre. Iceulx toutesfoys n'estoyent que andouilles pour la moitié du corps, ou serpens, que je ne mente...

« Si ces discours ne satisfont à l'incrédulité de vos seigneuries, présentement (j'entends après boyre) visitez Lusignan, Partenay, Voyant, Mervant et Pouzauges en Poictou: là trouverez témoins vieulx de renom et de bonne forge, lesquelz vous jureront sur le bras saint Rigomé que Mellusine leur première fondatrice, avoyt corps féminin jusques aux boursaults, et que le reste du corps estoyt andouille serpentine. Elle toutes foys avoyt alleures braves et guallantes...

« La nymphe scythique Ora avoyt pareillement le corps mi-party en femme et en andouille. Elle toutesfoys tant sembla belle à Jupiter qu'il coucha avecques elle et en eut un beau filz nommé Colaxès⁷⁷. »

C'est ainsi que, tout en se jouant, l'immortel curé de Meudon nous révélait les singulières analogies qui rattachent le mythe de Mélusine aux cosmogonies des temps antiques.

Est-ce une circonstance fortuite qui a conduit le premier auteur qui ait porté au XIX^e siècle la question de Mélusine sur son véritable terrain à une conclusion presque identique⁷⁸ ?

M. Ursin identifie Mélusine à Echidna, la déesse Serpente des Scythes⁷⁹ « que Phoebé remplaça plus tard dans le Panthéon grec. Tout s'accorde, dit-il, à nous montrer Diane ou la lune dans le personnage fabuleux de Mélusine. C'est un ancien mythe apporté dans la Gaule par les nations indo-germaniques qui vinrent s'y établir dans les temps antérieurs à l'histoire ».

⁷⁶ *Pantagruel*, livre II, chap. 30.

⁷⁷ *Pantagruel*, livre IV, chap. 18.

⁷⁸ Ursin, Notice sur Mélusine, in *Annales de la Société académique de Nantes*, 2^e vol. 12^e livr., déc. 1831, p. 408-418.

⁷⁹ Hérodote, livre IX, traduction de L'Archer. (Citation de M. Ursin).

CHAPITRE III: LE ROMAN DE MÉLUSINE

SOMMAIRE: La fée chrétienne et sa lignée. Les trouvères et Mélusine. La conquête de Jérusalem et le parjure de Raymondin. Geoffroy la grand'dent.

I

Le premier chapitre de *Mélusine* n'est que le canevas du vieux livre des Lusignans. Il nous montre quelle faible part le clerc de Jehan de Berry prit à l'ordonnance générale du roman.

Comment expliquer ces épisodes annoncés dont l'omission va laisser le drame sans issue, que signifierait surtout la singulière apologie de Geoffroy la grand'dent, s'ils étaient l'œuvre de Jehan d'Arras? On comprend que Couldrette, en présence d'un ancêtre très direct du sire de Parthenay, ait accepté avec empressement les louanges du romancier, mais pour Jehan d'Arras les conditions ne sont plus les mêmes, les longues guerres des aïeux de son maître contre les puissants comtes de la Marche le mettaient fort à l'aise. La lignée directe des seigneurs de Lusignan était éteinte, le prince Jehan occupait leur château par droit de conquête, aucun intérêt personnel ne le portait à célébrer la gloire des barons poitevins qu'il était venu supplanter à son tour, et surtout à faire un héros du féroce Geoffroy.

Les « bons chevaliers⁸⁰ » devaient se trouver en bien mauvaise compagnie avec ce farouche soudard dont le cri de guerre était un blasphème⁸¹ et qui si souvent avait pillé les moines et brûlé les abbayes. Un troubadour à la voix complaisante ne pouvait manquer d'être favorablement accueilli quand il évoquait les luttes imaginaires de Geoffroy contre des géants terribles, pour faire oublier de très réelles violences.

Bien longtemps avant que Jehan d'Arras ne fût appelé en Poitou, un flatteur habile avait dû songer à mettre dans la bouche de la douce Mélusine des paroles d'indulgence et de pardon.

Mais abaissons là ces appréciations qui se présenteront bientôt d'elles-mêmes; après avoir montré dans quels milieux s'est formée la légende de Mélusine et à

⁸⁰ *Couldrette*.

⁸¹ « Non est Deus », chron. Ap. Labbe.

quelles sources a puisé Jehan d'Arras, le moment est venu d'envisager de plus près son œuvre et d'en faire connaître au moins les grandes lignes.

II

Le mariage d'Elinas *Thiaus*, roi d'Albanie⁸², avec la fée Pressine est la première phase du récit. Leur rencontre près d'une fontaine et le serment exigé du futur époux se reproduiront encore lors des amours de Mélusine et de Raymondin⁸³. Une fée a toujours des précautions à prendre quand elle s'allie à un enfant des hommes⁸⁴, et pour ce qui est de la fontaine elle indique nettement la nature même des êtres surnaturels dont procédera la lignée des Lusignans.

Le roi a promis de ne point assister aux couches de sa femme, mais, à l'instigation d'un fils issu d'une première épouse, il pénètre dans l'appartement au moment où Pressine *baigne* les trois jumelles qu'elle vient de mettre au monde et la fée disparaît pour toujours avec ses enfants. Pressine se réfugie chez sa sœur, la reine de l'île d'Avalon⁸⁵, là ses filles grandissent et atteignent l'âge de quinze ans, elle leur apprend alors le parjure de son époux. À son insu, les trois sœurs la venant d'une façon cruelle; par leur pouvoir surnaturel, Elinas est enfermé pour toujours dans la montagne de Brumbeloy, située dans le Northumberland.

Pressine punit ce crime en condamnant Mélusine, l'aînée et la plus coupable, à se métamorphoser tous les samedis en femme serpente; la seconde, Mélior, ira garder jusqu'au jour du jugement un *épervier* dans un château d'Arménie. Tout noble chevalier qui veillera trois nuits de suite dans ce manoir, l'avant-veille, la

⁸² M. G. d'Espinay, *La fée Mélusine*, brochure in-8° de l'imprimerie Lachèze et Dolbeau, Angers, sans date (Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*) identifie l'Albanie avec l'Écosse ainsi appelée par Geoffroy de Montmouth, et où il existe encore un *duché d'Albany*.

⁸³ M. F. Herbet. Le père de Raymondin avait épousé lui-même une fée qui l'avait quitté on ne sait pourquoi. Il l'avait rencontrée dans le Foretz, pays de hautes montagnes et de hautes foretz. (Jehan d'Arras, p. 25.) Raymondin était né d'un second mariage.

⁸⁴ V. plus loin les traditions similaires.

⁸⁵ D'après Laisnel de la Salle, *Croyances et légendes du centre de la France t. II*, p. 55, la presqu'île de Glastonbury (Somerset, au sud du canal de Bristol) ne serait rien moins que l'ancien pays d'Avalon. On y rencontre, il est vrai, les traces d'un ancien sanctuaire druidique, et J. d'Arras dit un peu plus loin que de la montagne d'Elinéos, située en Avalon, Mélusine voyait la terre d'Hibernie où *elle était née*, ce qui rend cette attribution assez défendable. Il est à remarquer que la légende débute en plein pays celtique. Les principaux attributs de Mélusine expliquent sa présence dans ce milieu. Comme les Mermaids Bretonnes, la fée Poitevine a une longue chevelure blonde et une queue de poisson, et tient un peigne d'or. Le don de prophétie indiqué par le miroir n'était pas non plus étranger aux nymphes d'Albion.

veille et le soir du 20 juin, recevra un don honorable et raisonnable des choses terriennes à son gré⁸⁶, mais Mélior devra bien se garder de se livrer à lui, même en le prenant pour époux; le chevalier qui se sera laissé aller au sommeil ne sortira plus du château.

La dernière enfin, Palatine, sera enfermée dans la montagne de Guigo en Aragon, pour y garder le trésor d'Elinas jusqu'à la venue d'un héros de la lignée de Mélusine, qui s'en rendra maître et l'emploiera à la conquête de la terre promise.

Ainsi, la plus lourde peine retombe sur l'aînée, instigatrice du châtement paternel; elle ne peut s'en affranchir qu'en trouvant un mari qui consente à ne jamais la voir le samedi.

Sa vie ne dépasserait point alors le terme ordinaire, mais son tourment serait sans fin ni trêve jusqu'au jour du jugement si, comme Elinas, il manquait à la parole donnée. Il lui faudrait en outre apparaître trois fois sous sa forme de serpente devant le château qu'elle bâtira et auquel elle donnera son nom, quand ce Château changerait de maître ou que quelqu'un de ses descendants devrait mourir. Sa race sera d'ailleurs illustre *et de grande prouesse*.

Mélusine, maudite par sa mère, va cacher sa détresse dans la forêt du Colombiers où Raymondin, réduit au désespoir par le meurtre involontaire du comte de Poitiers, la rencontre s'ébattant à minuit, au clair de la lune, avec deux autres fées « *sur une fontaine merveilleuse appelée la fontaine de soif* »⁸⁷.

Les dix fils qui naîtront de leur mariage ne participeront point au pouvoir surnaturel de Mélusine, tandis que les trois filles d'Elinas et de Pressine, dont la condition semble identique, sont des fées comme leur mère. On ne conçoit pas bien la cause de cette différence, peut-être y aurait-il lieu de croire que le prétendu roi d'Albanie était lui-même dans l'origine un personnage pris hors de l'humanité comme l'a pensé avant nous un membre de la Société Asiatique, M. E. Blacher⁸⁸.

S'il en était ainsi, la déchéance des enfants de Mélusine s'expliquerait par son alliance avec un simple chevalier.

Couldrette prendra par deux fois la peine de nous dire qu'Avalon est un pays

⁸⁶ Le canevas du roman semble montrer que ce *don précieux* était pour les précurseurs de Jehan d'Arras, *la couronne de Jérusalem*. Cette hypothèse rendrait à l'œuvre l'unité qui lui fait défaut dans les textes qui nous sont parvenus. S'il était autre, le rôle de Mélior se s'expliquerait plus.

⁸⁷ Aujourd'hui la Font de Cé, près Lusignan. *Mélusine*, édition Ch. Brunet, p 35-36.

⁸⁸ Nous trouvons dans l'un des catalogues de la librairie L. Clouzot le nom de cet auteur: 1059. *Étude de philologie et de mythologie comparées. Essai sur la légende de Mélusine*, par B. Blacher. Paris, Parent, 1872, brochure in-8°.

situé en *faërie*⁸⁹, on le nommait aussi l'île perdue, parce que ceux qui la visitaient en oubliaient le chemin. Au milieu s'élevait une haute montagne, Elinéos ou la *montagne florie*, que Pressine visitait souvent avec ses filles. Elinéos fait penser au Pushpagiri – mont des fleurs – séjour favori du dieu indien Varuna, *le roi des eaux*⁹⁰, et permet à M. Blacher de comparer à cette divinité Elinas dont la montagne rappelle le nom. C'est enfin à Avalon que les druides plaçaient leur Élysée⁹¹. On portait encore en procession, comme cadeau de Noël, au temps de Charles 1^{er} une branche de l'aubépine de *Glastonbury* que l'on prétendait descendre en ligne droite du bâton de Joseph d'Arimathie. Cette aubépine fleurissait toujours la veille de Noël, c'était ce jour-là que Joseph avait planté son bâton en terre et opéré le prodige pour la première fois⁹². On n'a pas oublié que Laisnel de la Salle avait identifié Glastonbury à Avalon.

La légende de Mélusine fournit encore à M. E. Blacher d'autres ingénieux rapprochements favorables à la déification du roi d'Albanie. Le trésor d'Elinas Thiaus, confié à Palatine et enfermé dans la montagne de Guigo, n'est pour lui que la figure de la pluie au sein du nuage, considérée par les Aryens comme le plus précieux des dons de Varuna et la troisième fille de Pressine se confond elle-même avec les déesses des eaux célestes – les *âpah* – gardiennes de l'ambrosie. La montagne de Brumbeloy, située dans le Northumberland, où Elinas est « en-clos » par les trois sœurs et plus tard enterré par Pressine, évoque par son nom⁹³ le souvenir du tonnerre et nous fournit encore l'image d'une de ces montagnes résonnantes où se cache la pluie bienfaisante. Enfin, l'épervier figure au nombre des messagers célestes chargés d'apporter l'étincelle qui fait crever le nuage et jailli le breuvage divin. C'est vers la Saint-Jean qu'un chevalier peut aller braver l'insomnie dans le château d'Arménie gardé par Mélior, le jour où finit l'épreuve coïncide même avec le solstice, époque bien connue des fêtes solaires.

Il n'est donc pas étonnant que pour M. E. Blacher la légende de Mélusine, loin d'être propre au Poitou, « fasse partie d'un cercle mythique dont on trouve

⁸⁹ V. 4897-4922.

⁹⁰ A. de Gubernatis, *Mythologie zoologique*, I, 76. Réédition : arbred'or.com, 2004.

⁹¹ Avalon est le séjour de Morgane, la fée protectrice d'Ogier le Danois. C'est dans le château de la fée qu'il rencontre le roi Artus, Oberon et plusieurs défunts illustres des deux sexes. Avalon semble venir du radical celtique Aval=pomme. La pomme était considérée comme un fruit prophétique, V. Laisnel de la Salle, loc. cit. On pourrait comparer la *montagne florie* de l'île d'Avalon, Élysée des Druides, à *l'himmel stollen* de la Mélusine de Stauffenberg dont nous parlerons bientôt.

⁹² A. de Gubernatis, *Mythologie des plantes*, II, 30. Rééd. arbredor.com, 2004.

⁹³ Du radical Brem, en haut allemand, Brim en grec βρομοζ, βροντη.

MÈRE LUSINE

des traces chez tous les peuples d'origine aryenne⁹⁴». Le drame aurait au début la voûte céleste pour théâtre et reproduirait même sous des noms nouveaux un épisode des Védas.

Quoi qu'il en soit, la fondation de la glorieuse dynastie des Lusignans par l'un des dix fils de la fée est la conclusion naturelle de cette période purement fabuleuse de la prétendue histoire des barons poitevins. Ce guerrier, d'une force extraordinaire, détruisait ses ennemis et purgeait le pays des monstres qui l'infestaient.

Pendant longtemps sans doute la légende s'arrêta sur cette première donnée, célébrant uniquement les exploits du *prototype* de Geoffroy la grand'dent et de ses successeurs.

III

Le prologue du roman de chevalerie assigne, il est vrai, une mission toute chrétienne à la lignée de Mélusine, mais il est bon d'observer que les Lusignans ne purent songer à conquérir la terre promise avant qu'elle ne tombât aux mains des infidèles⁹⁵. Ce n'est même qu'à la fin du XI^e siècle que les éloquents prédications du pape Urbain II et de Pierre l'Ermite soulevèrent l'Occident contre l'Asie et firent songer à la délivrance du saint Sépulcre.

Près de sept siècles s'étaient écoulés depuis la conquête de la Gaule romaine, pendant cette vaste période la *mère Lusine* devenait la *mère des Lusignans*, tout ce qui restait encore de vieux paganisme local s'accumulait sur sa tête, elle se divinisa au détriment des anciens dieux mais le christianisme restait étranger à la formation de la chronique légendaire des puissants seigneurs.

Au XII^e siècle au plus tôt⁹⁶ trouvères et chroniqueurs s'emparèrent à leur tour de la vieille fée gauloise pour lui faire subir une dernière métamorphose et comme une sorte de baptême chrétien. Il ne fallait pas que la religion nouvelle fit oublier l'illustre épouse du premier des Lusignans. Sa conversion salutaire lui valut un rôle providentiel et la divinité païenne se racheta en facilitant à sa race la conquête de Jérusalem.

La délivrance du tombeau du Christ fut la grande pensée du moyen âge, elle

⁹⁴ Nous consacrons un chapitre au remarquable travail de M. Blacher. Une seconde étude, du même auteur, depuis longtemps annoncée, doit comprendre l'examen de ce cycle de légendes et du mythe qui y est renfermé.

⁹⁵ Commencement du VII^e siècle.

⁹⁶ Jehan Bouchet parle des premières années du XIII^e.

s'imposait d'ailleurs à la légende héroïque des Lusignans. L'intervention d'une divinité païenne était alors fort acceptable, le peuple se refusait à croire à la damnation éternelle des êtres surnaturels dont il avait si longtemps imploré le secours, les trouvères plus instruits croyaient combattre l'Enfer avec ses propres armes, le Tasse lui-même plus tard ne dédaignera pas l'aide des bons génies.

Nous voici donc en présence d'une autre action dont la conclusion est nettement indiquée; les Lusignans obéirent à leur destinée, ils occupèrent le trône de Jérusalem et cependant le livre de Jehan d'Arras ne nous en dit rien, il nous laisse vainement attendre le dénouement annoncé dès le début, par suite le rôle de Mélior est tout à fait inutile et devient inexplicable, bien plus la troisième sœur, Palatine, n'a même pas l'honneur d'une mention, c'en est fait du trésor qui devait être consacré à la conquête de Jérusalem et pour couronner l'épopée il ne nous reste que les exploits fantastiques et fort inattendus de Geoffroy la grand'dent.

Nous n'accuserons point Jehan d'Arras d'avoir volontairement négligé des personnages indispensables à l'action pour le plaisir d'exagérer sans raison un rôle purement secondaire, il nous semble qu'il a dû suivre pas à pas les textes qui lui ont été confiés par le duc de Berry. Si l'on en juge par son propre récit les chroniques *latines* de Maubergeon et celle du comte de Salisbury furent composées, vers la fin du XIII^e siècle, nous y voyous figurer Geoffroy la grand'dent, mort en 1248, et il est difficile d'admettre que leur rédaction soit postérieure à la réunion de la baronnie de Lusignan à la couronne de France, survenue en 1308 après le décès sans hoirs mâles du dernier seigneur.

Ces prétendues histoires ne furent sans doute que la traduction de toute une série de chants héroïques⁹⁷ qui continuèrent à célébrer les exploits des descendants de Mélusine longtemps après la perte de Jérusalem, conséquence immédiate de la perte de la bataille de Tibériade, livrée dès 1137; l'apologie du sinistre Geoffroy est leur fait, car personne n'admettra que le clerc de Jehan de Berry se soit chargé sans motifs d'une aussi ingrate besogne, et c'est avec un étonnement bien légitime que l'on voit le féroce incendiaire de l'abbaye de Maillezais métamorphosé en pieux héros d'une épopée chrétienne.

Il est à remarquer cependant que Mélusine et Geoffroy *au grand'dent* furent *les seuls Lusignans* qui laissèrent leurs noms aux tours du château détruit en 1575. On peut se demander ce qui valut au fils d'Eustache Chabot toutes ces glorifications posthumes.

⁹⁷ M. F. Herbet croit «aux chansons informes des Jongleurs» tout en paraissant peu disposé à admettre l'existence des chroniques qui les ont suivies.

MÈRE LUSINE

Le rival de saint Louis s'est peut-être substitué à son ancêtre Hugues-le-Diable mais il est plus probable qu'il représente un personnage emprunté à la période barbare de la légende de Mélusine que nous croyons être le fondateur de la dynastie, fils de la fée et du premier chef qui s'établit à Lusignan⁹⁸. Faute d'un dénouement rationnel, l'action évolue sur elle-même et revient à son point de départ,

Elle se ramène en soi n'ayant plus où se prendre

(CORNEILLE.)

Si l'on tient compte des divers éléments inscrits au prologue du livre de Jehan d'Arras, il est permis d'apprécier la savante composition de la véritable épopée chrétienne qui a précédé le roman de chevalerie et de rendre un juste hommage au talent du trouvère ingénieux qui sut si bien l'adapter à l'antique tradition des filles d'Elinas. La destinée des Lusignans était intimement liée à celle des trois sœurs, chacune d'elles concourait à l'action et servait en quelque sorte d'intermédiaire entre la divinité et le héros chargé de la mission providentielle. Il n'est pas jusqu'à l'insuccès de la conquête de Jérusalem qui ne semble prévu par suite de la folle curiosité de Raymondin.

Dans toutes les histoires de *serpentes* le chevalier parjure est toujours voué au malheur et sa lignée condamnée à « décroître de jour en jour de toutes ses prospérités »⁹⁹.

Cette observation, si elle était fondée, nous fournirait un plein d'intérêt sur l'époque de la formation de ce poème, il serait forcément postérieur à la bataille de Tibériade (1187) qui réalisa la funeste prédiction. Plus tard les trouvères auraient continué à célébrer les exploits des Lusignans malgré leur expulsion de la ville sainte et c'est ainsi qu'auraient été composés tant de récits incorporés vaille que vaille au cycle des aïeux où chaque chevalier intervient sous un pseudonyme emprunté à l'un des enfants de la fée. On en serait venu ainsi jusqu'à Geoffroy la grand'dent, trop connu pour changer de nom, qui, par un artifice singulier qu'explique à peine l'oubli de la première donnée, devint le héros de la famille et sur lequel le livre se ferma. Les dix fils si généreusement accordés à Mélusine offraient un canevas commode pour l'emploi successif de tous ses personnages. La chronique des Lusignans telle quelle fut transmise à Jehan d'Arras ressemble

⁹⁸ Ce serait là le *prototype* de Geoffroy dont nous avons déjà parlé.

⁹⁹ *Mélusine*, p. 13, 14.

quelque peu à un *livre à tiroirs*. Il y eut même des cadres qui ne furent pas remplis et qui nous valurent en plein XVII^e siècle le singulier pastiche de Nodot¹⁰⁰.

C'est ainsi que la gracieuse épopée des Lusignans aurait fini par se transformer en une chronique sans doute successivement rimée, traduite en latin et incorporée telle quelle ou peu s'en faut dans le roman de chevalerie.

Couldrette, plus soucieux de la bonne ordonnance de son poème que de l'informe récit de son précurseur, s'efforça de rendre à l'action son unité première en confiant à Geoffroy la délivrance du Saint Sépulcre, mais, hélas! le chevalier à la grand'dent meurt de vieillesse avant même d'avoir pu s'emparer du trésor d'Elinas. C'était apparemment chose convenue que l'on se tairait sur la première occupation de Jérusalem et que tout était à recommencer. Le trouvère voulait sans doute laisser croire qu'il était réservé à un futur héros de la race de Mélusine d'arracher pour toujours le Saint Sépulcre aux infidèles. À la fin du XIV^e siècle les Lusignans n'avaient point encore perdu tout espoir de reconquérir leurs trônes d'Orient, une dernière croisade venait de se terminer par la sanglante défaite de Nicopolis.

IV

L'Allemagne a eu incontestablement l'honneur d'imprimer pour la première fois le roman de Mélusine. Brunet¹⁰¹ et Renouvier¹⁰² nous apprennent que, dès 1456, Thüring von Ringeltingen, de Berne au pays de Luchtland, donna une traduction d'après l'original français pour rendre honneur et service à son gracieux seigneur, le margrave Rodolphe de Hochberg, et qu'elle fut imprimée à Augsbourg en 1474 par Jean Baemler. Hain¹⁰³ ne croit pas que ce soit la première édition allemande puisqu'il décrit avant elle, sous le n^o 11061, un livre s. l. n. d. qu'il dit publié à Strasbourg. Brunet, moins affirmatif sur le lieu d'origine, pense au contraire qu'il s'agit d'une édition voisine de 1477, c'est-à-dire plus récente.

Il n'en est pas moins absolument certain que ni l'une ni l'autre ne reproduit littéralement le texte de Jehan d'Arras, le poème de Couldrette a été aussi consul-

¹⁰⁰ Nodot prend soin de nous annoncer dans sa préface qu'il a entrepris de renouveler l'histoire de Mélusine et même de l'éclaircir en quantité d'endroits, à la sollicitation de plusieurs personnes qui sont issues de la fameuse fée.

¹⁰¹ *Manuel du Libraire*, 1862, verbo J. d'Arras.

¹⁰² Jules Renouvier. *Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas et en Allemagne jusqu'à la fin du XV^e siècle*. Bruxelles, Hayez, 1860, p. 226-28.

¹⁰³ *Repertorium bibliographicum*. Stuttgartiæ, Cotta, 1826-1838, 4 vol.

té, il est même probable qu'il fait en partie les frais de la traduction de Thüring von Ringeltingen.

N'oublions pas les premiers vers du ménestrel du sire de Parthenay :

Le philosophe fut moult sage,
Qui dit en la première page
De sa noble métaphysique
Que l'humain entendement s'applique
Naturellement à concevoir
Et à apprendre et à savoir.

Bien qu'Aristote ne soit pas désigné par son nom, il est impossible de ne pas le reconnaître. Or voici comment débute l'édition allemande de 1474 :

« Seyt das der gross natürlich meister Aristotiles... » C'est à dire le grand maître en ce qui concerne la nature Aristote...

Il faut reconnaître que le texte de Jehan d'Arras n'a rien de commun avec cette entrée en matière¹⁰⁴, mais le no 11061 de Hain, nous fournit une preuve tout à fait irréfutable. La rubrique du premier chapitre se poursuit ainsi :

« Wye her Johannes von Portenach Sienein Capplon beualch dis buch in franzzosischer sprach zu machen. » Comment le sgr Jean de Parthenay¹⁰⁵ commanda à son chapelain¹⁰⁶ de composer ce livre en langue française.

Ne savons-nous pas très pertinemment que ce fut le duc de Berry qui fit faire le roman de Jehan d'Arras et qu'au seigneur de Parthenay revient seulement l'honneur d'avoir inspiré un peu plus tard le poème de Couldrette. Ces observations s'appliquent aux autres éditions allemandes du XV^e siècle, notamment à celle qui figure à la vente d'Ourches (Hain, 11063), nous y retrouverons encore Aristote et Jean de Parthenay. Ce livre, d'après Panzer¹⁰⁷, a été imprimé avec les mêmes caractères que *l'Histoire de Bourgogne* en allemand sortie des presses de Strasbourg, en 1477.

Il en est encore ainsi pour la *Mélusine* que l'on attribue à Antoine Sorg, d'Augsbourg (Bain, 11062), et pour celle de Knoblothzern, Heidelberg, 1491 (Hain, 11066). Comme il n'est pas bien prouvé qu'il existe d'autres éditions alleman-

¹⁰⁴ Voir plus loin la description des manuscrits et des éditions diverses du roman de *Mélusine*.

¹⁰⁵ Ce fut en réalité Guillaume VII de Parthenay qui fit faire le poème de *Couldrette*, mais il est vrai que l'œuvre ne fut terminée que sous son fils Jean II, le dernier des Larchevêques, mort en 1427.

¹⁰⁶ C'est la première fois que ce titre est donné à Couldrette.

¹⁰⁷ *Annal, der deutch litteral.*, p. 86.

des antérieures au XVI^e siècle¹⁰⁸, on peut affirmer qu'à l'époque où Steinschaber imprima à Genève la première édition française (1478), le véritable texte du roman de Jehan d'Arras était encore inédit. Les successeurs de Baemler s'étaient contentés de reproduire son livre sans recourir aux manuscrits, la traduction que Thüring von Ringeltingen avait faite de son mieux, pour l'agrément de son gracieux seigneur continuait à avoir cours et il semble en avoir été ainsi jusqu'à nos jours où d'autres versions sont enfin apparues.

M. Schwab a mis en lumière un manuscrit à peu près inconnu de la bibliothèque de Stuttgart¹⁰⁹, auquel M. Pressac se promettait de consacrer une note spéciale quand la mort le surprit en 1855, alors que lois commençait à imprimer sa description des manuscrits du poème de Couldrette. Depuis lors il a été impossible de retrouver les notes du bibliothécaire de Poitiers et la fin de son travail semble à tout jamais perdue. Nul doute cependant que le manuscrit de Stuttgart ne doive être attribué au chapelain troubadour, car nous ne le rencontrons pas dans la première partie du *Mémoire* de M. Pressac, consacrée à l'œuvre de Jehan d'Arras. La capitale du Wurtemberg n'a donc très vraisemblablement qu'un pastiche du roman français dont la version rappelle encore celle de Thüring von Riugeltingen.

On ne saurait s'étonner que le traducteur du margrave ait préféré le poème à l'œuvre assez indigeste de Jehan d'Arras. En présence de deux compositions d'inégale valeur, il a choisi la meilleure et tout homme de goût en eût fait de même.

Avant de terminer cette longue digression sur les éditions allemandes, il est de notre devoir de déclarer qu'à M. Pressac revient incontestablement l'honneur d'avoir montré que jusqu'au XIX^e siècle on n'a guère connu de l'autre côté du Rhin qu'une traduction arrangée du poème de Couldrette¹¹⁰.

¹⁰⁸ Panzer, *Deutsch Ann.*, suppl., p. 11, mentionne très laconiquement une édition in-folio datée de 1478, et Hain dit encore moins: n° 11065, anno Domini MCCCCLXXVIII, in-folio.

¹⁰⁹ La *Mélusine* de M. Schwab a eu l'honneur mérité de trois éditions données à Stuttgart en 1836-42-46 (Pressac).

¹¹⁰ L'Allemagne a eu une foule d'éditions populaires analogues à celles de notre bibliothèque bleue où d'importantes modifications furent souvent apportées au thème initial, c'est ainsi que le texte du *Walhalla* (Berlin, 1841, et Leipsig, 1844) ne donne plus les épisodes de Mélior et de Palatine. (Pressac.)

Un mot maintenant sur le vocable de l'héroïne. Feu M. de Sainte-Hermine¹¹¹ observe avec raison que c'est mal à propos et par corruption que les savants (*sic*) se sont servis du nom de *Mellusine* et que le peuple n'a jamais cessé de dire *Merlusine*, ou plutôt *mère Lusine* (*c'est-à-dire mère des Lusignans*). Nous n'ajouterons qu'un mot à cette étymologie rationnelle et la seule vraie, c'est qu'il y eut une *mère Lusine gallo-romaine* avant les Lusignans et que les premiers *savants* auxquels ce nom parut trop populaire pour figurer dans une généalogie féodale furent évidemment les trouvères à la solde des Lusignans.

Quoi qu'en aient dit Dom Mazet et ceux qui vinrent après lui, il n'y eut jamais dans l'histoire de princesse nommée Mélusine, et faire dériver ce mot de Mélisande est étymologiquement aussi téméraire que de lui donner pour origine le nom de la déesse védique Milushi¹¹².

La mère Lusine est une *déesse mère* analogue à celles qui figurent dans des inscriptions bien authentiques et dont nous avons même plusieurs images votives¹¹³. C'était dans le principe une divinité agreste aimée du peuple dont elle était le génie tutélaire, une de ces bonnes petites déesses qui firent oublier au moyen âge les *bons petits saints* dont parle Rabelais et que rappellent encore aujourd'hui les patrons de nos villes et villages. Qu'il nous soit donc permis de lui rendre désormais le nom sous lequel nos aïeux l'ont adorée et que beaucoup de gens ne prononcent point encore aujourd'hui sans quelque émotion superstitieuse.

¹¹¹ Deuxième édition de *l'Histoire du Poitou* de Thibaudeau, notes.

¹¹² Comme M. E. Blacher.

¹¹³ Consulter sur les déesses mères: C. de la Ménardière, Le Culte chez les Pictons, in *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2^e série, t. III, 1880.

CHAPITRE IV:
APRÈS JEHAN D'ARRAS
(*Fin de l'histoire de Mélusine*)

*On a compté seulement que parfois,
Pendant la nuit Mélusine qui pleure,
En long serpent vient sans bruit et sans voix
Revoir encor son antique demeure.
Mais quand des maux s'élèvent menaçants
Sur sa famille ou bien sur sa patrie,
Quand un grand homme ou l'un de ses enfants
Perd le bonheur ou va perdre la vie,
Peignant son trouble en d'horribles accents,
Du haut des tours Mélusine s'écrie.*

(CREUZÉ DE LESSER. *LA TABLE RONDE*, CH. XII)

SOMMAIRE. Diffusion de la légende de Mélusine. Les alliés des Lusignans. La *banshee*. La fée champêtre et les dragons des cavernes, hôtes plus tard des souterrains des châteaux. La queue de serpent. Ruine du château de Lusignan et délivrance de la mère Lusine. La chasse-gallery. Les gâteaux Merlusins et le vers d'Horace.

I

Le grand succès du roman de Jehan d'Arras ne suffit pas à expliquer la diffusion de la légende de Mélusine; pendant bien longtemps il n'y eut guère de grande famille en Europe qui ne songeât à rallier à la descendance de la fée et toujours les apparitions de la pauvre serpente servirent de consécration et de preuve à ces prétentions généalogiques¹¹⁴.

¹¹⁴ Voici les indications que donne Jehan d'Arras sur les descendants de Mélusine, p. 403-404. « Et dist l'histoire que le roi Urian régna moult puissamment en Chippe et aussi firent ses hoirs après luy. Et par cas pareil régna roy Guiou en Arménie, et aussi semblablement le roy Regnault en Behaigne (Bohème), Antoine à Lucembourg, Odon à la Marche, Raimonnet en Foretz, Geoffroy à Lusignan. Thierry à Parthenay. « Et en sont issus ceulx de Penebrot (Pembrocke) en Angleterre, ceulx de Cabières en Arragon, comme j'ai dessus dit; ceulx du Chassenage (Sassenage) du Dauphiné; ceulx de la Roche et ceulx de Candillat, si comme on le trouve ès ancien-

MÈRE LUSINE

Les Sassenages du Dauphiné osèrent même se dire les frères utérins des Lusignans. Prenant la fable où le romancier l'avait laissée, ils donnaient l'un des leurs pour second mari à Mélusine après le décès de Raymondin et ce nouvel époux, observateur fidèle des conventions jurées, permettait à la fée maudite de mourir enfin comme une vraie chrétienne.

Il est à remarquer que presque partout la légende poitevine venait supplanter une fable plus ancienne que nous rencontrerons parfois libre de tout apport étranger.

Le roman du XIV^e siècle paraît avoir été accueilli avec peu de faveur dans nos contrées ; tandis que les éditions se multipliaient à l'infini dans le reste de la France et jusqu'en Allemagne, on n'en voyait point apparaître à Poitiers, ni dans aucune de nos villes de l'ouest et pourtant il n'existe nulle part un pareil contingent de traditions locales, preuve nouvelle que le roman s'est fait en dehors d'elles et, pour ainsi dire, à leur insu.

La patronne païenne de Lusignan devint celle de toute une région, ce fut bientôt la divinité la plus en vue, elle fit oublier toutes les autres, grâce à la brillante destinée de ses enfants.

Mais la mère Lusine du Poitou n'est pas la Mélusine de Jehan d'Arras, elle mènerait volontiers la *chasse-gallery*¹¹⁵ et guiderait fort mal une armée de croisés ; nos ancêtres ne la reconnaissant plus après sa dernière métamorphose lui ont conservé sa première forme et son véritable nom.

Bien longtemps avant qu'un trouvère ingénieux n'eût songé en faire une fée chrétienne, la mère Lusine avait posé des pierres levées et construit des édifices romains¹¹⁶ ; si elle éleva ensuite des châteaux et même des églises, ce fut plutôt pour se livrer à un divertissement favori que pour le plaisir des Lusignans ou par un esprit de dévotion assez inexplicable.

La fée poitevine tend souvent, nous l'avons dit, à se confondre avec ces divinités agrestes qui, après avoir régné paisiblement sur les lieux solitaires, devinrent les bons génies des villes et des forteresses quand leur domaine fut envahi par les bâtisseurs ; sœur des géants, des fadets et des *dragons* qui vivaient dans les caver-

nes croniques. ». Rabelais pense qu'une aussi belle lignée peut bien aussi recevoir Pantagruel et les siens. Brantôme cite les d'Archiac et les Saint-Gelais.

¹¹⁵ C'est la chasse nocturne désignée ailleurs sous le nom de Mégnie *Hennequin*, *Chasse du roi Hugon*, etc.

¹¹⁶ Ce ne sont pas seulement les anciennes voies qui sillonnent la contrée, les arènes et les aqueducs de Poitiers, que les traditions populaires attribuent à la mère Lusine. Toute trace de construction romaine a retenti son nom. Aujourd'hui encore lorsque les terrassiers poitevins viennent à rencontrer quelque vestige d'édifice romain, ils se plaignent que la mère Lusine gêne leurs travaux. (Communiqué par M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne.)

nes des montagnes avant d'aller garder des trésors dans les sombres galeries des châteaux, derrière des portes de fer, la mère Lusine participe même à leur forme ambiguë, car sa queue de serpent et ses ailes de chauve-souris sont les attributs d'un rôle souterrain¹¹⁷.

À cet aspect du mythe correspondent encore les singulières fonctions de messagère funèbre. La divinité protectrice de la forteresse est devenue la patronne vigilante des hôtes qu'elle reçoit sans subir de nouvelle métamorphose et par une extension logique et naturelle de son domaine religieux. La triste serpente sortira donc de son ténébreux séjour pour servir de banshee à ses enfants¹¹⁸ et venir annoncer leurs malheurs.

II

La banshee de Lusignan est certainement plus ancienne que le roman de Jehan d'Arras. C'est l'un des aspects les mieux accusés du mythe de la mère Lusine et celui peut-être que les prétendues chroniques ont le moins défiguré. Brantôme¹¹⁹ retrouvera la tradition au XV^e siècle telle qu'elle était à l'origine. Il n'y a plus de Lusignans, leur forteresse a déjà bien des fois changé de mains depuis que le dernier seigneur de ce nom est descendu dans la tombe, la mère Lusine n'en reste pas moins fidèle à son château, elle en sera la gardienne jusqu'au jour fatal de sa destruction ; elle est, nous le répétons encore, la fée autochtone, la divinité du sol sur lequel la forteresse est bâtie et par suite la protectrice de la forteresse elle-même. C'est à ce titre qu'elle devient *l'alma parens, la mère de tous* les possesseurs du château quels qu'ils soient¹²⁰ ; les Lusignans n'ont donc, pas tout à fait tort de la revendiquer, mais les rois de France et d'Angleterre¹²¹ pourraient leur opposer les mêmes prétentions.

¹¹⁷ Nos recherches personnelles nous ont appris que le génie local, le dieu du foyer, prend encore souvent en Poitou la forme ophique (serpent génie). Notre article iconographique montrera bientôt que cette assimilation n'a rien de forcé. Cf. Jehan d'Arras, p. 358 « et lors se mua en forme de serpent moult grande, grosse et longue comme de XV piés » et p. 359 : « Car ils veoient la figure d'une serpente et oyent la voix d'une dame qui sailloit d'elle. »

¹¹⁸ On donne en Angleterre le nom de *banshee* à des esprits qui apparaîtraient peu avant le décès des représentants de plusieurs familles presque toutes irlandaises.

¹¹⁹ Pierre de Bourdeilles, sgr de Brantôme, *Vies des hommes illustres et grands capitaines français. Eloge de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier.*

¹²⁰ Cf. Walter Scott. *Monastère, la dame blanche d'Avenel.*

¹²¹ Les Plantagenets se reliaient à Mélusine par les alliances des comtes de Poitou, ancêtres d'Aliénor, avec les Lusignans. Ils passaient eux-mêmes pour être issus d'une succube. V. Ernest Faligan, *Note sur une légende attribuant une origine satanique aux Plantagenets*, brochure in-8°, Angers, 1882.

Si les apparitions funèbres de Mélusine suivirent ses prétendus enfants et même leurs alliés partout où ils furent s'établir, il ne faut pas oublier qu'elle devint aussi la banshee de nos rois¹²² et qu'elle apprit au gouverneur anglais, Sersuelle, la prochaine victoire des Français.

Elles se renouvelèrent à Lusignan toutes les fois que la forteresse eut à changer de maîtres, soit par le décès du seigneur, soit par droit de conquête. Trois jours auparavant la mère Lusine apparaissait, faisait trois fois dans son vol le tour de la ville en poussant des cris, et venait finalement s'abattre sur la tour Poterne avec un grand fracas¹²³.

Jehan d'Arras nous la montre encore annonçant jusque dans l'île de Chypre la triste fin du roi Pierre le Grand¹²⁴. Mais, dit Brantôme, ce fut lorsque la sentence fut donnée d'abattre et ruiner ses châteaux qu'elle fit entendre *ses plus hauts cris et clameurs*.

La fée vint encore quelquefois pleurer et se lamenter sur les ruines, bientôt pourtant on sembla oublier la brillante épouse de Raymondin ses cris n'éveillaient plus chez les voyageurs étrangers à la contrée que le souvenir de la *chasse-gallery*¹²⁵; nous ne la verrons même pas figurer dans le combat fantastique dont Lenglet Dufresnoy nous a conservé le curieux récit¹²⁶.

La mère Lusine redevenue libre avait repris le chemin des airs et se livrait de nouveau à ses capricieux ébats en compagnie des autres habitants de la nuit. Une croyance très répandue au moyen-âge voulait que les édifices construits au milieu des campagnes eussent été imposés aux divinités païennes des lieux où ils s'élevaient; ces monuments les enfermaient en quelque sorte au milieu de leurs fondations, aussi le génie enchaîné sortait-il de sa prison souterraine le jour de leur destruction¹²⁷.

On voyait encore, il y a quelques années, sur l'esplanade plantée, créée sur l'emplacement du château détruit, une petite dépression conduisant à une salle

¹²² Dom Mazet raconte que M. Robert, président et lieutenant-général de la basse Marche (Robert du Dorat), a consigné dans ses écrits le récit que lui firent les officiers de la ville de Lusignan et les principaux habitants du lieu des apparitions qui précédèrent de quelques jours la mort d'Henri IV et celle de Louis XIII. La serpente jetait *trois* cris effroyables.

¹²³ Jehan d'Arras, édition Brunet, 400, 421-22.

¹²⁴ Id., 423. Pierre le Grand fut assassiné en 1369.

¹²⁵ Note qu'au pays de Poitou est de tout temps cette vaine opinion qu'il y a un rabat qui rôde encore quelquefois par les ruines de ces édifices (Lusignan) qu'ils appellent Méluzine, comme en la ville de Tours le roi Hugon. (*La grande guide des chemins pour aller et venir par tout le royaume de France*. Rouen, Clément Malassis, 1658). La chasse du roi Hugon n'est pas autre chose que notre chasse-gallery poitevine.

¹²⁶ Voir plus loin le chapitre consacré à Geoffroy la grand'dent.

¹²⁷ 2^e partie, 2^e chapitre. la *banshee*.

voûtée où coulait une fontaine. C'était de là, disait-on, que sortait Mélusine à minuit pour faire *son sabbat*, surtout à l'occasion des malheurs publics et notamment de la mort des grands personnages. L'excavation est aujourd'hui comblée¹²⁸.

Cette fontaine est sans doute celle que l'on voyait jadis dans l'une des tours et qui était dédiée à Mélusine.

III

Par un contraste plus apparent que véritable la divinité de l'ancien oppidum celtique était destinée à devenir *une fée bâtisseuse* dont la puissance créatrice aurait produit les innombrables édifices qui couvraient les vastes contrées soumises au sceptre des Lusignans¹²⁹. La mère Lusine construit elle-même ses châteaux au clair de la lune, de minuit au chant du coq, portant dans son devant¹³⁰ de mousseline les pierres et le sable qui lui sont nécessaires, elle renverse ceux qu'on élève dans un site qu'elle n'a pas choisi ou les change de place comme Aladin ; surveille-t-on son travail, elle condamne l'édifice à une ruine prochaine, etc.

À ce titre, il faut bien l'avouer, la déité autochtone de la forteresse de Lusignan usurpe le domaine des autres génies locaux. Cet envahissement est si réel que nos légendes nous montreront parfois les deux puissances entrant en lutte ouverte.

Il serait facile de démontrer que la fée de la forteresse reparait encore dans la serpente de la fontaine de Lusignan¹³¹ que nous retrouvons encore dans le récit de Brantôme. Lorsque Catherine de Médicis, très soucieuse de tout ce qui touche au passé du château, interroge les vieilles femmes qui lavent à cette fontaine, elles lui représentent Mélusine comme une *très belle dame*¹³² en habit de veuve¹³³ allant souvent à la fontaine pour s'y baigner. On la voyait alors se promener par les chemins avec une grave majesté. Ce n'était que le samedi à la vesprée qu'on

¹²⁸ Communiqué par M. le docteur V. Eymier, président de la Société de Statistique. Cf. la grotte de la mère Lusine au château Salbart, dont nous parlerons bientôt.

¹²⁹ Tous les historiens ont constaté que les Lusignans furent des bâtisseurs obstinés. L'île de Chypre notamment est encore littéralement couverte des monuments qu'ils ont élevés.

¹³⁰ Tablier.

¹³¹ La Font de Soif de Jehan d'Arras, p. 35, aujourd'hui la Font-de-Cé ou plutôt de Sé ; Sé = Soif en patois poitevin.

¹³² Malgré les odieuses métamorphoses de la fée, les auteurs allemands l'appellent toujours la belle Mélusine.

¹³³ Cet *habit de veuve* nous prouve que la légende de Sassenage n'était point admise en Poitou.

la rencontrait à la fontaine *avec sa queue de serpent* et encore en cet état ne se laissait-elle guère voir.

IV

Dans l'étude d'un mythe aussi curieux que celui de la mère Lusine, il n'est point de détail inutile quelque frivole qu'il paraisse quand il peut fournir un supplément d'informations. Il nous sera donc permis de rappeler que les habitants de la ville de Lusignan, non moins fidèles à la mémoire de la pauvre serpente que leurs anciens seigneurs, se font encore aujourd'hui appeler les *Merlusins*. On désigne encore sous le nom *de Mères Lusines* des gâteaux d'une forme particulière fabriqués à Lusignan dont il se fait un grand débit, notamment à la foire de la Font-de-Cé, le lundi après la Pentecôte.

Ces pâtisseries ont été l'objet d'une savante dissertation de feu Belin de la Liborlière¹³⁴ à laquelle leur description a été par nous empruntée.

Le plus vulgaire de ces produits indigènes est connu *dans tout le Poitou*. On le confectionne en coupant la pâte en longs rouleaux de la grosseur d'une saucisse que l'on contourne en plusieurs replis de façon à représenter très grossièrement une *femme à queue de serpent*, les mains jointes sur la poitrine, dans l'attitude de la prière. L'autre beaucoup mieux fabriqué, *mais à peu près propre à Lusignan*, offre la figure d'une *femme à queue de poisson* tenant un peigne de la main gauche, appuyé sur la poitrine et portant la main droite à la tête. La chevelure paraît ornée d'un peigne en éventail.

Il est probable, dit Belin de la Liborlière, que la forme de ces gâteaux n'a jamais changé. Nodot cependant¹³⁵ dit qu'ils offraient de son temps (1698) la figure de femmes *bien coiffées*, ce qui pourrait retire croire que la disposition de la chevelure a parfois subi les caprices de la mode dans le gâteau de premier choix, la pâtisserie vulgaire étant trop simple pour s'être sensiblement modifiée.

On sait que le bonhomme de pain d'épices de Paris s'est souvent métamorphosé¹³⁶, il serait assez extraordinaire qu'il en eût été de même au fond du Poitou

¹³⁴ Rapport sur des gâteaux d'une forme particulière. Notice sur Mélusine. *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2^e trimestre, 1840, avec 2 fig.

¹³⁵ Page 13, en note, édition Favre.

¹³⁶ Il signor pulchinella a conservé à Naples son accoutrement primitif assez semblable à celui de notre pierrot. Ch. Monselet a suivi dans une savante étude les transformations du polichinel français dont le nez bourbonien rappelle, assure-t-il, le profil du roi Henri IV. Le Poitou possède un autre gâteau anthropomorphe. À Noël les boulangers de notre ancienne capitale

MÈRE LUSINE

pour notre mère Lusine, nous ne croyons pas, tout au moins, que les changements aient pu s'étendre aux attributs essentiels, tels que la queue et le peigne, et nous voyons dans nos gâteaux deux images de la fée¹³⁷, l'une sous sa forme de serpente-banshee, l'autre sous celle de nymphe aquatique (mermaid). Nodot n'avait pas lieu de se croire obligé de modifier de la façon suivante :

Desinit in colubrum mulier formosa superne

le vers d'Horace si souvent cité :

Desinat in piscem mulier formosa superne

puisque à Lusignan même les deux attributs subsistent à l'heure présente.

Resterait à savoir si quelque réminiscence donna au poète latin cette bizarre idée, cela paraît d'autant plus probable que les dieux pisciformes n'étaient pas rares chez les anciens, d'autres les ont cités avant nous, il nous paraît inutile d'en parler encore¹³⁸.

distribuent à leur clientèle un gâteau qui offre l'image d'un petit enfant et que l'on appelle un naulet (de Noël, en patois nau). Naulet = enfant Jésus, petit enfant. La fabrication du naulet est identique à celle de la mère Lusine pisciforme. Le *naulet* est aussi connu à Fontenay. La Rochelle a ses *calins de nau*, gâteaux dont la forme nous est inconnue.

¹³⁷ M. Vaugeois cite une autre Mélusine à queue *de poisson*, sculptée sur le manteau d'une cheminée, dans une ferme près de Saint-Sauvant, du temps de LouisXV et transportée là on ne sait d'où.

¹³⁸ V. G. d'Espinay, *La fée Mélusine*, broch. in-8°. Angers, Lachèse et Dolbeau. s. d. Extrait des *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, p. 10- 11.

CHAPITRE V :
LES ENFANTS DE MÉLUSINE – GEOFFROY AU GRANT DENT

*Puis porta Gieuffroy au gros dent,
Une dent en la bouche avoit
Qui grandement dehors yssoit,
Il lu moult fort et hideux
Et en tous ses faits merveilleux:
Cil occit les moines noirs
De l'abbaye de Maillères:
Dont son père se courouça
Et à Mellusigne toucha,
Et lui dist tant de vilenie
Qu'il en perdit sa compaignie,
À donc son estai déchut moule.*

(COULDRETTE. V. 1408-1419)

SOMMAIRE: La légende et l'histoire. Le chevalier enchanté du château de Lusignan. Anciennes statues de Geoffroy. La tour et la fontaine de Mélusine et la Font-de-Cé. Margentine. Prise de Vouvent par saint Louis. Médaille bourguignonne à l'effigie de Geoffroy la grand'dent.

I

On croyait au moyen âge, avons-nous déjà dit, que tous les enfants nés de *mauvaise aventure* étaient indisciplinables et ne pouvaient trouver le bonheur :

« Ceux-là sont les enfants de Mélusine, les parents de Merlin et de la femme de Bauldouyn, comte de Flandres¹³⁹, ensemble aultres qui sont descendus des esprits succubes et incubes, comme scaiz de ceulx qui se jactent estre descendus de fayerie, que malheur suyt en celuy pays de Poictou et en la chastellenie tienne natifve de Melle¹⁴⁰. »

¹³⁹ Cf. *L'histoire et cronique du noble et vaillant Baudouyn, comte de Flandres, lequel espousa le diable*, nouvellement imprimée à Paris, par Michel le Noir, s. d., figures sur bois. Manuel Brunet. V. Baudouin.

¹⁴⁰ J. Thenaud, gardien des Cordeliers d'Angoulême. *Le triomphe des vertus*, ouvrage inédit,

Et cependant si l'on excepte le huitième fils de Mélusine, Horrible, « qui avait trois yeux dont l'un était au front », qu'il fallut tuer au berceau d'après les ordres mêmes de sa mère, un seul des enfants issus du mariage de Raymondin devait présenter ce caractère indomptable, c'était Geoffroy au grant dent (le sixième), ainsi nommé de ce que « au naître il apporta sur terre un grand dent qui lui sailloit de la bouche plus d'ung pouce¹⁴¹ ».

Les autres en furent quittes pour quelques difformités. L'aîné Urian ou Vrian montrait un visage court et large en travers avec un œil rouge et l'autre pers¹⁴² « et les oreilles si très-grandes comme les *manilles d'ung van*¹⁴³.

Le puîné, Odon, portait une oreille « sans comparaison plus grande ».

Le troisième, Guyon, était né avec un œil plus haut que l'autre.

Le quatrième, Antoine, avait pour marque distinctive une griffe de lion sur la joue.

Le cinquième, Régnaud, avait la vue très perçante quoiqu'elle ne s'exerçât que, par un œil unique.

Le septième, Froimont, plus tard novice à l'abbaye de Maillezais où il devait périr avec les autres moines dans l'incendie allumé par La grand'dent, était le moins défiguré, on ne lui voyait qu'une petite tache velue sur le nez « ainsi comme se ce fut la peau d'une talpe ou d'un fouant¹⁴⁴ ». Jehan d'Arras ne nous dit rien des deux autres, appelés Raymond et Thierry.

Nous aurions passé sous silence ces étrangetés si elles avaient conduit M. E. Blacher à son assimilation des dix fils de Mélusine aux Marut de l'Inde, enfants de Rudra et de Priçni, comparés eux-mêmes au roi Elinas et à Pressine. La seule différence, dit-il, c'est que dans la chronique Thiaus et la fée sont les aïeux et non les parents, anomalie fréquente dans la mythologie¹⁴⁵.

Nous croyons plus volontiers que les stigmates imposés aux enfants de Mé-

que P. Paris a mentionné dans ses manuscrits français de la bibliothèque du roi, t. I, IV et VI, 3^e chapitre, qui traite de la première éducation. Cité par Pressac dans son *Essai bibliographique*, p. 105-106.

¹⁴¹ Jehan d'Arras, 117.

¹⁴² La chose ne serait pas physiologiquement impossible, un œil rouge serait un œil atteint d'albinisme et pour ce qui est de l'œil *vert*, c'est sans doute l'œil véron, c'est-à-dire couleur glauque, que l'on rencontre parfois isolément chez le cheval et le chien.

¹⁴³ Et non les mamilles d'un van, Jehan d'Arras, 74, et même les mamielles d'ung van, id., p. 118. La vraie leçon avait déjà été donnée par J. Babinet et par M. F. Herbet. Ces fautes d'impression sont loin d'être les seules que l'on rencontre dans la réédition de M. Ch. Brunet.

¹⁴⁴ Jehan d'Arras, p. 118.

¹⁴⁵ C'est ainsi par exemple qu'Hébé est, suivant Homère, fille d'Ouranos et de Gea, tandis qu'Hésiode lui donna pour parents Zeus et Héra. Protée est tantôt considéré comme fils de Poséidon, tantôt comme ayant Okéanos pour père. B. Blacher, loc. cit.

lusine ont été imaginés ou empruntés par l'un des précurseurs de Jehan d'Arras. La singulière comparaison des oreilles de Vrian aux *manilles* d'un van se retrouve notamment dans le liber *de monstis et belluis*, publié par Jules Berger de Xivrey d'après un manuscrit du X^e siècle appartenant au marquis de Rosambo¹⁴⁶. Les géants qui se couvrent de leurs oreilles pour dormir sont dits avoir «vannosas aures», c'est-à-dire d'immenses oreilles semblables à un van. L'image a paru trop forte, on s'est contenté des anses du van, et c'est déjà beaucoup dire. L'idée est trop originale pour qu'il n'y ait point plagiat.

II

Un seul des enfants de Mélusine a un rôle mythique bien accusé et pourtant ce personnage appartient bien réellement à l'histoire, c'est encore Geoffroy la grand'dent.

Nous avons déjà dit qu'il s'était substitué à un seigneur Lusignan de beaucoup antérieur, resté inconnu et peut-être purement légendaire. Il est facile d'en donner la preuve. Le roman de Jehan d'Arras met Geoffroy en possession du château de ses pères ni ne lui a jamais appartenu, c'est dans cette forteresse que se passe sa curieuse aventure avec le chevalier enchanté, champion des droits du pape pour la pénitence non acquittée par Raymondin, malheureusement beaucoup trop longue pour être relatée ici¹⁴⁷. Cette tradition du château de Lusignan se rapporte à un seigneur du lieu et n'a pu que tardivement être attribuée à un simple seigneur de Vouvent.

Dans sa curieuse description du château de Lusignan, l'auteur anonyme de la relation du siège de 1574 nous apprend que la porte principale de la forteresse avait retenu le nom de Geoffroy la Grand'dent.

Une statue gigantesque ornait, nous dit Brantôme, le tympan de cette porte. C'était sans doute un bas-relief analogue à celui du donjon de Coucy dont le plan général rappelle sur plus d'un point Lusignan.

Le guerrier de Coucy est représenté armé de toutes pièces, luttant contre un lion. Cette sculpture date du XIII^e siècle, à cette époque devrait sans doute être attribuée l'image de Geoffroy disparue lors de la démolition du château par le sieur de Marigny-Chemerault.

Bien que Jehan d'Arras ne nous ait point parlé de cette statue, il est au moins

¹⁴⁶ J. Berger de Xivrey. Traditions tératologiques. *De Monstis*, XLVI, p. 143.

¹⁴⁷ Jehan d'Arras, 404-412.

probable qu'elle existait depuis longtemps lorsqu'il composa sa *Mélusine*. Geoffroy, plus heureux que les rois d'Arménie, de Chypre ou de Jérusalem, avait laissé son nom à l'une des défenses de la place, honneur que la seule Mélusine partageait avec lui¹⁴⁸. Cette exception est d'autant plus étrange que Geoffroy, nous l'avons dit, n'avait jamais été Sgr de Lusignan, et que sa mort, arrivée en 1248¹⁴⁹, ne put précéder que d'un petit nombre d'années la reconstruction du château¹⁵⁰, si l'on admet que les Lusignans l'aient rebâti vers la fin de leur domination. Ce serait donc en toute connaissance de cause et sous les yeux mêmes des paysans et des moines qu'il avait opprimés que ses cousins l'auraient installé à la place d'honneur ! Nous aimons mieux croire que là encore Geoffroy a remplacé l'un de ses ancêtres vrais ou supposés, *peut-être du même nom*. La statue pouvait encore être restée longtemps sans attribution bien définie.

III

Toutes ces substitutions nous paraissent l'œuvre des clercs aux gages des Lusignans. Jongleurs, trouvères et chroniqueurs célébrèrent à l'envi les exploits du fils d'Eustache Chabot ; grâce à eux il devint le plus fier, le plus hardi et le plus entreprenant de la famille, *ne doutant aucun homme*, combattant même avec succès, pour le plus grand bien de l'humanité, les géants et les chevaliers fayes.

S'il brûlait les moines de Maillezais, y compris son frère, le novice Froimont, *c'était pour leurs péchés et vie désordonnée*¹⁵¹. Ces flatteries réussirent à souhait, le terrible seigneur disparut derrière le chevalier fantastique et lorsque plus tard Jehan d'Arras recueillit la légende des Lusignans, Geoffroy en était devenu le principal héros, ses prouesses en faisaient même oublier le dénouement naturel et prévu dès la première page.

Ces attributions diverses au Sgr de Vouvent sont d'une explication facile.

¹⁴⁸ La fontaine de Mélusine se trouvait dans une tour voisine de celle qui portait son nom. C'est sur la tour poterne, non loin du portail de Geoffroy, que la serpente vint s'abattre à son arrivée de Mervent, et c'est encore là qu'elle vint se poser après avoir fait trois fois le tour de la forteresse quand elle vint annoncer à Geoffroy et à Thierry la mort de leur père. Au plus haut étage eut lieu la première rencontre de Geoffroy et du chevalier enchanté. La tour poterne était protégée par une charpente élevée terminée par une tige ornée d'un globe ou pommel. (Jehan d'Arras, *passim*.) La font de Cé, où Raymondin rencontra Mélusine, ne peut être confondue avec la précédente. Elle est située hors de la ville et du château.

¹⁴⁹ B. Ledain. *La Gâtine*, p. 127.

¹⁵⁰ Lusignan fit retour à la couronne de France en 1308.

¹⁵¹ Jehan d'Arras.

Lorsqu'un mythe est créé, les divers personnages qu'il met en action se renouvellent d'âge en âge, tous les héros qui apparaissent successivement sur la scène du monde viennent tour à tour s'imposer au récit, il leur suffit de posséder des qualités analogues à celles de leurs devanciers pour les faire condamner à l'oubli.

Par sa force surhumaine, par sa bravoure à toute épreuve, Geoffroy se confondait avec quelque ancêtre inconnu, il n'en a pas fallu davantage pour qu'il fût appelé à hériter des exploits que lui attribuait la commune renommée. Cette réputation usurpée voilait les crimes du véritable Geoffroy, les Lusignans avaient trop intérêt à faire oublier le personnage historique pour ne pas favoriser cette tendance naturelle des esprits et l'on comprend l'empressement de leurs clercs à monumenter en quelque sorte la prétendue histoire du sixième fils de Mélusine. Ce qui reste vraiment extraordinaire, c'est que la substitution de la légende à la réalité ait pu s'accomplir aussi vite, car il ne faut pas oublier que le dernier descendant de la fée qui ait possédé Lusignan mourut soixante ans à peine après le chevalier à la grand'dent¹⁵².

Vainement ferait-on intervenir ici ces traditions orales du bon peuple des campagnes qui, si l'on croit M. F. Herbet, ont fourni à Jehan d'Arras presque tous les éléments de son livre. Abandonnée à elle-même, la voix du peuple restait fort étrangère à ces complaisantes fictions. On la trouvera toujours peu favorable à la mémoire du terrible guerrier. Bien plus, l'illustre mère des Lusignans est changée par elle en une *affreuse sorcière* cherchant à soustraire son fils bien-aimé à la juste colère du roi saint Louis en l'enlevant à sa suite dans les airs *sur un manche à balai*. La brillante épouse de Raymondin n'est même plus une fée bienfaisante, les crimes de son fils la mettent au nombre des plus infimes suppôts de l'enfer.

Voici l'un de ces récits populaires recueilli par Biaille de Germond, maire de Fontenay sous la première République, et reproduit plus tard par feu M. B. Fillon¹⁵³.

« Le borgne de Py-Chabot, l'âme damnée de la grand'dent, a enlevé la fille de Thibault le manchot, vieillard privé du bras droit perdu à la guerre, ce qui le met hors d'état de tirer vengeance d'un tel affront. Dans sa détresse, l'infortuné père implore le secours du roi alors occupé à rosser les Anglais dans le voisinage. Saint Louis accourt sans plus tarder, mais le borgne trouve asile avec sa proie dans le château de Fontenay dont le siège est immédiatement entrepris et poussé avec tant de vigueur que le chevalier manchot, à la tête de mille bons compagnons,

¹⁵² Nous verrons dans le prochain chapitre Jehan d'Arras attribuer à Mélusine la fondation du prieuré des Trinitaires de Sarzeau, quarante six ans après le décès de son fondateur véritable.

¹⁵³ *Poitou et Vendée*. Fontenay-le-comte, 27, 28.

pénètre le troisième jour dans la forteresse. Déjà les cris de victoire se font entendre, déjà la porte du donjon cède sous l'effort des assaillants, lorsque à leurs yeux étonnés la *Merelusine* s'élève dans les airs à califourchon sur une acouette¹⁵⁴ emportant en croupe son terrible fils, Py-Chabot, sa captive, les 799 gibiers de potence qui défendaient la place et un gros matou noir fort occupé à ressouner¹⁵⁵ d'un moineau venu trop près de sa griffe.

«L'acouette rapide comme l'éloise¹⁵⁶ franchir coteaux, bois et ravines et va déposer sa charge sur la motte de Vouvent où *Mrelusine* se hâte de ramasser dans son devant¹⁵⁷ de mousseline une dornée de pierres dont elle bâtit plus bas en virant la main, la grosse tour pr' y caller sans bourder, tot le drigail qu'a traînait dare lé¹⁵⁸.

«À peine la porte est-elle fermée sur le dernier payen ayant le chat à ses troussees qu'on voit arriver le roi à bride abattue. Mieux édifié cette fois sur l'espèce d'ennemis qu'il a à combattre, il fait signe à l'armée de s'arrêter. Suivi d'un seul moine avec son bénitier, il s'avance à la portée du trait, saisit le goupillon et sa forte main lance une telle quantité d'eau bénite, qu'elle retombe en pluie furieuse sur la tour qui s'écroule incontinent et laisse à sa merci hommes et choses, armes et bagages, y compris l'endiablé matou. Quant à la fée, dans sa frayeur des brûlures de l'eau bénite, elle entrouve du talon la terre et va sortir à la Fumerie de Jazeneuil¹⁵⁹, à treize lieues de là, sous la chaise de Catûche la revêche, qui dormait en triant des mojettes au nez de son voisin Michâ. Le choc est si rude qu'il envoie la vieille, avant de retomber à la même place à côté de son jadeau, passer par dessus la lune, où elle laisse échapper de sa main dans un champ labouré quatre mojettes qui fournissent l'espèce à ce pays réduit jusqu'alors à la gesse de Saintonge et au pois Limousin dont se nourrissent les gorets maigres et les habitants de Bourneau¹⁶⁰.

«Le borgne est pendu au chêne de la Grand'Rhée comme s'il était Jacques Bonhomme, le mennier de Pilorge, le chat noir est brûlé vif devant l'église de

¹⁵⁴ Manche à balai.

¹⁵⁵ Dîner.

¹⁵⁶ Éclair.

¹⁵⁷ Tablier.

¹⁵⁸ Pour y mettre sans tarder toute la bande qu'elle traînait derrière elle.

¹⁵⁹ Aujourd'hui, la ferme de la Funerie, commune de Jazeneuil, située un coteau très accidenté. Le changement de l'*m* en *n* est fréquent dans le patois Poitevin. Sener = semer, gerner = germer.

¹⁶⁰ Comp. dans le roman de Jehan d'Arras le récit du voyage de la serpente de Mervent à Lusingnan.

Vouvent, les 799 payens sont livrés aux grolles¹⁶¹ et la grand'dent, que sa qualité de cousin protège, se met en route, sous l'habit de moine, pour Jérusalem, afin d'y demander à Dieu pardon de ses méfaits.

« La jeune beauté, cause première de tant de bruit et de tant de combats, épouse le lendemain Gilles Mussapès¹⁶² le plus beau garçon du Poitou.

« Depuis cette aventure, Merelusine a cessé de hanter ses anciens domaines et Mervent, Vouvent et Lusignan se sont en allés en devallant¹⁶³. »

Bien que cette légende ait subi des rajeunissements, nous n'hésitons pas à la croire fort ancienne, Geoffroy ne légua à la postérité que la mémoire de ses méfaits, sur ce point là tout au moins nous la trouvons d'accord avec l'histoire. Au XVI^e siècle, on ne voyait encore en lui que le fier chevalier, à l'air furieux, toujours prêt à dégainer. C'est sous cet aspect singulier que les moines de Maillezais, oubliant l'incendie de leur abbaye, le faisaient alors représenter sur son tombeau dans leur église, en souvenir de ses générosités forcées. Pantagruel, on le sait, alla visiter la sépulture de son *ancêtre* et fut peu flatté de la ressemblance¹⁶⁴. il ne viendra à l'esprit de personne que la statue qu'il rencontra fût celle qu'avait vue Couldrette :

Encores y est ensevelis (à Maillezais)
Geoffroy, le chevalier *gentils* ;
Là gist Geoffroy et là repose :
Je l'ai véu, bien dire l'ose,
Pourtrait en une tombe de pierre ;
Dessoubz celle fu mis en terre¹⁶⁵.

Jehan d'Arras parle d'une autre image de grandeur naturelle que Geoffroy lui-même aurait fait « signifier et escrire » à la porte du couvent¹⁶⁶. Ce devait être un dessin au trait, si l'on en juge par cette description.

Couldrette avait fait succomber son héros sous le poids des ans, mais Geoffroy n'en continua pas moins longtemps encore à figurer dans les récits fantastiques ;

¹⁶¹ Corbeaux.

¹⁶² L'intention satirique est évidente (pour musse après).

¹⁶³ Déclinant.

¹⁶⁴ Ch. Arnould, *Histoire de Maillezais*, 183-4. Rabelais, *Gargantua*, livre II, chapitre V. p. 112 de l'édition du bibliophile Jacob. On voit au Musée de Niort une tête sculptée du XVI^e siècle que l'on croit être celle de la statue qui existait au temps de Rabelais.

¹⁶⁵ Vv. 5157-62

¹⁶⁶ Jehan d'Arras, 403.

un nouveau trouvère le fit même mourir une seconde fois dans une lutte sans merci contre le champion de la fée Margentine¹⁶⁷.

On finit par l'oublier même à Lusignan, car nous ne le voyons point prendre part à un combat aérien livré au-dessus de cette ville, où sa place semblerait toute marquée¹⁶⁸.

« Le mercredi de nuit 22 de juillet s'apparut entre le château de Lusignan et le Parc, comme droit sur la rivière, deux hommes de feu extrêmement puissans, armés de toutes pièces, dont le harnois étoit tout enflammé, avec un glaive tout en feu en une main et une lance toute flambante en l'autre de laquelle dégouttoit du sang, et se rencontrant comme cela armés tous deux de semblables défenses et d'une même qualité, se combattirent longtemps; tellement qu'à la fin il y eut un des deux qui fut blessé, et tombant fit un si horrible cri qu'il réveilla plusieurs habitants de la haute et basse ville et étonna la garnison qui veilloit pour lors.

« Si tôt après cette batterie finie, s'apparut comme une longue souche de feu qui passa la rivière et s'en alla dans le parc, suivie de plusieurs monstres de feu comme de cinges; et quelques pauvres gens qui étoient allés là dedans la forêt pour apporter quelque peu de bois pour travailler et brûler, rencontrèrent ce prodige dont, bien étonnés, pensèrent mourir, et, entre autres, un pauvre ouvrier de bois de galoche qui en eut telle appréhension que la peur lui causa une fièvre qui ne l'a point quitté.

« Ce ne fut pas tout, car ainsi que les soldats étoient tous en alarmes du cri que avoit fait cet homme, s'en étoient allés sur les murailles pour voir; il passa sur eux une grande troupe d'oiseaux les uns noirs, les autres blancs, criant tous d'une voix hideuse et épouvantable, et avoient deux flambeaux qui les précédoient et une figure en propre forme d'homme qui les suivoit, faisant le hibou. De telle vision furent-ils bien épouvantés¹⁶⁹. »

¹⁶⁷ Jérémie Babinet, *Mélusine, Geoffroy à la grand'dent, légendes poitevines*. Brochure in-8°, Paris-Poitiers, 1847, pp. 79-82.

¹⁶⁸ Lenglet-Dufresnoy. *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes*. Paris, 1752, t. I, 2^e partie, p. 127 et seq. Cité par Félix Liebrecht, *Des Gervasius von Tilbury Otia Imperialia*, in-8°, Hannover, Carl Rümpler, 1856, p. 194.

¹⁶⁹ Cf. Grimm, *Veillées allemandes*, traduction L'Héritier, t. I, p. 482. Hackelnberg (Chasseur maudit) précédé d'Une chouette qui crie hu! hu! Voir notre note sur la chasse-gallery, dans l'article intitulé le monde fantastique, in *Bulletins de la Société de statistique des Deux-Sèvres*, n^{os} 1-3, 1882.

IV

On ne tarda point à remarquer que l'épisode de Geoffroy, résultat d'une adjonction tardive, compliquait inutilement la légende de Mélusine sans lui servir de conclusion. On en fit un roman nouveau, objet plus tard d'une publication spéciale. Nous avons, à l'exemple de M. Pressac, créé une division pour les diverses éditions du roman de Geoffroy. De même J. Babinet a traité à part les deux légendes dans son étude critique.

Contrairement au rôle exagéré de Geoffroy, celui de son frère puîné Odon « qui fut *comte de la Marche* » est à peine indiqué¹⁷⁰. Les puissants feudataires qui avaient si longtemps tenu en échec la politique des rois de France de l'autre côté de la Loire occupaient un assez haut rang pour ne pas dédaigner le personnage destiné à les représenter dans la chronique des Lusignans. L'oubli de Jehan d'Arras paraît étrange et fait involontairement penser à un épisode perdu à l'époque de sa rédaction.

Plus heureuse que les statues de Maillezais et de Lusignan, une médaille, sans doute bourguignonne, à l'effigie de Geoffroy, est venue jusqu'à nous¹⁷¹. Cette attribution ne saurait être contestable, en présence de la légende qui entoure le buste du chevalier à la grand'dent : GODEFRIDS DE LVZINEM.

La tête tournée à droite est couverte d'un large chapeau maintenu par une forte bride, orné d'une sorte de tortis et sommé d'une armature sans doute métallique, à bords frangés, terminée par nue courte tige cylindrique¹⁷²; suivant une tradition acceptée plus tard par l'artiste qui dessina la tête reproduite dans le mémoire de Babinet, la dent légendaire figure à titre de canine de la mâchoire inférieure; Nodot cependant avait cru devoir la donner « à la mâchoire d'en haut¹⁷³ ».

Le revers bien qu'anépigraphe offre évidemment l'image de la Mélusine de Stauffenberg, reconnaissable à ses bras en forme d'entonnoir ou de ventouses¹⁷⁴. C'est la seule représentation de ce monstre qui nous paraisse connue. La mé-

¹⁷⁰ Il en est ainsi pour Thierry de Parthenay.

¹⁷¹ Largeur, 37 millim. Les figures offrent une très forte saillie, elles sont d'un assez mauvais style.

¹⁷² Le corps du chapeau était sans doute en cuir bouilli. V. Viollet-Leduc, *Dictionnaire du mobilier français*, verbo chapeau.

¹⁷³ *Histoire de Geoffroy de Lusignan*, ch. 1^{er}.

¹⁷⁴ Babinet, *Mélusine, Geoffroy*, etc., p. 56.

MÈRE LUSINE

daille semble dater du XV^e siècle, elle appartient à la Société polymathique du Morbihan¹⁷⁵ ; sa provenance est restée inconnue.

Après avoir suivi l'origine et le développement de l'histoire fabuleuse de Mélusine à l'aide des rares documents dont nous avons pu disposer et signalé en passant les divers éléments sur lesquels le roman chrétien est venu se greffer, il nous faut maintenant contrôler par la tradition les données du livre de Jehan d'Arras. Les légendes du Poitou nous offriront le plus précieux contingent d'informations nouvelles. On les trouvera groupées suivant les principaux aspects du mythe. Chaque attribut, forme une série. S'il nous a été impossible d'arriver à un ordre parfait dans ce travail, malgré de longs rebrassements, les folkloristes reconnaîtront, je l'espère, que nous avons toujours recueilli « avec des mains pures¹⁷⁶ ». Grimm a dit, il y a longtemps déjà, qu'une tradition doit toujours apparaître sans variations et sans arrangements. Ce n'est que dans sa candeur virginale et naïve qu'elle offre tous ses enseignements.

¹⁷⁵ Nous la décrivons d'après un moulage pris par notre ami, M. J. Revelière (aujourd'hui receveur de l'enregistrement à Angers), avec la bienveillante autorisation de la Société Vannetaise.

¹⁷⁶ J. Grimm.

DEUXIÈME PARTIE

—

LE MYTHE DE LA MÈRE LUSINE

CHAPITRE 1^{er} : LA FÉE

*Qui n'a pas su de Mélusine
Et les amours et les malheurs ?
Lusignan, tes murs en ruine
Attestent ses longues douleurs.*

EDMOND GÉRAUD

SOMMAIRE : Les fées et le diable, les anges et la Vierge, émules de la mère Lusine dans l'art de bâtir. Le chant du coq et la dornée. Le cheval de la mère Lusine. Transport, destruction et préservation des monuments. Dolmens posés par la mère Lusine. Fontaines, souterrains et trésors, baguette et anneaux magiques, la pierre merveilleuse.

I

La multiplicité des traditions relatives aux *bâtisses* de la mère Lusine est vraiment incroyable. Pendant tout le moyen âge et jusqu'à l'aurore de la Renaissance, presque tous les édifices de quelque importance qui s'élevèrent sur le sol du Poitou lui furent attribués. Plusieurs d'entre eux sont évidemment de date plus récente que la réunion des domaines des Lusignans à la couronne de France, on a donc avancé fort arbitrairement que la fée travaillait pour ses seuls enfants.

Nos traditions locales ne sauraient laisser subsister une pareille opinion, elles gratifient la mère Lusine de constructions de l'époque romaine telles que les anciennes voies qui sillonnent la contrée, les arènes et les aqueducs de Poitiers ; plus anciennement encore, elle aurait érigé un grand nombre de monuments mégalithiques.

Si l'on en croit Couldrette, la fée songea d'abord à sa résidence.

Et quand basti fu le château,
Mellusigne qui le vit beau,
De son droit nom le baptisa :
Partie de son nom pris a,

MÈRE LUSINE

Lusignen lui donna en nom.

La fondation pieuse de l'église et du beau moustier de Notre-Dame ne se fit pas longtemps attendre. Nous voyons ensuite s'élever par ses soins :

Le bourc et le chasteau de Melle,
... Vauvent et Mervent
Et puis la tour de Saint-Maxant ;
Le bourc fist commença l'abbaye
...
Puis la ville de Partenay
Et le chastel joli et gai.

On la trouve enfin occupée plus tard à l'érection du

... beau fort.
Des deux jumelles de Nyort.

Jehan Arras avait été plus généreux, il lui attribuait en outre les tours et le château de la Rochelle et même une partie de la ville, des fortifications nouvelles ajoutées à la tour voisine du chasteau Aiglo bâtie par César, la fondation de Pons, de Saintes et de Talmond...

J. Babinet ajoute à cette longue liste les murs de Mirebeau, la tour de Béruges, les châteaux d'Issoudun, de Salbart (près Niort), du parc Soubise, de Caumont, de Marmande en Touraine, de Montèlier et de Sassenage en Dauphiné, et enfin un souterrain de six lieues de longueur qui, du château de Lusignan, allait déboucher dans les arènes de Poitiers¹⁷⁷.

Nous avons pour notre part recueilli les noms de plusieurs autres monuments et chaque jour nous apporte un contingent nouveau.

Les Lusignans ne furent pas seuls à bâtir pendant les croisades. De tous côtés, d'immenses murailles surgirent comme par enchantement du sol de notre province. Aux chapelles de bois et aux forts palissadés de l'an mil, succédaient tout à coup de magnifiques églises et des donjons imposants. Rien de pareil ne s'était vu depuis la chute de l'empire romain.

Une architecture nationale, pleine d'audace et de majesté, née au contact des

¹⁷⁷ Un aqueduc romain mal observé a probablement donné lieu à cette tradition. Cependant il existe un autre souterrain en Bretagne aussi attribué à Mélusine et dont nous parlerons bientôt.

merveilles de l'Orient, couvrait de son magique épanouissement les villes et les solitudes agrestes. Le peuple des campagnes vit une cause surnaturelle à cette subite transformation. Il crut que les pierres obéissaient encore à la baguette des fées et naturellement ce fut la plus illustre, la brillante mère des Lusignans qu'il fit le plus souvent intervenir.

On raconta même qu'on l'avait surprise une fois pendant son travail et plus tard, lorsque la guerre de Cent ans eut couvert notre sol de nouvelles ruines, le peuple fit de l'abandon et du délabrement des forteresses enchantées la punition de cette indiscrete curiosité.

En Vendée nous ne la retrouvons pas seulement à Vouvent et à Mervent, les donjons de Tiffauge, Châteaumur et Pouzauges ont aussi retenu son nom. Si l'on en croit la tradition l'événement fatal serait survenu lors de la construction de cette dernière forteresse.

Les habitants de Pouzauges s'étonnaient de trouver les murs plus avancés chaque matin et de voir la *bâtisse* marcher ainsi vers son achèvement toute seule et sans le concours d'aucun ouvrier. L'un d'eux plus hardi résolut de pénétrer ce mystère. Il se cacha dans les broussailles au-dessous du bois de *la Folie* en face de la tour carrée alors bien près d'être finie.

À minuit sonnait, la mère Lusine apparut et se mit à monter le ciment et les pierres, mais l'importun ne put se dissimuler longtemps aux yeux vigilants de la fée; furieuse d'être découverte elle disparut en criant :

Pouzauges, Tiffauge, Mervent, Châteaumur et Vouvent
Iront chaque an, je le jure, d'une pierre en périssant.

Et depuis lors, tous les ans, une pierre se détache de l'une et de l'autre des forteresses dont il ne restera bientôt plus que le souvenir¹⁷⁸.

II

Il ne faudrait pas croire, nous l'avons dit, que la mère Lusine ait eu le monopole des constructions hardies, les fées et le diable, les anges et la bonne Vierge se livraient parfois à des travaux nocturnes tout aussi surprenants.

¹⁷⁸ Abbé Ferdinand Baudry, Antiquités celtiques de la Vendée, in *Annuaire de la Vendée*, t. X, p. 240 et seq. Tirage à part pour les arrondissements de Fontenay-le-Comte et de la Roche-sur-Yon, p. 16.

Sans sortir de la Vendée, le château et l'église de Mareuil, l'église d'Angles, la tour de Moric et l'église de Moutiers-les-Mauxfaits sont l'œuvre des fées.

À Curzon, leur reine décida une fois en conseil qu'elle et ses compagnes construiraient en *trois dornées*, la nuit suivante, *avant le chant du coq*, un pont traversant l'immense vallée du Lay¹⁷⁹. Un méchant homme qui les épiait entendit donner l'ordre et en empêcha l'exécution, au grand dommage des populations riveraines, en forçant le coq à chanter avant l'heure accoutumée. Les fées n'avaient pu apporter qu'une seule *dornée*, témoignage toujours visible de leur intention bienfaisante. À la suite de plusieurs autres méfaits, elles furent obligées de quitter le pays, mais désormais Curbon, « petite ville en grand renom », fut condamnée à se nommer Curzon et à varier chaque année d'une *maille et d'un denier*, ce qui rappelle trait pour trait, les châteaux bâtis par la mère Lusine et condamnés par elle à la ruine par suite de la surveillance indiscreète d'un habitant, de Pouzange.

Sur le littoral de la Vendée, c'est avec le diable que saint Martin fait marché pour la construction du pont¹⁸⁰ qui doit lui permettre d'aller évangéliser l'île d'Yeu, mais là encore le coq sonne le réveil avant l'heure habituelle et le travail reste inachevé comme la plupart des œuvres des fées et comme souvent celles de la mère Lusine elle-même¹⁸¹.

L'époque mégalithique nous permettra de poursuivre cette assimilation de la mère des Lusignans aux autres déités locales. Sa *dorne*¹⁸² ne contient pas toujours de simples matériaux de construction ; de même encore que les fées, Gargantua, le diable, etc., nous la voyons souvent transporter des pierres de dolmen ou des menhirs.

C'est la mère Lusine qui laisse tomber au-dessus de mont-bernage la pierre levée de Poitiers¹⁸³ (dolmen). En Vendée, dans le parc des Roches-Baritaud, près Chantonay, trois menhirs sont plantés par elle près d'une dornée dont la chute sur la gasse d'un chemin fait jaillir trois sources¹⁸⁴. Dans la plaine de Denans Lary mentionne une pierre levée, ouvrage de la Mélusine, dans sa Notice sur

¹⁷⁹ Abbé Baudry. loc. cit., canton des Moutiers-les-Mauxfaits, p. 31 du tirage à part.

¹⁸⁰ La légende du pont du diable est très répandue (Marche, Bretagne, Berry, Poitou, etc.). Toujours le diable doit avoir pour sa peine l'âme du premier être qui traverse le pont et toujours ce premier passant se trouve être un matou.

¹⁸¹ Idem, *ibidem*, 7.

¹⁸² Giron.

¹⁸³ J. Babinet. *Mélusine, Geoffroy la grand'dent*, p. 25. Attribué aussi à sainte Radégonde.

¹⁸⁴ Abbé Baudry. *Antiquités celtiques de la Vendée, arrond. de Fontenay et des Sables*, p. 27 du tirage à part. – Gasse = mare, flaque d'eau.

quelques antiquités des environs de Niort (*Mém. de la Soc. de statistique des Deux Sèvres*, 1840-41).

À Champ-Arnauld, commune de Vouillé (Deux-Sèvres), surprise par l'aurore portant trois énormes pierres au château Salbart, dans sa dorne et sous ses bras, elle disparaît et les blocs vont joncher le sol de la plaine, là où ils sont restés jusqu'à nos jours, non loin du chemin de Vouillé à Prahecq et de la ferme de Blanzay¹⁸⁵.

Repoussée pendant un orage de Châtelailon, elle joint ses efforts à ceux de l'Océan pour détruire la forteresse et transporte jusqu'à Maillezais les pierres du château maudit quand la fatigue ne la force pas à les abandonner sur la route où elles se changent en dolmens¹⁸⁶.

Dans ces mêmes provinces de Saintonge et d'Aunis *le devanteau de mousseline de la Vierge* laisse aussi échapper des données et des pierres levées¹⁸⁷. Notre-Dame devient l'émule des fées et la substitution qui s'opère en sa faveur sous l'influence de la religion nouvelle se retrouverait encore dans le nom gracieux donné à ces fils ténus qui tapissent nos champs à l'automne, appelés encore en Allemagne *filz des vieilles femmes*.

La belle église de Parthenay-le-Vieux fut élevée en *trois nuits* par la mère Lusine.

Le jour l'ayant surprise à la fin de son travail, elle partit au galop et *son cheval*¹⁸⁸ laissa l'empreinte de ses fers sur la dernière pierre qu'elle voulait fendre. Vainement depuis lors les maçons ont essayé de remplacer la pierre absente, celle qu'ils plaçaient tomba toujours, si bien que le monument resta inachevé malgré tous leurs efforts¹⁸⁹.

Lors de la construction du pont de Saint-Martin, la scie tombe des mains des

¹⁸⁵ Cette légende est donnée in extenso à la fin du chapitre.

¹⁸⁶ Cette légende est aussi reproduite intégralement plus loin.

¹⁸⁷ Lesson René Primevère (sic). *Histoire, archéologie et légendes des Marches de la Saintonge*, 1 vol. in-8°.

¹⁸⁸ Cf. Les empreintes des pieds de derrière du cheval de Rolland dans la vallée qui conduit au cirque de Gavarnie que domine la brèche ouverte à travers les Pyrénées par la fameuse épée du paladin, la trace du pied du cheval du roi Grallon, sur le rocher de Carrec en Bretagne. (Cambry *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 285) ; le dolmen de Mavaux en Poitou, frappé par la jument de saint Jouin, un tour où le bienheureux était tourmenté par le diable. Guerry, Usages et traditions du Poitou, in *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. VII ; le piédestal de la croix Mathon frappé par la mule du diable après la destruction du château de Marsais près Thouars. H. Imbert, *Revue de l'Aunis*, 1869, p. 364.

¹⁸⁹ Baugier et Arnould, *Monuments religieux, militaires et civils du Poitou*. — Deux-sèvres, p. 114.

fées au chant du coq, laissant une énorme entaille sur un rocher que l'on voit encore à la Martinière, commune de Pan (Loire-Inférieure)¹⁹⁰.

À Mervent, Mélusine laisse la trace de son pied sur l'appui de la fenêtre où elle s'envole et se transmue en serpente¹⁹¹. On montre de même à Ranès et à Argouges les empreintes de la fée anonyme qu'épousa le chevalier Robert, mais à Noirmoutiers la roche Patte-de-Diable, et à Saint-Jean-de-Monts la pierre levée de la Vérie, montrent les griffes du maudit. À Gétigné, c'est Gargantua qui laisse sur la *Roche-aux-Ecuelles* du village de l'Ânerie¹⁹² des dépressions correspondant à ses genoux et à ses coudes.

S'agit-il de l'habitation, il est facile de voir combien la demeure de la mère Lusine rappelle celle des fées quand elle cesse d'appartenir à l'humanité.

En Vendée, les *belles dames* qui bâtirent l'église d'Angles avaient pour retraite un refuge en communication avec la crypte de l'édifice religieux; les *demoiselles* qui furent les architectes de l'église des Moutiers-les-Mauxfaits se cachaient dans de longues galeries encore praticables creusées sous le plateau qui porte les maisons du bourg. À Curzon les fées résidaient encore sous terre, de même à Saint-Pierre-du-Chemin¹⁹³.

On sait que trois nuits suffirent à la mère Lusine pour l'érection du château Salbart. Elle travaillait au clair de la lune, portant sans fatigue, dans les pans de son tablier, les tours et les murailles. La tradition veut encore que ce manoir, partageant le sort de la plupart des édifices élevés par la fée bienfaisante, *n'ait jamais été fini*¹⁹⁴.

On montre à l'entrée de la contre-mine qui débouche au pied du donjon, un petit réduit voûté, connu sous le nom de Grotte de la mère Lusine. Cet appartement très obscur donnait peut-être accès aux substructions du château primitif que les tours et les redans du XIII^e siècle entourent à la façon d'une *chemise*¹⁹⁵.

La Mélusine du Dauphiné avait choisi pour résidence favorite les célèbres grottes de Sassenage, elle aimait encore à passer sa longue queue dans l'orifice d'une cavité circulaire pratiquée dans le mur d'un fossé du château de Montelier¹⁹⁶.

¹⁹⁰ Abbé Baudry, loc. cit. Voir plus haut.

¹⁹¹ Jean d'Arras, 359. Couldrette place cette scène à Vouvent, vers 3733, et Jehan d'Arras à Mervent, p. 350, ligne 20. La rubrique du XLVIII^e chapitre de l'édition Ch. Brunet est fautive. Pour lever toute incertitude ce sujet voir la première phrase du second alinéa de la p. 359.

¹⁹² Abbé Baudry, loc. cit. 7-8.

¹⁹³ Abbé Baudry. Arrondissement de la Roche, canton de Montaigu, p. 19.

¹⁹⁴ Baugier et Arnaud, loc. cit., p. 148.

¹⁹⁵ Terme d'architecture militaire.

¹⁹⁶ J. Babinet, *Mélusine*, etc., p. 49.

MÈRE LUSINE

Si nous passons à la Mélusine de Staufenberg¹⁹⁷, nous la trouverons en possession d'un immense trésor analogue à ceux que gardent les fées poitevines dans les caves de Saint-Pierre-du-Chemin et dans la tour de Moric¹⁹⁸. Par tous pays l'argent caché est confié à la vigilance des hôtes habituels des sombres demeures : Géants et fadets, vieillards et fées, chiens noirs et dragons. On admet en Poitou qu'au bout de cent ans il devient la proie de leur grand chef le diable, il est tout naturel que celui-ci en rende responsable qui bon lui semble. Le rôle de la mère Lusine n'a encore rien de personnel, les autres suppôts de l'enfer sont chargés des mêmes fonctions, il n'y a donc pas lieu de faire de la pauvre serpente, à l'exemple de feu M. Rondier, une sorte de Proserpine dispensatrice de tout ce que la terre renferme tant en richesses minières qu'en trésors¹⁹⁹. Peut-être cependant, en présence des gigantesques travaux auxquels a donné lieu l'antique exploitation métallurgique de Melle, le peuple a-t-il songé à la reine des merveilles, à celle qui absorbe toute la faërie locale.

On pourrait pousser plus loin encore l'assimilation de la mère Lusine avec nos fées celtiques, rappeler qu'elle apparaît près des fontaines²⁰⁰, qu'elle possède des baguettes magiques et des anneaux merveilleux, quelle subit son châtement le samedi²⁰¹.

Comment ne pas reconnaître l'œuf serpente des Druides, dans cette pierre enchantée qui donne victoire contre les malveillants « si on ne l'abandonne, soit en plaidoirie ou meslée²⁰² ».

III

La *dornée* de Mélusine va nous conduire à d'autres rapprochements, mais avant d'en parler il est bon de rappeler les légendes auxquelles elle se rapporte.

Dans la Vienne, la chapelle de l'abbaye de Valence près de Couhé est aussi passée par les mains de la mère des Lusignans. On assure qu'elle l'éleva en une

¹⁹⁷ Idem; p. 56.

¹⁹⁸ Abbé Baudry. Fontenay et la Roche, p. 14.

¹⁹⁹ *Historique des mines de Melle*, chap. IX.

²⁰⁰ Jehan d'Arras, 37, 55, 41, 357 On croit apparemment que ces nattes sont aujourd'hui cachées sous les dolmens. Il est impossible de fouiller un de ces monuments sans que l'on pense que vous en ayez rouvé, seulement ces baguettes ne sont plus que des *cannes en argent*.

²⁰¹ Les fées parlaient leur puissance et subissaient leur estiment le samedi, c'est au contraire le vendredi (Friday, le jour de Friga) qu'elles avaient le plus de pouvoir. Walter Scott, *Démonologie*.

²⁰² Jehan d'Arras, 41.

seule nuit. Près de là existe encore une *dornée* provenant des matériaux perdus par l'ouvrière²⁰³.

La *dornée* qui forma le terrier de Puyzay près de Lusignan échappa par un trou du tablier de la mère Lusine, tandis qu'elle apportait des pierres et du sable aux maçons qui bâtissaient son château favori²⁰⁴.

Il faut sans doute attribuer à la construction de Saint-Maixent la *dornée* qui forme une petite montagne sur la rive droite de la Sèvre, au territoire de la commune de Nanteuil, à peu de distance de plusieurs pierres levées. D'autres cependant y voient le résultat de l'une des digestions de notre géant solaire et lui donnent le nom trop caractéristique « d'estronc de Gargantua²⁰⁵ ».

Nous avons dit ailleurs que le personnage mythique laisse quelquefois, comme la mère Lusine, de petites montagnes sur son chemin²⁰⁶. La boue ou la poussière de ses sabots en font d'ordinaire les frais, on les voit aussi naître des déblais qu'il porte dans sa hotte et *cette hotte* n'est pas sans quelque analogie avec *la dorne* de la prétendue mère des Lusignans. Les *dornées* de Mélusine sont en rapport encore plus direct avec celle que les fées de Curzon transportent sur les bords du Lay.

Une dernière *dornée* nous conduit aux légendes où la mère Lusine opère de si curieux transports de monuments.

À Clussais, près de Melle, on songea tout d'abord à bâtir l'église au village de la Pommeraie, mais la besogne faite chaque jour disparaissant la nuit suivante on dut y renoncer. On reprit alors les travaux à Clussais et la mère Lusine pour témoigner sa satisfaction se mit dès la nuit suivante à construire elle-même, portant comme toujours dans son tablier les pierres et la terre dont elle avait besoin. Une fois le devant de mousseline, apparemment surchargé, céda malencontreusement sous le poids et laissa échapper une énorme quantité de matériaux qui allèrent former la butte du Montail appelée souvent par les bonnes gens du pays la *dornée* de la mère Lusine. Cet accident ne ralentit point l'ardeur de l'architecte qui eut bientôt achevé son travail²⁰⁷.

Elle allait quelquefois plus vite, car nous la voyons en Vendée bâtir en une seule nuit les *sept* tours de Vouvent avec *trois* *dornées* de pierres et une goulée

²⁰³ Aug. Lièvre, *Notes sur Couhé*, p. 133.

²⁰⁴ J. Babinet, *Mélusine, Geoffroy, etc.* p. 25.

²⁰⁵ Communiqué par M. G. Richard, secrétaire général de la préfecture des Deux-Sèvres, natif de Saint-Maixent.

²⁰⁶ *Gargantua en Poitou avant Rabelais*, Niort, Clouzot, p. 7.

²⁰⁷ *Monuments religieux, civils et militaires*, p. 81.

MÈRE LUSINE

d'eau²⁰⁸, et la construction du château de Lusignan ne lui prit pas plus de temps. On était, il est vrai, dans l'attente d'un siège.

IV

Un grand bâtiment orienté du nord au sud, contrairement à la tradition liturgique, remplace depuis quelques années déjà la vieille église romane de Verruyes, à laquelle la mère Lusine avait aussi mis la main²⁰⁹. « Il fut question dans le commencement de placer cette église au Vieux-Verruyes²¹⁰, on fit les fondations et on se mit à murailles, mais il fallut bientôt y renoncer, toutes les nuits la mère Lusine emportait dans sa *dorne* au bourg actuel la bâtisse faite dans la journée, si bien qu'au bout de quelque temps l'église qu'on vient de démolir se trouva presque achevée. Au clocher seulement il manquait une fenêtre et jamais on ne put arriver à la faire. Tout allait bien jusqu'à la clef du cintre, mais cette pierre retombait toujours amenant avec elle tout ce que les maçons avaient ajouté depuis que la mère Lusine avait laissé le chantier. Il fallut bien à la fin se passer de cette fenêtre²¹¹. »

La mère Lusine était d'humeur changeante, car nous allons trouver à Saint-Paul, canton des Herbiers (Vendée), la contrepartie de ce qui se passe à Verruyes et à Clussais.

L'église de cette paroisse est située à plus d'un kilomètre du chef-lieu où l'on avait fort sagement pensé à l'établir dans le principe. Chaque nuit la mère Lusine transportait au lieu qu'elle avait choisi les pans de murailles que les maçons édifiaient au centre du bourg, force fut encore d'en passer par sa volonté et de renoncer au premier emplacement²¹².

On peut comparer ces singulières traditions à celle de l'église d'Amuré où

²⁰⁸ Abbé Baudry. *Antiquités celtiques de la Vendée*. In *Annuaire de la Vendée*, t. X, p. 240 et seq. Tirage à part pour les arrondissements de Fontenay et de la Roche-sur-Yon, p. 13.

²⁰⁹ Cette église a été décrite assez incomplètement par M. le chanoine Auber. Notes géographiques et archéologiques d'un voyage dans le Bas-Poitou. In *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, 1863, et tirage à part. H. Oudin, imprimeur, Poitiers. L'auteur n'a pas signalé notamment la curieuse *chaire de pierre* que l'on voyait dans cette église.

²¹⁰ Le *Vieux-Verruyes* est situé à peu de distance du bourg actuel et n'a plus que quelques maisons. Son nom dénote une origine ancienne et la légende en fait le chef-lieu primitif de la paroisse. Verruyes est situé canton de Mazières-en-Gâtine (Deux-Sèvres).

²¹¹ Raconté par Hyacinthe Métayer, fermier de ma mère au Grand Chambord de Verruyes.

²¹² Abbé Baudry. *Antiquités celtiques de la Vendée*. *Fontenay-le-Comte et la Roche*. Tirage à part, p. 26. *Annuaire de la Société d'Émulation de la Vendée*, t. x, p. 240 et sq.

une puissance surnaturelle intervient pour empêcher la construction du temple chrétien sur l'ancien autel des Druides²¹³.

Les pierres celtiques d'Amuré seraient les premières fondations de l'église paroissiale. Lorsqu'elles furent en place, les ouvriers eurent beau travailler, ce fut peine perdue, le matin la besogne avait disparu. Alors dans son découragement l'un d'eux jeta son marteau bien loin en disant : « Va-t-en où nous pourrons travailler. » Le marteau partit comme une flèche et s'arrêta sur l'emplacement de l'église actuelle que l'on put bâtir sans encombre²¹⁴.

C'est surtout en Allemagne que nous trouverons des légendes analogues. Nous en citerons deux d'après Grimm, *Veillées allemandes*, traduction L'Héritier de l'Ain :

L'ÉGLISE D'ALTENBERG²¹⁵.

Au-dessus du village d'Altenberg, dans la forêt de Thuringe, s'élève sur une haute montagne, au milieu d'un agréable massif d'arbres, la petite église du lieu, qu'on appelle l'église Saint-Jean. À cause de la difficulté des chemins qui y conduisent, particulièrement en hiver, lorsqu'il faut, au milieu des glaces, y porter des morts ou des enfants à baptiser, les habitants d'Altenberg voulurent, dit-on, abattre cette église et la reconstruire dans le village même, mais ils ne purent y parvenir. *Tout ce qu'ils avaient enlevé et descendu dans la vallée pendant le jour, le lendemain ils le trouvaient remis à sa place* et dans l'ordre convenable dans l'église, de sorte qu'ils durent renoncer à leur projet.

Cette église a été fondée par saint Boniface qui très souvent prêcha sur la montagne²¹⁶.

DES BŒUFS MONTRENT LE SAINT EMPLACEMENT²¹⁷.

²¹³ Baugier et Arnauld., *Monuments des Deux-Sèvres*, p. 11. Dans une légende recueillie par Bonnafoux, *Fontaines celtiques de la Creuse* (Guérét. 1874) saint Martin tourmenté par la soif lance son marteau loin de lui en disant :

« Où mon marteau s'arrêtera

Fontaine, il y aura. »

Et une source surgit là où le marteau touche la terre.

Comp. Le rocher de Cashel. Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne*. Conte LXXXVII, p. 342-343, et surtout le marteau de Thor qui *ne manque jamais son but*.

²¹⁴ On portait encore des pièces de monnaie aux pierres d'Amuré, il y a quelques années. Ce petit sanctuaire avait aussi sa fontaine sacrée.

²¹⁵ J.-B. Heller. *Merkwürdigkeiten Thüringens*, I, 59, 466. – Falkenstein, *Thür., chronik*, II, 273. – Rem. B., III, 1272. – L'Héritier, l. c., I, 456-57.

²¹⁶ Circonstance qui rend probable l'existence d'un culte antérieur à sa prédication.

²¹⁷ Kastofen, *Alpenrosen*, 1813, p. 188. – L'Héritier, I, 543-4.

Près de Matten, village presque situé à l'entrée du Fermesthal en Suisse, il y a un énorme bâtiment de pierre tout en ruines, voici ce que rapporte la tradition à son sujet :

Anciennement la commune voulut faire bâtir une église en l'honneur de saint Étienne et l'on jeta les yeux sur l'endroit où sont aujourd'hui les murailles, mais chaque nuit, au grand effroi de tout le monde, ce que *les vaillants habitants de la vallée avaient fait pendant le jour était détruit*. Alors la commune résolut de mettre, au milieu des prières, sur une paire de bœufs attelés au joug, les instruments qui devaient servir à la construction de l'église, de regarder le lieu où ils s'arrêteraient comme marqué par le doigt de Dieu même et d'y bâtir l'église. Les deux animaux passèrent la rivière et s'arrêtèrent sur l'autre bord à l'endroit où est maintenant l'église de saint Étienne²¹⁸.

À Châtelailon, la scène change, la mère Lusine s'unit à l'Océan pour activer la destruction de la forteresse qu'elle a bâtie²¹⁹.

« Les vieilles gens du pays d'Aunis racontent que, par une nuit de tempête, une pauvre vieille femme, harassée de fatigue, vint frapper à la porte du manoir de Châtelailon²²⁰ et demander l'hospitalité. Malgré l'heure avancée et sans s'arrêter aux dangers que la voyageuse pouvait courir, le seigneur refusa d'ouvrir. Mal lui en prit, celle qui était venue réclamer un si faible service n'était autre que la puissante Mélusine²²¹. Furieuse de sa mésaventure, elle se dresse en face de la forteresse et à la lueur des éclairs, elle lui jette sa malédiction. Puis arrachant quelques pierres de la falaise, *elle adjure la mer*, de continuer son œuvre et de détruire cet arrogant donjon jusque dans ses fondements. À compter de ce jour, Mélusine revint souvent joindre ses efforts à ceux de l'Océan. C'était à Maillezais qu'elle transportait *dans les plis de sa robe*, les débris des murailles renversées, destinés cette fois à la magnifique cathédrale dont on admire encore les restes. Souvent la fatigue lui faisait abandonner sur la route les énormes moellons arrachés à la ville ensevelie sous les flots²²². »

Du château dont la fondation fut attribuée à César il ne reste plus rien

²¹⁸ Cf. la légende bretonne de la *chasse de saint Renan* que deux bœufs entraînent au plus épais d'une forêt ce qui fait que les disciples enterrent le saint, et lui élèvent une chapelle au lieu où les bœufs s'arrêtent, croyant voir une indication divine dans ce fait singulier.

²¹⁹ Jehan d'Arras, p. 117.

²²⁰ Commune d'Angoulins, canton de la Rochelle (Charente-Inférieure). autrefois aux Larchevêques.

²²¹ *Notice sur Chatelailon*, brochure de 24 pages. J. Teissier, impr., Surgères, 1878.

²²² Ce sont là, comme ailleurs, des pierres levées : Dolmens de l'Houmée, commune de Saint Laurent de la Prée, d'Ardillères, de Clavette, de Salles.

aujourd'hui et la mer roule ses galets là où se dressaient jadis les orgueilleux remparts des sires de Parthenay.

Dans article récent sur la plage de Châtelailon²²³ nous voyons apparaître une seconde version. La destruction de la forteresse serait le résultat de la mort d'une sirène, tuée par un pêcheur imprudent. À partir de ce fâcheux événement, les murs n'auraient cessé de crouler pierre à pierre jusqu'au jour où l'océan promena ses vagues sur ses antiques fondements.

La sirène habitait l'étroit canal qui sépare Châtelailon de l'île d'Aix. Nous verrons que contrairement à la pensée de l'auteur, il est facile de la confondre avec la fée qui bâtit et renversa tour à tour le château englouti.

Nous n'avons point encore exposé tous les aspects du mythe de la fée bâtisseuse.

Sur la route de Parthenay à Poitiers, au bois des défunts²²⁴ non loin de Vouillé, on voit les ruines d'un château fort à la *reconstruction duquel Mélusine s'est toujours opposée*.

La mère Lusine apparaît encore pour sauver de la destruction les monuments qu'elle a bâtis. Nous l'avons déjà vue à Lusignan pousser vainement les *hauts* cris lorsque l'ordre est donné d'abattre ses châteaux²²⁵, le même fait s'était produit avec, plus de succès à Béruges²²⁶, au moment où saint Louis, marchant contre les Anglais et le comte de la Marche leur allié, en 1242, s'empara de la célèbre tour et voulut la faire démolir. Un cri douloureux retentit dans les airs, traînant des sons plaintifs et suppliants. Alors les guerriers ébahis s'arrêtent et tournent leurs regards vers le roi, mais Louis se souvient de Mélusine, il dit à ses gens : « Amis, plus ne défaictes »²²⁷.

Il nous reste à signaler parmi les monuments attribués à la mère Lusine la gracieuse chapelle de Menigoute, toujours à l'exception de la dernière pierre ; là encore, il lui a fallu s'enfuir sans délai au premier chant du coq, si terrible pour tous les êtres, fantastiques²²⁸. À Champeaux, la légende relative à la construction d'une autre chapelle, située dans la paroisse voisine de Saint-Marc-la-Lande, est

²²³ La renaissance d'une ville Châtelailon, in *Mémorial des deux-sèvres*, du 20 juillet 1882, article signé X. (Musset).

²²⁴ Sans doute pour défends (bois défendu). Bourgnon de l'Aire, *Le bois des défunts*. Histoire du père Pichard, devin du village de Maillé. Chronique poitevine. *Revue de l'Ouest*, 1^{er} vol., Bourbon-Vendée, 1832.

²²⁵ Brantôme.

²²⁶ Près Poitiers.

²²⁷ G. d'Espinau, *la fée Mélusine*, broch. in-8°, Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*.

²²⁸ Lettre de M. Bachard, notaire à Secondigny-en-Gâtine.

déjà beaucoup plus vague quoique très répandue. Ce splendide édifice, plus remarquable à coup sûr que celui de Menigoute, desservait un monastère de religieux de l'ordre saint Antoine et ne remontait pas très haut. À Niort enfin on se contente d'attribuer à la mère Lusine la construction de la magnifique flèche de Notre-Dame, toute trace de légende a disparu²²⁹. De toutes ces traditions relatives aux bâtisses de la mère Lusine découle plus d'un enseignement et ce n'est point sans raison que nous avons réuni celles qui ont trait au *transport*, à la *conservation*, à la *destruction même des monuments*, la banshee nous permettra, dans le prochain chapitre, de reprendre le même ordre à idées, les conclusions se présenteront mieux alors à l'esprit du lecteur, s'il daigne nous suivre jusque-là. Il nous a été impossible, nous le disons encore, de grouper les légendes suivant un ordre absolument conforme aux divisions de ce travail. Beaucoup d'entre elles mettent en œuvre plusieurs des attributs que nous nous proposons d'isoler et chevauchent ainsi un article sur l'autre. Nous n'eussions pu les reproduire sans cesse sans fatiguer l'attention déjà soumise à une rude épreuve, nous avons préféré les donner in *extenso* une fois pour toutes et nous contenter d'une citation lorsqu'ils nous apportent quelque nouvel enseignement.

V

Le nombre des lieux-dits qui ont retenu le nom de la fée poitevine paraît fort restreint nous n'en pouvons citer qu'un dont l'authenticité ne puisse faire l'objet d'aucun doute, c'est *le fossé de la mère Lusine*, situé sur le chemin de grande communication de Niort à Parthenay, à la limite des deux arrondissements et des communes de Mazières-en-Gâtine et de Champeaux.

La route actuelle a remplacé une voie plus ancienne souvent parcourue par des bandes armées au moyen âge, le *fossé* situé au sommet d'un dos d'âne séparant deux affluents de l'Egrée, en un point facilement défendable, près de la frontière des anciens barons de Parthenay, fait penser à une fortification temporaire dédiée par les Gâtineaux à l'aïeule légendaire de seigneurs. Il est donc assez logique de citer cet humble tènement à la suite des glorieuses constructions de la mère Lusine.

Tout près de là, dans la prairie de la Sauquetière se trouvait, dit la tradition, un village détruit par les Anglais; on leur attribue encore le fort disparu de la Tavelière et les retranchements voisins des bois d'Arpentéreaux. Les longues guerres

²²⁹ Baugier et Ch. Arnauld, *Monuments civils et militaires*.

MÈRE LUSINE

des Larchevêques avec le pays niortais leur firent fortifier plusieurs positions stratégiques, encore faciles à déterminer²³⁰ sur la frontière méridionale de la Gâtine, la présence d'un retranchement sur l'un des anciens grands chemins de Niort à Parthenay est donc fort rationnelle. Le fossé de la mère Lusine cependant n'offre plus rien de caractéristique. Le peu de solidité du terrain et surtout sa situation sur une voie fréquentée ont sans doute hâté sa destruction.

On dit qu'il fut creusé par la mère Lusine et *c'est la seule tradition qui s'y rapporte*.

VI

Une légende mentionnée au chapitre consacré aux enfants de la fée, nous a montré la mère Lusine chassée par saint Louis des châteaux de Fontenay et de Vouvent, *ouvrant la terre d'un coup de talon* pour cheminer ensuite sous le sol, à la façon des coffrets de certains contes, et finalement revenir au jour après un voyage souterrain de treize lieues, à la Fumerie de Jazeneuil. M. J. Babinet nous apprend encore que la mère des Lusignans trouvant sans doute ce mode de locomotion pénible avait fait creuser un souterrain, long de six lieues, lui permettant de se rendre *incognito* de son cher château de Lusignan aux arènes de Poitiers.

Voici maintenant une légende qui a cours dans la presqu'île de Rhuys (Morbihan), et qui nous est communiquée par M. l'abbé Luco, bibliothécaire de la ville de Vannes, dont nous produisons intégralement la version : « Le château de Sucinio a été bâti par la fée Mélusine et son époux, c'est elle aussi qui a fait construire le couvent des Trinitaires de Sarzeau²³¹, à trois kilomètres environ au nord-ouest de son manoir. Elle habitait sucinio, et tous les dimanches et jours de fête elle assistait à la messe dans la chapelle des Trinitaires qu'elle avait choisie pour lieu de sa sépulture. Mais *elle faisait sous terre le trajet de Sucinio à Sarzeau*, aller et retour. *Un large souterrain reliait ces deux points et dans ce souterrain il y avait un canal et une voie carrossable*. Tantôt la fée se servait d'un *bateau*, tantôt d'un *carrosse traîné par des bœufs*. La très majeure partie de ce souterrain est maintenant détruite, les deux extrémités seules existent encore, mais on ne les connaît pas parce qu'elles sont bouchées depuis longtemps. Le tracé de la partie détruite est parfaitement

²³⁰ On rencontre de l'est à l'ouest le fort anglais de la Tavelière, les retranchements des bois d'Arpentéreaux, la mothe du pré Chimu, près la planche du *débat*, le fossé de la mère Lusine, le castrum de Ternant, le château des Mothes de Germond, le donjon de Béceleuf, et en plus au sud Salbar et le camp du Pas Noir.

²³¹ Cf. Jehan d'Arras p. 112.

reconnaissable. Il est indiqué par les salines qui partent du pied du château (entre le château et l'Océan) et se poursuivent jusqu'à un pont situé entre les villages de la Brousse et de la Parquerie. Au-delà, le tracé est donné par le grand étang de Calzac, dont la queue, maintenant desséchée et sous prairie, se prolonge jusque tout près de Sarzeau, du côté où se trouve le couvent de la Trinité.

La fée Mélusine était très vieille quand elle mourut, elle fut enterrée dans l'église des Trinitaires sous une grosse pierre que les vieillards se rappelaient encore y avoir vue avant la Révolution.

Notre aimable correspondant ajoute: «J'ai été pendant trois années professeur au collège fondé en 1850 par la congrégation de Picpus dans l'ancien couvent des Trinitaires; souvent des vieillards du pays sont venus me trouver pour me conseiller de chercher le souterrain de la fée Mélusine. La ministrerie des trinitaires de Sarzeau a eu en réalité pour fondateur, en 1341, le mardi après la Quasimodo (17 avril), le duc de Bretagne, Jean III, alors au château de Sucinio, et qui mourut le 30 du même mois, comme le prouvent deux copies de l'acte de fondation, délivrée par la cour de Vannes, le 16 juillet 1395, qui existent aux archives départementales du Morbihan.»

Nous n'avons pas cru ce renseignement inutile, il nous montre avec quelle rapidité les fables les plus absurdes se propageaient au moyen âge; Jean d'Arras commençait sa Mélusine en 1387, juste 46 ans après la fondation du couvent des Trinitaires de Sarzeau, par Jean III, et il en trouvait déjà la fausse attribution à Mélusine acceptée de tous et monumentée sans doute dans les chroniques manuscrites²³². On comprendra mieux maintenant les substitutions diverses opérées en faveur de Geoffroy la grand'dent au siècle précédent, peu après sa mort. Comment, grâce à l'effort soudoyé des chroniqueurs et des trouvères, il avait pu au bout de quelques années faire oublier l'ancêtre légendaire des Lusignans et devenir le héros de leur épopée. À la fin du XVI^e siècle, Jehan de la Haye²³³, toujours peu scrupuleux, renchérit encore sur *l'historien* Jehan d'Arras. Raymondin et Mélusine habitent le château nommé le Sucinio. Il se disait comte de Forest, qui estoit l'île ferme appelée à présent l'isle de Ruys. Ils firent bastir un monastère en l'honneur, de la Trinité, auquel ils *sont ensevelis moult honorablement*. Nous ne connaissons encore que deux décès de Geoffroy la grand'dent, sa mère, plus favorisée, sera morte trois fois au moins.

Si nous revenons maintenant à l'histoire, nous voyons que les Lusignans possédèrent dès le XIII^e siècle le comté de Porboët en Bretagne et qu'ils le perdirent

²³² Jehan d'Arras, 110-112.

²³³ *Mémoires et recherches de France et de la Gaule Aquitanique*. Paris, Parent, 1581.

au commencement du XIV^e, à la suite de la confiscation par Philippe le Bel des domaines de Guy, comte de la Marche et d'Angoulême. Le prétendu voyage de Raymondin en Bretagne pour reconquérir les biens de ses ancêtres, raconté par Jehan d'Arras, ne saurait donc être antérieur au XIV^e siècle, preuve nouvelle de l'invention tardive de quelques-uns des épisodes du roman²³⁴.

Pour ne pas couper notre récit, nous avons dû citer très brièvement la légende des pierres de Vouillé. Elle nous paraît assez intéressante pour figurer in *extenso* à la fin de ce chapitre, à titre de note.

« Un pauvre moissonneur harassé du travail de sa journée, ne pouvant se rendre à sa demeure, résolut de passer la nuit dans les champs. On lui fit avec des gerbes une espèce de butte dans laquelle il s'endormit bientôt. La fraîcheur du matin l'ayant réveillé, il se promenait pour se ranimer lorsqu'il aperçut la mère Lusine portant dans sa dorne un énorme bloc et sous ses bras deux pierres un peu plus petites. Surprise par le jour, elle laissa tomber son fardeau et disparut. »

La plus grosse pierre échut à la plaine de Champ-Arnauld, où on la voit encore près de la ferme de Blanzay, les deux autres glissèrent à quelques cents mètres plus au levant, près de la limite de la commune de Prahecq. Toutes les trois provenaient du lit de la Boutonne, la mère Lusine les portait au château Salbar, quelle était alors en train de bâtir. Autrefois, quand les coqs de Blanzay et de Saint-Ambroise²³⁵ chantaient au matin, la grosse pierre changeait de bout. Les deux autres s'appellent encore les *pierres de justice*. On prétend que les seigneurs s'y rendaient jadis pour juger les différends de leurs vassaux²³⁶.

²³⁴ On pourrait ajouter que la légende elle-même est forcément postérieure, au moins dans quelques-uns de ses éléments, à la fondation de la ministrerie des trinitaires.

²³⁵ Fermes voisines.

²³⁶ Lettre de M. Lière, instituteur communal de Vouillé. Il est à remarquer que l'une des pierres du sanctuaire de la haute Sèvre se nomme *Pierre querelle*. Baugier et Sauzé, *Monuments des Deux-Sèvres*.

CHAPITRE II : LA BANSHEE

*Quin ubi Parca ferox aliquem damnaverit Orco,
Mæsta subibo Lares duri prenuncia fati,
Flebilibusque leves replebo questibus auras.*

(LE PRÉSIDENT DE BOISSIEU, *MELUSINA*,
POÈME DÉDIÉ À CHRISTINE DE SUÈDE)

SOMMAIRE : La banshee, la fée serpente des ruines, l'esprit du sol. Les oiseaux banshees et joyeux messagers. Mélusine en colère.

I

En Irlande, plusieurs familles dont l'origine est antérieure à la conquête prétendent avoir le singulier privilège de ne jamais perdre l'un des leurs sans qu'un esprit ne vienne prédire l'événement fatal. On donne le nom de *banshees* à ces sinistres prophétesses.

Des traditions analogues existent dans toute l'Europe. Chez nous le *petit homme rouge* des Tuileries se montrait quelques jours avant la mort des rois²³⁷. Une famille noble de Parme avait aussi, si l'on en croit Cardan, son messager funèbre, il apparaissait sous la figure d'une vieille femme qui s'asseyait devant la cheminée²³⁸. On croit voir dans le Tyrol, pendant les nuits d'orage, une femme voilée et couverte d'un linceul, désignant de la main les maisons où la mort va bientôt frapper²³⁹. Chez les Romains, Brutus s'entretient stoïquement avec son mauvais génie – nous allions dire son banshee – la veille de la bataille de Pharsale.

²³⁷ *Ce diable habillé d'écarlate* pourrait bien être un *ondin de la Seine*. Le rouge paraît être la couleur des ondins comme le vert est celle des fées. L'ondin de la Sèvre niortaise se nomme le *bras rouge* et il en est ainsi de celui de la Drôme (Eug. Rolland). Cette couleur reparait jusqu'en Allemagne. Grimm a cité un quatrain des enfants de la Hesse tout aussi caractéristique (*Veillées allemandes*, traduction L'Héritier, t. I, 91-93). Chez nous le bras rouge se glisse jusqu'au fond des puits (B Fillon et Baudry). Ces ondins sont toujours des génies malfaisants.

²³⁸ Bullet, *Dissertations*. Mélusine, p. 14.

²³⁹ Loys Brueyre. *Contes Populaires de la Grande-Bretagne*, p. 269 et seq. Suivant Grimm, le spectre du Tyrol regarde aux fenêtres comme le *Banshee* des O'Brien de l'Irlande, *Veillées allemandes*, 428.

En Allemagne, la femme mystérieuse des châteaux de Neuhaus et de Rosenberg ajoutait à son rôle de banshee les fonctions assez singulières de messagère des événements heureux. Au dire de Gerlanus, une longue robe blanche remplaçait son vêtement noir lorsqu'elle venait annoncer les mariages ou les naissances. Guillaume Slavata, chancelier de Bohême, royaume où sont situés les deux manoirs, lui donne encore une robe brillante à l'occasion des décès, mais il y ajoute des gants noirs. Outre la maison de Brandebourg²⁴⁰, on cite celles de Brunswick, de Bade et de Pernstein comme recevant d'elle des avertissements sur leur destinée.

En dehors de ces apparitions, la dame s'était rendue familière à plusieurs personnes. On la voyait dans les châteaux passer rapidement de chambre en chambre, soit de jour, soit de nuit, portant à la ceinture toutes les clefs dont elle avait besoin pour fermer les portes²⁴¹. Si quelqu'un la saluait sans la déranger, elle prenait un ton de voix de femme veuve et une gravité de personne noble, puis, après une honnête révérence elle s'en allait. Toujours polie avec les plus humbles, elle s'irritait et allait même jusqu'à jeter des pierres à ceux qui lui tenaient des discours impies. Elle fit même un grand charivari (*sic*), lorsque les Suédois, maîtres de Rosenberg, oublièrent la distribution de bouillie aux pauvres qu'elle avait fondée. Tout rentra dans l'ordre quand ces pieuses intentions furent de nouveau remplies²⁴².

Si l'on s'en rapporte au récit de Sersuelle, Mélusine lui apparut à la fois sous les formes de *serpente* et de *vieille femme*, peu de temps avant qu'il ne fut obligé de rendre Lusignan au duc de Berry²⁴³.

Le gouverneur était alors couché avec sa maîtresse Alixandre. Ce fut tout d'abord la serpente qui se montra dans la chambre sans qu'on sût par où elle était passée, car portes et fenêtres étaient bien fermées et dans la cheminée brûlait un grand feu. La banshee allait et venait « débattant, sa grande queue, sur le lict sans eulx malfaire... et grant pièce aprez, elle se mua en guise de femme haulte et droicte, et sambloit estre vestue d'un gros bureau, et çainte dessoubz les

²⁴⁰ La dame blanche apparaissant à la veille de leurs trépas aux membres de la famille de Brandebourg. Loys Bruyere, loc. cit.

²⁴¹ Et couverte d'un voile blanc. Grimm, *Veillées allemandes*, I, 429.

²⁴² Bullet. loc. cit. D'après Grimm, loc. cit., I, 429. Berchta de Rosenberg reconstruisit le château lorsqu'elle devint veuve de Jean de Lichtenstein. Pour exciter ses vassaux à l'ouvrage, elle leur promettait *de bon brei* lorsque la besogne serait finie. C'était la formule pour inviter à un festin. Elle ne se contenta pas de tenir sa parole, elle établit qu'à l'avenir tous les Rosenberg auraient à donner à leurs gens un semblable repas. C'est l'origine de la prétendue bouillie. Le *brei* se composait de pois, de gruau, de blé noir et de poisson.

²⁴³ Jehan d'Arras. 421-22-23.

mamelles et estoit affublée d'un couvrechief à la guise du viel temps... et plus il dist qu'elle se alla seoir sur le banc auprez du feu²⁴⁴. L'une heure avoit le visage de vers le lict et le doz au feu, et si qu'il povoit bien tout à plain veoir sa face, et bien sambloit qu'elle eut esté moult belle femme; et l'autre heure, elle tenoit le visage devers le feu, et gaires de temps ne se tenoit en ung mouvement. Et dist Sersuelle qu'elle demoura jusques à une heure près du jour²⁴⁵. À doncques se transfigura en guise de serpente comme devant²⁴⁶, et s'en alla débatant sa queue autour du lict et sur le piet, et puy elle se partit si soudainement qu'il ne vit point son partement...

« Encore est-il vérité qu'il y a ung lieu à Lusignen, emprés le puys, auquel au temps passé on a nourri poulaille, qu'elle se monroit plusieurs fois à un homme qui est encore en vie... Item Ivon de Gales²⁴⁷ jura par sa foi à Monseigneur qu'il l'avoit veue par deux foys sur les murs de Lusignen, par trois jours avant que la forteresse fût rendue; et aultres pluisieurs en ont eues... »

Brantôme rapporte à son tour que quand Catherine de Médicis interrogea les vieilles femmes qui lavaient la lessive à la fontaine de Lusignan, elles lui représentèrent Mélusine comme une très belle dame en *habit de veuve*, allant souvent à la source pour s'y baigner. On la voyait alors se promener par les chemins *avec une grave majesté*²⁴⁸.

À Sassenage, lorsque Mélusine apparaissait trois jours avant la mort du seigneur, on la voyait sous la forme *d'une grande femme se promenant à pas lents*²⁴⁹.

Voilà bien des similitudes entre Mélusine et la dame blanche de Neuhans et de Rosenberg, nous ne croyons pourtant pas devoir les confondre à l'exemple de Bullet, ce sont pour nous deux *banshees* différentes.

Il n'en n'est peut-être pas tout à fait ainsi à Luxembourg, mais ici la légende, se scinde, la protectrice du château et l'aïeule des comtes ont chacune un nom différent. La première s'appelle encore *Mélusine*, l'autre a reçu le nom de *Mé-lusinde*. Il semble que les seigneurs aient eu quelque scrupule à rattacher leur généalogie au génie de la forteresse, toutefois il n'est pas douteux que la légende de Lusignan ne soit venue se greffer sur une tradition locale²⁵⁰.

²⁴⁴ Comme la béfane de Parme. V. plus haut.

²⁴⁵ C'est-à-dire jusqu'au chant du coq.

²⁴⁶ « Grande et grosse avec une queue longue de 7 à 8 pieds, brodée d'azur et d'argent. »

²⁴⁷ Sans doute un Breton, comme Sersuelle paraît l'être lui-même.

²⁴⁸ Éloge de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier.

²⁴⁹ De la Liborlière. *Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2^e Bulletin de 1840. On y a surtout rapporté cependant la tradition de la *serpente Banshee*.

²⁵⁰ Un Luxembourg avait pour cri de guerre: Lusignen. Sa mère qui était de la maison de Baux, devait être alliée aux Lusignans d'Orient; son aïeule, Marguerite d'Enghien, était fille de Louis

Mélusinde, la noble aïeule des comtes, est vue un jour par Siegfried, fondateur de Luxembourg, comme elle se baignait dans les flots de l'Else. Frappé de ses attraits, il ne songe plus qu'à elle. Les jours suivants, il parcourt en tous sens la forêt pour la retrouver. Il la rencontre enfin et l'épouse, mais à la condition qu'il ne tentera jamais de la voir le samedi. La protection de la fée lui procure richesse, gloire et bonheur; puis il viole son serment, il l'épie et l'aperçoit sous la *forme d'un poisson*. La comtesse irritée s'élanche dans l'Else, maudit ses enfants, et son mari ne la revoit plus. Mais quand quelque malheur menace la famille de Luxembourg, quand l'un de ses membres *doit mourir*, on la voit s'asseoir sur la plus haute tour du château, *pleurant et poussant des sanglots*.

Pour ce qui est de la Mélusine de Luxembourg, elle réside *dans les antres* que recèle le rocher sur lequel la forteresse est bâtie. Elle coud une chemise mystérieuse, à laquelle, dans l'apparition qu'elle fait *chaque septième année*, elle ajoute un point cousu avec le rare lin que fournissent les flancs arides de la montagne. L'instant où elle terminera son travail sera aussi celui de l'anéantissement de la ville et du château: ils s'engloutiront dans le sein de la terre et leurs ruines amoncelées formeront le tombeau de la fée *qui aura alors trouvé le repos*.

Plusieurs fois on l'a vue apparaître la nuit à la sentinelle *placée au-dessus de la porte de la forteresse*; elle implorait son secours pour accomplir des actes et des prières qui devaient faire cesser son expiation, promettant en récompense tous ses trésors et sa personne. La mort a puni les soldats qui manquaient à la parole qu'elle avait obtenue d'eux. Le dernier auquel elle se montra ayant fait à sa vue un signe de croix, elle n'a plus reparu²⁵¹.

La famille de Luxembourg était alliée aux Lusignans, il n'est donc point étonnant que la célèbre banshee les ait encore suivis à leur château d'Enghien²⁵².

Paquot rapporte que l'on parlait des apparitions de la Mélusine de ce manoir à l'occasion de la mort de chacun des membres de la famille des seigneurs²⁵³. Le duc d'Arshott l'avait assuré si positivement à la sœur d'Henri IV que cette prin-

d'Enghien, comte de Brienne et de Conversano, et descendait de Marie de Lusignan, fille de Hugues, roi de Chypre, qui, vers 1240, avait épousé Gauthier le Grand, comte de Brienne. G. Le Hardy, *Polybiblion*, novembre 1877, 453-54. Cf. aussi Lévêque de la Basse-Mouterie, *Itinéraire du Luxembourg*; et M. Delafontaine, volume de 1850 de la *Société pour la recherche et la conservation des monuments Historiques dans le grand duché de Luxembourg*. V. *Bulletins* 1850-52, de la *Société des antiquaires de l'Ouest*, p. 23, 142, 297. Cet auteur croit la légende luxembourgeoise empruntée à celle du Poitou.

²⁵¹ Telle est la tradition luxembourgeoise que M. Theodor Von Cederstolpe a racontée dans une série de cinq romances historiques. *Gedichte*, Berlin, 1841. Pressac, loc. cit.)

²⁵² Ou plutôt Aneyen, ville du Hainaut.

²⁵³ *Mémoire pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*.

cesse voulut le persuader à son tour au roi lui-même, qui se défendit d'y ajouter foi²⁵⁴.

De même que la Mélusine de Luxembourg la dame blanche de Neuhans ne peut, au dire de Slavata, être délivrée *tant que le château sera debout*²⁵⁵. (Jusqu'alors on ne pourra pas la retirer du purgatoire.)

Dans ces diverses légendes, les apparitions de la banshee ne sont qu'une manifestation ultime de l'antique divinité du sol se débattant sous l'étreinte des châteaux qu'elle supporte et attendant avec impatience le jour de leur destruction.

La tour octogone du donjon de Marmande²⁵⁶ avait 365 marches si l'on en croit une tradition locale²⁵⁷ Mélusine en montait une chaque nuit, ce qui lui permettait de s'envoler du haut de la tour à la fin de l'année, en poussant de grands cris, pour reprendre ensuite son ascension dès la nuit suivante.

II

La prétendue mère des Lusignans n'est pas seulement une fée celtique, une mermaid, une serpente, une banshee, elle tend à se confondre avec ces génies agrestes qu'il fallait en Angleterre apaiser avec du sang humain quand on voulait bâtir sur leur domaine et qui, comme eux, démolissaient la nuit l'œuvre de chaque journée quand on n'avait pas su se les rendre favorables.

«Les châteaux remarquables par leur grandeur, force et antiquité, dit W. Scott²⁵⁸, sont communément attribués par le peuple aux Pictes ou Pechs, qu'ils croient en avoir baigné les fondations avec du sang humain pour se rendre la divinité du sol propice, ne croyant pas que leur science dans l'art de bâtir fût une garantie suffisante de leur solidité.»

Au moyen âge, quand un édifice en construction venait à s'écrouler, on ne s'en prenait pas toujours à l'inhabileté des ouvriers. Le diable passait parfois pour s'en mêler. C'était sans doute pour l'obliger à l'inaction qu'on enfouissait des re-

²⁵⁴ Henri IV fut duc d'Enghien. Cette ville était passée dans la maison de Bourbon par le mariage de Marie de Luxembourg avec François de Bourbon, comte de Vendôme, aïeul de Henri IV, en 1485. Ce roi la vendit, en 1607, à Charles de Ligne, comte d'Aremberg (Pressac.)

²⁵⁵ Bullet, loc. cit. 12.

²⁵⁶ Commune de Vellèche, canton de Leigné-sur-Usseau (Vienne), autrefois en Touraine, bâti par Mélusine au rapport de M. J. Babinet.

²⁵⁷ M. d'Argenson, Notice sur le château et les seigneurs de Marmande, in *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'ouest*, 1853, p. 130.

²⁵⁸ Minstrelsy, ballade du comte de *Keeldar*, en note, citation de M. F. Liebrecht.

liques jusque dans les fondations. Ainsi s'expliqueraient les sarcophages chrétiens rencontrés sous les murs de plusieurs églises²⁵⁹.

Une tradition gaélique semble rattacher cet usage aux pratiques sanguinaires dont nous venons de parler. Elle veut que saint Colomban ait enterré saint Oran *vivant* au-dessous des fondations de son monastère pour apaiser les esprits du sol qui s'obstinaient à détruire la nuit les constructions péniblement recommencées chaque jour²⁶⁰.

Voici maintenant une légende Serbe²⁶¹ :

«Trois frères, le roi Vukaschin, Ugliescha le Voivode et Goicho le plus jeune, jetaient les fondations d'une forteresse. C'était sur le rivage de la Boiana, là où s'élève aujourd'hui Zidanié-Skadra dont le nom primitif est Skadar. Depuis *trois* années *trois cents* habiles ouvriers travaillaient sans relâche et loin de s'élever, la ville n'avait pas encore ses fondements. C'est que, ce qu'on faisait le jour, la Vila²⁶² le défaisait la nuit.

«La quatrième année commençait lorsque la Vila fit entendre ces paroles : «Pourquoi toutes ces peines, roi Vukaschin? Pourquoi prodiguer en vain tes trésors? Espères-tu bâtir une ville quand tu ne peux même en asseoir les fondements? Sache que tu n'y parviendras *qu'après avoir muré dans les premières pierres* deux êtres enfants de la même mère, Stoï et Stoïana, etc.»

Mélusine attribuait apparemment à son fils Horrible un pouvoir analogue à celui de la Vila serbe. Obligée de quitter Raymondin, elle lui conseille le meurtre de ce fils indigne : «Car, certainement, dit-elle, *il détruirait tout ce que j'ai édifié*²⁶³. »

Une légende de la collection Grimm, reproduite par M. Favre dans sa récente édition de la *Mélusine* de Nodot, offre plus d'un point de contact avec celle de la dame blanche de Neubans et de Rosenberg. Elle nous montrera en outre la fée

²⁵⁹ L'abbé Cochet en cite plusieurs exemples, *Normandie souterraine*, édition 1855, p.45-431. Le même fait a été observé au monastère de Saint-Bavon, à Gand. Mon ami Edmond Roy a rencontré un sarcophage engagé sous l'un des murs du prieuré de Sainte-Mégrine, commune de Coulon, près de Niort. On m'en signale un autre trouvé dans les mêmes conditions, à Notre-Dame de la Coudre à Parthenay (chapelle du château des Larchevèques).

²⁶⁰ Gervasius de Tilbury. Édition Liebrecht. Bemerkungen zu Grimm's *Deutsch myth.*, p. 170.

²⁶¹ *La Serbie et le prince Michel Obrenovitch*, par M. Ivane Ghicardo. (*Magasin illustré*, extr. du journal *l'Instruction pour tous*.)

²⁶² Vila, nymphe des forêts, qui dans l'esprit des Serbes a toute puissance du bien et du mal. J'entendais dire dans ma jeunesse aux maçons qui relevaient les murs écroulés que leur chute était due à l'évasion du goujat qu'on y avait enfermé lors de leur construction. Faut-il voir dans cette drôlerie un souvenir des anciens sacrifices humains? En est-il du même du coq dont le sang arrose le sol de toute maison neuve en certains pays.

²⁶³ Jehan d'Arras, p. 356.

MÈRE LUSINE

des ruines en possession de la *queue de serpent qui a tant préoccupé les critiques*. D'autres encore diront suffisamment que ce laid attribut est loin d'être spécial à la belle Mélusine et prouveront, je l'espère, qu'il était bien inutile d'aller chercher jusqu'au fond de l'Inde et de la Scythie un prototype de la déesse mère du Poitou.

LA JEUNE FILLE DE L'OSELBERG

Entre Dinkelsbühl et Hahnkamm, il y avait anciennement sur l'Oselberg un château où vivait une jeune fille, unique enfant d'un père veuf dont elle tenait la maison, elle avait à ce titre en mains toutes les clefs des armoires. Ce château s'étant écroulé, elle fut ensevelie sous les ruines et le bruit courut dans le pays que son esprit planait sur les murailles à demi renversées et que la nuit des quatre temps elle apparaissait sous la figure d'une demoiselle portant un trousseau de clefs pendu à son côté. Mais les vieux paysans de l'endroit prétendent avoir recueilli de la bouche de leurs pères que cette jeune demoiselle était la fille d'un vieux païen, qu'elle fut changée, par l'effet d'une malédiction, en un serpent affreux à voir et qu'à cette époque elle se montre *sous la forme d'un serpent ayant la tête et le buste* d'une femme et un trousseau de clefs pendu au cou²⁶⁴.

LE ROI ENCHANTÉ DE SCHILDHEISS²⁶⁵

Le vieux château de Schildheiss, situé dans une forêt déserte et dans un pays de montagnes, devait être reconstruit et relevé par les Bohémiens. Quand les entrepreneurs et les ouvriers visitèrent les ruines et les fondations, ils trouvèrent des galeries, des caves et des voûtes souterraines. Dans une vaste salle, un roi puissant éblouissant de pierreries était assis sur un trône²⁶⁶. À sa droite se tenait immobile une gracieuse jeune fille; elle tenait la tête du roi qui semblait reposer. Lorsqu'ils se furent approchés par curiosité et avidité du butin, la *jeune fille se changea tout à coup en serpent qui vomissait des flammes*, ce qui les fit tous reculer. Mais ils firent part de l'aventure à leur seigneur qui aussitôt se rendit à la voûte indiquée et entendit la jeune fille soupirer amèrement. Après, il entra avec son chien dans la caverne, mais le feu et la fumée le firent malgré lui reculer de quel-

²⁶⁴ *Veillées allemandes*, I, 362-3.

²⁶⁵ *Ibid.*, I, 36-37.

²⁶⁶ De même, si l'on en croit une légende recueillie par M. Vaugeois, les derniers Lusignans revêtus de leurs armures et couchés sur des lits de fer reposent dans l'une des salles souterraines de leur ancienne forteresse. Cf. les légendes de Charlemagne et de Barberousse, du sgr de Rodenstein, etc. *Veillées allemandes*, I, 33, 35, 291.

MÈRE LUSINE

ques pas et il crut son chien qui avait couru en avant, perdu. Le feu s'éteignit et comme il approchait de nouveau, il vit que la jeune fille tenait son chien dans ses bras sans lui faire de mal ; il aperçut aussi sur la muraille une inscription qui le menaçait de sa perte. Mais emporté par son courage il voulut tenter l'aventure et fut englouti par les flammes.

LA JEUNE FILLE DE LA PRAIRIE²⁶⁷ (Tradition orale de la Hesse)

Un garçon d'Auerback, sur le chemin de la montagne, gardait les vaches de son père dans l'étroite prairie de la vallée, d'où l'on peut voir le vieux château. Voilà que tout à coup une main flasque lui donne par derrière un léger coup sur la joue ; il se retourne et voit devant lui une jeune fille d'une merveilleuse beauté, *vêtue de blanc* depuis les pieds jusqu'à la tête, et qui ouvrait la bouche pour lui adresser la parole ; mais lui, effrayé comme s'il avait à ses trousses le diable en personne, prit la fuite et se réfugia dans son village.

Cependant comme son père ne possédait que cette prairie, il fallut bien bon gré, mal gré, qu'il se résignât à conduire toujours les vaches dans le même pacage. Il se passa longtemps sans que notre garçon ne vit rien de particulier, et il eut bientôt oublié l'apparition ; mais un jour d'été qu'il faisait une chaleur étouffante, il entendit un léger bruit dans le feuillage, et il vit ramper vers lui un *petit serpent* qui portait à sa bouche (*sic*) une petite fleur blanche, et tout à coup se mit à parler : « Écoute, bon garçon, tu pourrais me délivrer, si tu me prenais cette fleur qui est la clef de la petite chambre que j'ai là-haut dans le château ; si tu le faisais, tu serais sûr de trouver une grande « quantité d'argent. » Mais le jeune vacher eut peur quand il entendit ces paroles, et il courut bien vite à la maison. Une autre fois, c'était un des derniers jours de l'automne, pendant qu'il gardait encore ses vaches dans la prairie, la même jeune fille aux blancs vêtements qui lui était déjà apparue, se montra de nouveau à lui, et lui donna encore un léger soufflet, en le suppliant de la délivrer, et lui indiquant tout ce qu'il y avait à faire pour cela ; mais toutes ses prières ne servirent à rien ; la peur était plus forte que le pauvre garçon ; il fit le signe de la croix, se recommanda à Dieu et ne voulut pour rien au monde avoir à faire avec le spectre.

« Alors, la jeune fille lui dit en poussant un profond soupir : « Malheureux, j'avais mis ma confiance en toi ; maintenant il faut que je souffre, et que j'attends qu'il ait poussé dans la prairie un cerisier et que du bois de ce cerisier il ait été fait

²⁶⁷ *Veillées allemandes*, I. 365-67.

un berceau. Il n'y aura que l'enfant qui aura été le premier bercé dans ce berceau qui puisse me délivrer un jour.» À ces mots, elle disparut et le garçon, à ce qu'on dit, ne fit pas de vieux os; on ignore où il est mort²⁶⁸.

En voilà bien assez sans doute pour montrer que le dragon qui vomit des flammes, la femme serpente qui garde les ruines, la fée brillante qui séduit les chevaliers et la banshee elle-même ne sont que des transformations diverses de la nymphe agreste qui présidait aux lieux où s'élevèrent les châteaux et les forteresses.

On peut encore rapprocher de notre Mélusine la fée normande anonyme qui avait épousé le brave chevalier Robert d'Argouges, vainqueur du géant Brun, dont Wace raconte la prouesse dans le roman de Rou²⁶⁹.

La tradition est constatée par Pluquet dans son édition du roman de Rou, par Galleron²⁷⁰, et par M. G. Le Hardy²⁷¹.

La fée d'Argouges fut rencontrée par le chevalier sur *le bord d'une fontaine*; elle l'épousa et lui imposa pour unique condition de ne jamais prononcer le mot de *mort* devant elle. Son époux respecta longtemps cette promesse, mais un jour que la dame d'Argouges *s'attardait à sa toilette*, le chevalier s'impatienta et lui dit: « Vous seriez bonne à aller quérir la mort, car vous y mettriez du temps. »

À ce mot la fée poussa un grand cri et disparut, et à Ranes²⁷² comme à Argouges on montre encore l'empreinte de son pied sur le seuil du donjon ou sur le bord de l'une des fenêtres. Depuis, dans les environs de ces châteaux et de tous ceux qui ont appartenu à la famille d'Argouges, la fée revient souvent *la nuit errer autour des murailles* et crier encore le mot douloureux: la mort! la mort!

G. LE HARDY. *POLYBIBLION*, LOC. CIT.

Ces fées pleureuses, ces messagères funèbres font penser aux *klagefrauen* (filles de lamentation) et aux *klagemütter* (mères de lamentation) de l'Allemagne²⁷³.

²⁶⁸ Comp. encore dans le même recueil, La Springwursel, 1, 13-15. La demoiselle de Boynebourg, 16-19. Le piel Berg, 19. La jeune fille du Schlossberg, 19-20.

²⁶⁹ V. 16070 à 16168.

²⁷⁰ *Mémoires des Antiquaires de Normandie*, t. IX, p. 184.

²⁷¹ *Polybiblion*, novembre 1877, 453-54. V. aussi le journal *Mélusine*, n° 4, p 97-98, et le roman du marquis de Loulay, intitulé: *les Eaux de Bagnoles*, etc.

²⁷² Arrondissement d'Argentan (Orne). La double empreinte de Ranes et d'Argouges provient de ce que la légende est attribuée aux deux châteaux.

²⁷³ Grimm. D. M. 403.

III

Sans nous attarder à cette comparaison, rappelons encore que le rôle de banshee n'est pas rempli en Poitou par la seule Mélusine. On croit encore dans nos campagnes que lorsque l'oiseau de nuit vient se poser sur une maison, il pré-sage la mort prochaine de l'un des habitants. Serait-ce cette analogie dans leurs fonctions de messagers funèbres qui faisait, à Béceleuf²⁷⁴, attribuer à la mère Lusine les cris sinistres entendus la nuit au milieu des ruines de l'ancien château des Larchevêques, poussés en réalité par les effrayes et les hiboux, derniers gardiens de la forteresse démantelée. Il est curieux de voir chez nous ces tristes oiseaux annoncer aussi les naissances comme la dame blanche de la Bohême²⁷⁵.

Béceleuf était, si l'on en croit la légende, l'une des résidences de la mère Lusine. On croit qu'elle s'est réfugiée depuis la destruction du château sous un énorme rocher naturel situé à quelques kilomètres, appelé Roc Cervelle. Elle effraie encore, dit-on, ceux qui passent de nuit dans ces parages²⁷⁶.

Faut-il encore attribuer à la banshee les cris et le train de Mélusine passés en proverbe par toute la France²⁷⁷.

De toutes ces locutions populaires, la plus singulière est celle que M. E. Blacher²⁷⁸ a recueillie en Bourgogne. Lorsqu'un orage éclate, les paysans ne manquent pas d'en rendre la fée responsable: «C'est, disent-ils, que Mélusine est en colère». Le même auteur observe que Jehan d'Arras compare «à la foudre et à la tempeste prêtes et cheoir du ciel» le grand effroy que Mélusine en sa fureuseté menait par l'air sur le chemin de Lusignan après avoir fait ses adieux à son époux et à l'assistance explorée au château de Mervent²⁷⁹. Quand elle vint fondre sur la tour Poterne, le choc fut si soudain et si horrible, elle menait telle tempeste et

²⁷⁴ Le château de Béceleuf, canton de Coulonges-sur-l'Autise, Deux-Sèvres, avait été bâti, sur les frontières de la Gâtine, par les Larchevêques, alliés des Lusignans.

²⁷⁵ Mon père, au temps de ma jeunesse, avait pour domestique un *Gâtineau* très au courant des superstitions du pays. Il ne manquait jamais de dire, quand une *chaveuche* (chouette, hibou, etc.) venait s'appuyer sur l'un des bâtiments de la maison, «qu'il y avait une femme enceinte dans le voisinage». Cette croyance est générale en Poitou.

²⁷⁶ Renseignement communiqué par M. Michaud, instituteur communal à Champdeniers, Deux-Sèvres, natif de Béceleuf.

²⁷⁷ On dit partout des gens qui mènent un grand bruit qu'ils font un *train de Mélusine*. Les cris perçants et continus passent pour des *cris de Mélusine*. (Ch. Brunet, préface de l'édition de 1854.)

²⁷⁸ *Essai sur la légende de Mélusine*. Paris, Parent, 1872, p. 10.

²⁷⁹ Jehan d'Arras, p. 359-360.

tel effroy qu'il sembla à tous que les pierres du sommet se heurtaient l'une l'autre et que la forteresse dut cheoir en abîme. »

Nous avons vu dans nos traditions locales la mère Lusine prendre le chemin des airs pour transporter plus rapidement ses matériaux de construction ou s'envoler *sur son cheval* au chant du coq. Le ciel semble donc son domaine aussi bien que l'eau et la terre. Nous dirons plus tard à quels mythes la mère des Lusignans emprunte ces attributions célestes. Une courte analyse de la brochure de M. E. Blacher nous conduira bientôt à ces rapprochements.

Nous reproduisons en note une légende rapportée par M. G. d'Espinay²⁸⁰ relative au château de Marçay, situé à sept kilomètres au nord de Chinon, sur les confins de la Touraine et du Poitou.

« Dans ce château vivait à une époque inconnue une châtelaine, appelée M^{me} de Badou, qui, une fois par semaine courait le loup-garou²⁸¹ pendant la nuit. Une de ces nuits, le fermier entend un grand bruit, il ouvre la fenêtre et aperçoit dans sa cour une truie monstrueuse ; il saisit son fusil et tire, mais il n'ose sortir et se barricade dans son logis. À l'aube du jour, il s'enhardit et se rend dans sa cour ; mais, ô surprise ! il aperçoit, au lieu du loup-garou, une femme couverte d'un linceul blanc, étendue sans vie sur le sol ; il avait tué la châtelaine qu'il n'avait pu reconnaître la nuit sous sa singulière métamorphose. Il se hâte de l'enterrer, et depuis cette époque, sa châtelaine, morte sans le secours de la religion, *revient errer sur les mâchicoulis du château en poussant des cris plaintifs.* »

M. G. d'Espinay compare la légende de M^{me} de Badou à celle de Mélusine et semble assez disposé à faire du spectre qui vient errer sur les mâchicoulis du château de Marçay une *banshee* assez analogue à la serpente de Lusignan. Si cela est, la tradition première nous arrive singulièrement voilée. L'idée qui se dégage est surtout celle du *revenant* en quête du purgatoire.

²⁸⁰ *La Fée Mélusine*, p. 7.

²⁸¹ Dans l'arrondissement de Niort on dirait courir la galipote.

CHAPITRE III: LA SERPENTE

« ... visitez Lusignan, Partenay, Vovant,
Mervant et Pouzauges en Poitou : là trouverez
témoins ... lesquels vous iureront ... que
Mellusine, leur première fondatrice, avoyt corps
féminin jusques aux boursaultz, et que le reste
en bas estoyt andouille serpentine.
« La nymphe scythique Ora auoyt pareillement
le corps mi-party en femme et en andouille. Elle
toutes foys tant sembla belle à Jupiter... qu'il
en eut un beau fils nommé Colaxès. »

(RABELAIS, *PANTAGRUEL*, LIVRE IV, CH. 38)

SOMMAIRE : Les serpentes antérieures à Jehan d'Arras. Autres serpentes de France et d'Allemagne.

I

Si précaires que soient les indications fournies par Jehan d'Arras sur les sources où il a puisé, elles suffisent pour montrer à tout esprit non prévenu qu'il a dû bien souvent se contenter de mettre en œuvre les divers documents qui lui ont été transmis et que son apport personnel est presque toujours fort restreint.

Nous avons pu constater l'existence des chroniques latines des Lusignans, sa mention d'une histoire de serpente dans le livre de Gervaise de Tilbury n'est pas moins exacte. Pourquoi soupçonnerait-on sa bonne foi quand nous ne le trouvons jamais en faute dans les trop rares circonstances où il nous est permis de contrôler ses citations.

Par un hasard singulier, l'épisode des *Otia imperialia* est resté inaperçu des critiques du romancier²⁸², il eût cependant montré que l'un des plus curieux attributs de Mélusine appartenait à la fée anonyme des bords du Laris, deux

²⁸² Il faut cependant en excepter M. E. Blacher, *Essai sur la légende de Mélusine*, p. 10, qui se contente d'une simple mention.

cents ans avant Jehan d'Arras, et l'on n'eut pas tardé à reconnaître qu'une foule d'autres femmes serpentes ont été signalées en Europe avant et après la rédaction du *livre des Lusignans*. À ce point de vue encore, elle ne constitue point une exception, les nombreuses légendes que nous avons déjà reproduites le prouvent surabondamment.

Devant le silence de nos devanciers, nous ne croyons point inutile de comparer le récit de Jehan d'Arras à la traduction du texte de Gervaise.

En allant chercher dans un manuscrit déjà ancien une autre aventure de serpente, le clerc du prince Jehan se propose, dit-il, *de coulourer son histoire à être vraie, comme il le tient*²⁸³, il envisage que ce nouveau fait saura convaincre les plus incrédules :

« Les faées, dit Gervaise²⁸⁴, se mettoient en guise de très belles femmes, et en ont eu aulcunes fois, pluisieurs hommes aulcunes pensées, et ont prins à femmes, moïennant aulcunes convenances²⁸⁵ quelles leur faisoient jurer; les ungs qu'ils ne verroient jamais l'ung l'aultre; que le samedi ilz ne les enquerroient que elles seroient devenues en aulcunes manières; les autres que se elles avoient enfans, que leurs maris ne les verroient jamais en leurs gessines.

« Tant qu'ilz leur tenoient leur convenance ilz estoient en audience²⁸⁶ et prospérité, et si tost qu'ilz défailoient en celle convenance, ilz décheoient de tout leur bonheur. Et ces choses advenues d'avoir enfraint leurs convenances, les aultres se convertissaient en serpens en pluisieurs jours. Et plus, dit ledit Gervaise, qu'il croit que ce soit pour aulcuns meffais estre fais en la desplaisance de Dieu, pour quoy il les punit si secrètement et si merveilleusement...

« Avec ce, dit ledit Gervaise et met exemple d'ung chevalier nommé messire Rocher du Chasteau Roussel²⁸⁷ en la province d'Aix²⁸⁸ qui trouva d'aventure sur le serain une faée en une prairie, et la vouloit avoir à femme; et de fait elle si consentit par telle convenance que jamais il ne la verroit nue; et furent longtemps ensemble, et cressoit le chevalier de jour en jour en prospérité.

« Or advint grant temps aprez que il vouloit veoir la dicte faée, et tant que la

²⁸³ Jehan d'Arras, p. 13-14.

²⁸⁴ Gervasius de Tilbury (bourg sur les bords de la Tamise), favori de l'empereur Othon IV, chancelier puis maréchal du royaume d'Arles, écrivit en 1185 les *Otia imperialia* pour l'amusement de son maître. C'est un recueil fort curieux de légendes et de traditions. Nous nous sommes servis de l'excellente édition de M. Félix Liebrecht, Hannover, Carl Rümpler, 1856.

²⁸⁵ Conventions.

²⁸⁶ Ils étaient écoutés de Dieu, c'est-à-dire que leurs prières et leurs souhaits étaient exaucés.

²⁸⁷ Gervaise l'appelle Raymond, sgr de Château-Roussel. Voir plus loin. Ces variations sont sans doute le fait des copistes.

²⁸⁸ Et non province d'Acy. V. Jehan d'Arras, édition Ch. Brunet, p. 14.

dicte faée bouta sa teste dedens l'eaue, et devint serpent ; et oncques puy ne fut veue. Et depuis le chevalier de jour en jour peu à peu commença à décliner de toutes ses prospéritez et de toutes choses²⁸⁹. »

Remarquons qu'au début de son récit Gervaise n'est pas moins affirmatif que ne le sera Jehan d'Arras. Le fait est vieux, mais il est véritable : *Scio equidem jam pridem relatum veridica narratione*.

« Dans la province d'Aix²⁹⁰, à peu de milles de la capitale, est situé le château Rousset qui domine la vallée de Trezencé. Le seigneur du lieu, nommé Raymond, se promenant un jour seul à cheval sur les bords du Laris²⁹¹ rencontra tout à coup une dame d'une beauté merveilleuse splendidement vêtue, montée sur un palefroi richement caparaçonné. L'inconnue rendit au chevalier son salut en le nommant par son nom ; sur ce, la conversation s'engagea et prit bientôt une tournure galante. Un mariage fut convenu ; la dame promit au seigneur tous les bonheurs possibles à condition de ne jamais la voir nue, tant que cette félicité cesserait alors et qu'il serait condamné à traîner une vie misérable.

« L'heureux époux croissait en toutes sortes de prospérités. La faveur des grands ne lui faisait pas défaut, ses richesses augmentaient chaque jour, il se faisait remarquer entre tous par son courage, on ne lui connaissait point d'ennemis, pour que rien ne manquât à sa joie, des fils et des filles étaient nés de son hymen.

« Le temps s'écoula, Raymond revint un jour de la chasse au moment où sa femme, retirée dans sa chambre, prenait son bain habituel. Pendant que ses serviteurs préparaient le gibier, il eut la malencontreuse idée de se rendre près d'elle, pensant que leur longue cohabitation lui permettrait enfin de la voir nue impunément.

« La dame rappela vainement à son mari le bonheur dont il n'avait cessé de jouir depuis son mariage et les chagrins donc il était menacé. Le chevalier mû par un son orgueil ne se laissa point fléchir, il tira le rideau qui lui cachait la baigneuse. Aussitôt la fée se changea en serpent et disparut dans l'eau. Depuis lors on ne la revit plus.

« Cependant, la pauvre mère revint encore la nuit visiter ses jeunes enfants, mais les nourrices l'entendaient sans distinguer aucune forme apparente²⁹².

²⁸⁹ Jehan d'Arras, 13-14.

²⁹⁰ Provence.

²⁹¹ Laris fluvius.

²⁹² Mélusine revint aussi voir pendant la nuit ses enfants les plus jeunes. Jehan d'Arras, 361. De même Berthe de Rosemberg faisait des visites nocturnes aux nouveaux-nés de ses descendants comme une bonne grand'mère, *Veillées Allemandes*, I, 430. Cf. aussi le second récit des Tradi-

« Le seigneur privé de sa femme vit la prédiction s'accomplir et connut le malheur. Une de ses filles épousa un noble allié de la famille de Gervaise et sa race subsiste encore à l'époque où il écrivait²⁹³. »

On croyait au temps de Gervaise qu'il avait *beaucoup de femmes changées en serpents*. On les reconnaissait d'entre les autres reptiles à une petite bandelette blanche sur la tête²⁹⁴. C'est à l'appui de ce fait que le maréchal nous donne l'aventure de la fée des bords du Laris.

Si Jehan d'Arras eût poursuivi ses recherches, il eût trouvé dans Vincent de Beauvais²⁹⁵ la mention d'une autre serpente près de Langres. La traduction de ce curieux document montrera la parfaite identité des personnages :

« Un gentilhomme rencontra au fond d'une forêt du pays Langrois une très belle femme couverte de précieux vêtements, qu'il aima et épousa. La dame aimait beaucoup les bains, une suivante la vit un jour se muer en serpent pendant qu'elle se livrait à son divertissement favori. Elle en prévint le mari qui la surprit à son tour, mais alors la fée disparut pour ne plus reparaitre. La race issue du chevalier et de la serpente existe encore. »

Le chevalier Langrois semble plus excusable que l'époux de la fée provençale et que Raymondin, car la belle inconnue paraît l'avoir pris sans lui imposer de condition. Cependant, malgré la brièveté du récit, il est facile de reconnaître le même fond légendaire, le même mythe en un mot. Le nom seul de Mélusine fait défaut dans les récits de Gervaise et de Vincent de Beauvais, sans cela il y aurait identité parfaite avec la fable recueillie par Jehan d'Arras.

Ce nom se retrouve, on le sait, en Dauphiné. Si l'on en croit cette autre tradition que nous avons déjà apportée, Mélusine, toujours jeune et belle, se serait consolée de la trahison de Raymondin dans les bras d'un second mari²⁹⁶. Réfugiée en Dauphiné après son veuvage, elle y aurait épousé un seigneur de

tions des Vallès (petite contrée de la Catalogne au nord de Barcelone), de D. Francisco Maspons y Labros. *Barcelona estampa de la Renaixença*, IV. Ce récit est intitulé *l'ondine* ou la dame d'eau (*dona d'aigua*). L'ondine catalane n'accorde sa main à l'héritier de Viaplana qu'à la condition qu'il ne l'appellera jamais « dame d'eau ». Le seigneur manque à sa parole et l'ondine disparaît ; mais elle vient encore chaque nuit prendre soin de ses enfants jusqu'au moment où son mari l'ayant voulu voir, elle s'enfuit pour toujours. On trouve encore une légende, analogue dans le Bessin. Journal *Mélusine*, p. 176, note Ch. Joret.

²⁹³ *Otia imperialia*. Prima decisio. Caput XV. De oculis apertis post peccatum.

²⁹⁴ De nos jours une espèce tachetée de jaune très jolie a retenu le nom de couleuvre des *dames*. C'est elle sans doute que désigne le favori d'Othon IV. *Otia imperialia*, ibidem.

²⁹⁵ *Speculum naturale*, II, 127. Vincent de Beauvais fut, dit-on, gardien de la librairie de saint Louis, il appartenait à l'ordre de saint Dominique. *Otia imperialia*. Édition F. Liebrecht, Aumerkung, VII, p. 66.

²⁹⁶ Bullet. *Dissertations sur la mythologie française*, 1771, Mélusine.

la maison de Sassenage. Inutile d'ajouter que ses dix premiers enfants n'avaient point épuisé sa fécondité. Un nouveau fils naquit de cet hymen et devint ainsi le frère utérin des Lusignans. Grâce à cette ingénieuse fiction, il ne fut plus besoin de chercher des alliances entre les deux familles pour expliquer la présence de Mélusine dans les armes des seigneurs Delphinois.

Le troubadour inconnu qui ne craignit pas de rouvrir encore en faveur de ses maîtres le livre des Lusignans, ne voulut pas que d'autres après lui eussent cette tentation, il prit la peine de retirer mourir son héroïne, laissant croire que la pauvre serpente sortait enfin victorieuse de l'épreuve imposée par sa mère²⁹⁷.

L'effort pour relier une légende locale à celle qui avait servi de thème à Jehan d'Arras est des plus évidents, voyons donc ce qu'était la serpente du Dauphiné considérée en elle-même en dehors de toute idée généalogique.

Les grottes de Sassenage, bourg situé à deux lieues de Grenoble, le trou et la fontaine de Mélusine au château de Montelier, près de Valence, nous montrent que le souvenir de la fée est tout aussi ancien dans le Dauphiné que celui de la véritable Mélusine en Poitou, et là encore il s'agissait bien d'une Mermaid, la fontaine voisine du château de Montelier et la cascade souterraine de Sassenage sont des accessoires très nettement typiques.

Le trou de Montelier, de forme circulaire, se voit encore dans le mur de l'antique résidence féodale, Mélusine aimait à y faire passer *l'extrémité de sa longue queue*, cependant Sassenage fut toujours sa résidence préférée.

Dans sa célèbre grotte, on montre encore la chambre, la table, le four où la fée faisait cuire son pain²⁹⁸, *les tines* où elle subissait sa pénitence du samedi, et ces deux cavités sondes médiocrement profondes creusées par la nature dans un rocher solide ont conservé le don de prophétie.

Ils sont vides toute l'année et il n'y paraît d'eau que le jour des Rois, encore n'en voit-on guère dans la plus petite depuis quelque temps²⁹⁹. Ce jour-là, elle semble vaincre l'obstacle qui s'oppose d'ordinaire à son écoulement, et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que le jour suivant on ne l'y voit point. On en tire un présage de la fertilité des terres et de l'abondance des blés et du vin ; plus ils sont remplis et plus ils promettent de récoltes. L'une annonce ce qu'on doit attendre des blés, l'autre ce qu'on a à se promettre des vignes³⁰⁰.

²⁹⁷ Jehan d'Arras, 23.

²⁹⁸ Laisnel de la Salle, I, 105.

²⁹⁹ Bullet, loc. cit. 1771.

³⁰⁰ Chorier, *Histoire du Dauphiné*, p. 28. – Babinet, *Mélusine, Geoffroy, etc.*, p. 49. – Rondier, *Histoire des mines de Melle*, p. 67-68. – *Mémoires Acad.* Inscriptions, IX, 593. – Cf. Grimm., *Veillées allemandes*, p. 192: La Source intermittente à Halle. – F. Baudry, *Traditions populaires*

Tous ces détails fournissent la preuve d'un culte des plus primitifs. La prétention des Sassenages à se rattacher à une divinité indigène est tout aussi explicable que celle des Lusignans ou des Luxembourg, la gloire des enfants de Mélusine engagea seule les seigneurs du Dauphiné à confondre leur aïeule légendaire avec la fée des barons poitevins.

II

Les Allemands ont aussi leurs Mélusines et ce sont encore des déités locales qui ont hérité *du nom* de la mère des Lusignans après la vulgarisation de sa légende de beaucoup antérieure au succès du roman de Jehan d'Arras, comme le prouvent si bien les demandes adressées au duc de Berry par la duchesse de Bar et le marquis de Moraine.

Le château de Staufenberg, Stollenwald, Stollenberg, la ferme d'Eisenbulh et les douze pierres désignées dans la légende allemande de Mélusine, sont tous situés dans la vallée de Durbach (duché de Bade).

Bien que la forme du mythe ait un peu varié, on retrouve les traits principaux de la fée poitevine et parmi eux sa queue de serpent et des ailes de chauve-souris. Nul doute que cette tradition locale ne soit également antérieure au roman de Jehan d'Arras.

Un jeune homme d'une grande vertu, Sebald fils du Amtmann (bailli) de Staufenberg, attiré par une voix mélodieuse, rencontre un matin dans la forêt du Stollenwald, au sommet d'une montagne, une femme à la longue chevelure blonde, d'une surprenante beauté.

Il apprend que la malheureuse est *prisonnière* et ne peut être délivrée que par un homme exempt de tout péché. Elle se nomme Mélusine, est fille d'Himmel Stollen³⁰¹ et possède un immense trésor. La main de la belle et ses richesses seront là récompense du libérateur. Il suffit pour mettre fin à son tourment de venir trois jours de suite, à neuf heures du matin, sur le sommet de la montagne et de lui donner trois baisers sur la bouche et sur les yeux.

Le chevalier enflammé d'amour ne demande qu'à commencer l'épreuve, mais

de la Neuville Chant d'Oisel, Mélusine n° 1 : « À Boos, près de l'église, se trouve une petite mare ; quand elle est pleine, c'est signe d'abondance pour l'année à venir ; quand elle est tarie, c'est signe de stérilité. »

³⁰¹ Littéralement du ciel de Stollen. *Stollen* signifie galerie de mine, caverne. Les Védas comparent les nuages à des montagnes creuses contenant des trésors. Ce ne serait donc pas trop forcer le sens que de faire de Mélusine, la fille des nuages.

il aperçoit avec horreur que la jeune fille traîne après elle une *horrible queue de serpent* et que ses bras ressemblent à d'immenses ventouses. Il s'enhardit cependant et donne les trois gages. Le lendemain la sirène exhibe en outre d'énormes ailes de chauve-souris, l'amour est encore vainqueur du dégoût³⁰², mais le troisième jour une odieuse tête de crapaud a remplacé le charmant visage et encore l'ondoyante chevelure.

Ces beaux yeux qui savaient si bien implorer ne sont plus là pour animer le courage du jeune homme, il se dérobe à grand-peine aux étreintes de la Harpie et s'enfuit au château de Staufenberg.

Deux années se passèrent, le vieil Amtmann avait remis à son fils le gouvernement du bailliage, Sebald oubliant ses premiers serments d'amour et l'aventure de la forêt épousait la fille du prévôt.

Le soir des noces, au milieu du festin, un grand coup ébranle la salle jusque dans ses fondements, le plafond s'entrouvre avec fracas et les convives terrifiés voient une longue queue de serpent se balancer sur leurs têtes. Bientôt l'ignoble tête de crapaud apparaît menaçante du côté de Sebald, elle distille son venin sur les mets placés devant lui et quelques heures après le jeune époux meurt, entendant encore la voix vengeresse de Mélusine murmurer à ses oreilles : « Tu es à moi pour toujours³⁰³. »

La tradition badoise veut que Mélusine soit encore vivante, elle indique en outre la montagne de Stollenberg, comme le lieu où elle subit sa punition. La pauvre prisonnière se serait révélée plusieurs fois à une vieille femme morte au commencement de ce siècle, au temps où elle était bergère à la ferme d'Eisenbühl, la priant de la délivrer, lui offrant même en retour des richesses suffisantes pour acheter des royaumes. La fée a laissé son nom à deux sapins issus de la même souche près du lieu appelé *les douze pierres*. C'est là qu'elle apparaissait à cette

³⁰² On se demande comment Sebald n'a pas vu tout d'abord l'énorme queue, peut-être la fée lui apparaît-elle sur le bassin d'une fontaine. Les Mermàid (fées des lacs et des fontaines) étaient au dire de J. de Montlyard, des monstres marins à visage de femme. Il est facile de reconnaître les phoques et les morsés à cette description singulière. De sorte que la Mermaid n'est en fin de compte qu'un animal marin mal observé. J. de Montlyard, *Mythologie*, p. 798. La tradition de poissons à tête humaine n'est point perdue. On dit en Poitou que la morue a une tête semblable à celle *de l'homme* et que c'est pour cette raison que les pêcheurs s'empressent de l'enlever quand le poisson est pris, de peur qu'elle ne les empêche de le vendre.

³⁰³ Nous avons déjà dit qu'il existe une représentation numismatique de la Mélusine du Staufenberg, sans doute Bourguignonne, V. 1^{er} partie du chapitre V *in fine*. Le revers d'une médaille à l'effigie de Geoffroy la grand'dent porte en effet un monstre chevelu dont les membres antérieurs se terminent en ventouses. Profil mal indiqué tourné à droite, cou orné d'une chaîne avec médaillon ovale. Les replis de la croupe disparaissent en partie derrière le buste. Diamètre 37 millim. Collection de la Société polymathique du Morbihan.

femme alors âgée de moins de dix-huit ans et, comme Sebald, pure de tout péché. La jeune fille devait attendre cet âge pour tenter l'aventure. Elle s'y refusa sur l'ordre du pasteur de la paroisse, malgré de pressantes instances. Mélusine la conduisit un jour au sommet du Stollenberg, la montagne s'ouvrit d'elle-même, découvrant une vaste excavation ; là étaient tous ses trésors renfermés dans de grandes caisses. *Six géants* défendaient l'entrée et *six chiens noirs* étaient couchés sur le couvercle des coffres. Un geste arrêta la fureur des géants, les dogues se levèrent et la pauvre bergère put brasser l'or à pleines mains³⁰⁴.

Il est manifeste que le mythe allemand a subi l'influence des idées chrétiennes. C'est avec la fée de Sassenage que la Mélusine badoise offre le plus d'analogie. Là, comme à Stollenberg, la serpente peut encore être sauvée malgré l'insuccès de Raymondin, un nouveau seigneur tente même avec succès l'aventure³⁰⁵.

Les deux légendes qui vont suivre³⁰⁶ nous montreront des fées serpentes fort analogues à la Mélusine du Stollenberg, *mais complètement anonymes*, preuve nouvelle de l'importation tardive du vocable poitevin dans la vallée de la Durbach.

LA JEUNE FILLE SERPENT³⁰⁷

En 510, il y avait à Bâle, un nommé Léonard, plus souvent appelé Lienimom, fils d'un tailleur, homme d'une candeur plus que naïve et qui de plus s'exprimait avec peine parce qu'il bégayait. Cet homme était entré et avait pénétré, plus avant que jamais personne ne l'avait pu faire avant lui, dans la voûtée qui s'étend sous terre jusqu'à Augst, en passant par Bâle, et il a su trouver assez de facilité à s'énoncer pour raconter des faits surprenants, des histoires merveilleuses. Il raconte, et il y a encore des gens qui l'ont entendu de sa bouche, qu'il prit un cierge, l'alluma et entra dans le souterrain ; que d'abord il lui avait fallu passer par une porte de fer, puis d'une voûte sous une autre et enfin par de beaux jardins parés d'une agréable verdure. Au milieu s'élevait un magnifique château où était une belle fille qui avait un corps humain jusqu'à la ceinture ; elle portait sur la tête une couronne d'or et sa chevelure descendait jusqu'à terre ; au-dessous

³⁰⁴ Auffess et Mone, *Indicateur de la littérature allemande au moyen âge*, 1834, citation J. Babinet, pages 55-60. Grimm, *Veillées allemandes*, II, 399, donne une autre version. V. aussi, I, 369. La fée de Grimm restant, on est en droit de conclure que le nom de *Mélusine* n'a été imposé que fort tardivement à la meerfei de Staufenberg. La légende de Grimm est empruntée au vieux poème allemand d'Erkenbold (XIV^e siècle). V. la note à la fin du chapitre.

³⁰⁵ V. Angelo de Gubernatis. *Mythologie zoologique*, traduction Baudry, II, p. 493.

³⁰⁶ Empruntées à la collection Grimm.

³⁰⁷ *Veillées allemandes*, I, 20-22, reproduit par M. L. Favre dans la préface de son édition de la Mélusine de Nodot.

de la ceinture, c'était un affreux serpent. Cette jeune fille l'avait conduit par la main à un coffre de fer, près duquel étaient attachés *deux chiens noirs*, toujours aboyants qui en défendaient l'approche; mais ces chiens elle les avait apaisés et retenus par leurs chaînes, et il avait pu avancer sans autre empêchement. Prenant ensuite son trousseau de clefs qu'elle portait au cou³⁰⁸, elle avait ouvert le coffre et en avait retiré diverses pièces, tant d'argent que d'autre métal. Elle lui avait fait présent, avec une grâce particulière, d'un assez grand nombre de ces pièces, qu'il avait emportées avec lui en sortant et qu'il a même montrées à plus d'une personne. La jeune fille lui avait dit aussi qu'elle était de race royale, mais qu'elle avait été maudite et métamorphosée en monstre, et qu'elle ne serait délivrée que quand un jeune garçon dont l'innocence n'aurait souffert aucune atteinte, lui aurait donné *trois baisers*; qu'alors elle recouvrerait sa première forme, et que pour prix de sa délivrance elle donnerait à son libérateur toutes les richesses qu'elle tenait cachées en ce lieu. Il raconta encore qu'il avait déjà donné deux baisers à la jeune fille, mais qu'à chacun de ces deux baisers la joie d'une délivrance inespérée l'avait jetée dans des transports si furieux, qu'il avait cru, dans sa frayeur, qu'elle allait le déchirer tout vivant; que par conséquent il n'avait pas osé donner le troisième baiser et s'en était allé. Dans la suite, il lui arriva de se laisser entraîner par des camarades dans un mauvais lieu et de s'oublier dans les bras d'une femme impudique, et depuis cette souillure il n'a jamais pu retrouver l'entrée du souterrain; plus d'une fois, il a versé des larmes de regrets.

LA CHAISE DES CRAPAUDS³⁰⁹

À Nothweiler, château-fort alsacien, dans le Wasgau, vivait anciennement la fille d'un duc; elle était jolie, mais si fière qu'aucun de ceux qui recherchaient sa main n'avaient à son gré assez de biens et que plusieurs perdirent inutilement leur temps à la courtoiser. En punition de cet orgueil, elle fut maudite et condamnée à habiter sur un rocher désert jusqu'au jour de sa délivrance. Elle ne peut paraître qu'une fois la semaine, le vendredi, mais une fois sous la forme d'un serpent, la, seconde sous celle d'un crapaud et la troisième sous celle d'une jeune fille; c'est-à-dire sous sa propre figure. Chaque vendredi, elle se baigne sur le rocher qui aujourd'hui encore s'appelle le Kroetenstuhl (chaise de crapaud), dans l'eau d'une fontaine, et quand elle est dans son bain elle regarde au loin autour d'elle si personne ne vient la délivrer. Celui qui veut tenter cette délivrance trouve au

³⁰⁸ Cf. dans le chapitre précédent, Berthe de Rosemberg, la jeune fille de la prairie, etc.

³⁰⁹ Grimm, *Veillées allemandes*, I, 363-5.

sommet, du Kroetenstuhl un coquillage contenant trois marques : une écaille de serpent, un morceau de peau de crapaud et une boucle de cheveux jaunes. Muni de ces trois choses, il doit un vendredi à midi monter dans le château désert ; attendre que la jeune fille vienne au bain et pendant trois semaines consécutives, la baiser sur la bouche quand elle paraît, et cela sans prendre la fuite. Si on a le courage de persister, on lui rend le repos et on reçoit en retour tous ses trésors. Plusieurs personnes ont bien déjà trouvé les signes distinctifs et osé pénétrer dans les ruines du vieux château, mais la plupart sont morts de frayeur. Une fois un garçon plein de hardiesse avait déjà posé ses lèvres sur la bouche du serpent et voulait attendre les autres apparitions, mais la peur s'empara de lui, et il descendit la montagne en courant à toutes jambes ; la jeune fille qui était alors sous la forme d'un crapaud le poursuivit avec fureur jusque sur le Kroetenstuhl. Au reste, elle demeure toujours comme elle était et jamais ne vieillit. Comme serpent elle est on ne peut plus hideuse, et a, au dire du peuple, la grandeur d'une aiguille de charrette à foin, et comme crapaud la grandeur d'un four qui vomit des flammes.

M. L. Favre³¹⁰ a encore retrouvé en Alsace une autre serpente anonyme, mais si semblable de tous points à notre à Mélusine qu'on se demande avec lui si la légende de la dame de Lutzelbourg n'est point un écho fidèle du roman de Jehan d'Arras. Il est possible cependant qu'elle se soit entée sur quelque tradition locale plus ancienne. N'oublions pas les serpentes de la Provence et du pays Langrois que Gervaise et Vincent de Beauvais avaient signalées plusieurs siècles avant Jehan d'Arras.

M. Favre nous apprend encore qu'il existe une Mélusine forézienne. M. le docteur Rimaud dans un article intitulé : *Excursions foréziennes sur le chemin de fer de Saint-Etienne à Montbrizon*, dit qu'elle se rattache à l'ancien château de Marcilly sans plus amples détails. Il est probable que là encore Mélusine s'identifie avec l'ancienne divinité de la forteresse.

Près de Montbrison, une paroisse porte le nom de Lezignieux, ce nom si voisin de Lusignan ne lui paraît pas étranger à la formation d'une légende sur le type poitevin.

³¹⁰ *Histoire de Mélusine* suivie de *l'Histoire de Geoffroy la grand'dent*, par Nodot, rééditée par L. Favre, Niort et Paris. In préface, L'origine de la légende n'est pas indiquée.

III

J. Babinet ne croit point à une Mélusine, pour lui le mythe est exclusivement Poitevin ; les mariages et les conquêtes des Lusignans et plus tard la vulgarisation du roman de Jehan d'Arras expliqueraient la diffusion.

Il admettrait aussi volontiers qu'on ne connaissait guère Mélusine en Bourgogne avant le mariage d'Anne de Lusignan, fille de Jean II, roi de Chypre, avec Louis, prince de Piémont (2 janvier 1432). Le duc de Savoie célébra par des fêtes brillantes les noces de son fils. On y vit figurer, à côté du cardinal de Chypre qui conduisait la fiancée, le duc Philippe le Bon, allié à la maison de Savoie. Chacune des trois nations rivalisa de luxe et l'éclat de ces fêtes fut si grand que saint Rémi, premier roi d'armes de l'ordre de la toison d'or, se plut à les décrire longuement. À l'un des banquets, il y avait, dit-il, au long de la salle *des formes de séraines* qui chantaient très gracieusement. Nul doute que si le roi d'armes eût entendu parler de Mélusine, il n'eût reconnu dans ces sirènes l'ancêtre légendaire des Lusignans.

Quelques années plus tard, au mois de février 1453, Mélusine de Lusignan figure sous son véritable nom dans une fête donnée à Lille par Philippe le Bon. Après les joutes le duc de Bourgogne festoya les chevaliers et les dames du tournoi. À la deuxième table présidait le comte de Charolais qui devint plus tard Charles le Téméraire. Le second entremet, dit Olivier de la Marche, était un château à la façon de Lusignan, et sur ce château, au plus haut de la maîtresse tour, était Mélusine en forme de *serpente*, et par les deux moindres tours de ce château saillait, quand on voulait, *eau d'orange* qui tombait ès fossés.

Il n'y aurait point, d'après ce système, de légende bourguignonne antérieure à 1432 et la prétendue histoire de Mélusine serait passée en Allemagne par suite du mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche³¹¹.

Les sirènes du mariage d'Anne de Lusignan nous paraissent aussi fort étrangères à Mélusine. Les sirènes furent très à la mode pendant tout le XV^e siècle, elles figurent souvent dans les fêtes données au roi Louis XI par ses bonnes villes. M. Henri Baudrillart nous apprend qu'elles étaient représentées par des jeunes filles *nues* plongées dans l'eau jusqu'à la ceinture³¹². Le dévot monarque aimait à leur entendre réciter des vers à sa louange et préludait ainsi aux exhibitions sin-

³¹¹ Babinet, 60, 66. La médaille de la Société polymathique du Morbihan, qui appartient réellement à Bourgogne, prouverait sans doute que la Mélusine du Staufenberg y fut connue avant celle de Lusignan. V. 1^{re} partie, chap. V, in fine.

³¹² *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1818, p. 854.

gulières dont le siècle suivant devait si souvent donner au peuple le déplorable spectacle.

Nous avons déjà fait remarquer que la duchesse de Bar et plusieurs autres parents de Jehan de Berry connaissaient la légende de Lusignan avant Jehan d'Arras.

Il ne serait donc point impossible que Mélusine fût populaire en Bourgogne en 1432, la tradition relative à la colère de Mélusine lorsqu'un orage éclate, recueillie par M. E. Blacher et citée plus haut, paraît ancienne, elle confirmerait cette opinion.

Si, oubliant Mélusine et son roman au sujet desquels nous partageons pleinement le sentiment de M. J. Babinet, nous en venons à l'étude des différentes traditions locales sur lesquelles ils sont venus s'implanter³¹³, nous ne saurions nous empêcher de reconnaître que la légende du Stollenberg diffère essentiellement de celle de Lusignan et que son origine allemande n'est point contestable. En France même la tradition des fées serpentes n'est nullement localisée en Poitou; nous avons démontré que bien souvent elle reste étrangère à l'histoire des Lusignans et de leurs alliés. Ce mythe, en réalité, appartient à plusieurs peuplades de même origine disséminées de l'un et de l'autre côté du Rhin, et lui chercher un centre d'irrigation *en Europe* nous semblerait ridicule. Nos fées serpentes sont sœurs des déesses Scythes et des Titans de la Grèce, c'est dans l'Inde qu'il faut chercher leur commune patrie.

Il en est tout autrement de la prétendue chronique à laquelle la serpente des Lusignans a donné lieu. On ne saurait nier que la Bourgogne ne l'ait pas reçue du Poitou et que Mélusine jusque-là reléguée dans les récits populaires ne soit, grâce à Jehan d'Arras, entrée en faveur auprès des grands³¹⁴.

Pendant les orages de la guerre de Cent ans, la cour de Dijon eut souvent le monopole des choses de l'esprit, puissants ducs représentaient dignement la tradition des Valois de la Première race dont ils étaient issus; un demi-siècle durant, ils réglèrent le goût et la mode. Les gravures des premières éditions de Mélusine reproduisent le costume des seigneurs de la suite de Charles le Téméraire. Il semblerait que le livre soit fait pour eux.

Cette vieille épopée féodale où l'on voyait les anciens dieux prendre part à la

³¹³ Jehan d'Arras n'inventa ni le nom ni la légende de Mélusine. Bien avant lui, ne l'oublions pas les malheurs de la pauvre serpente couraient le monde et la rendaient très populaires. C'est sans doute cette première vulgarisation qui permit à la fée poitevine de transmettre son nom à quelques-unes des autres serpentes jusque-là anonymes.

³¹⁴ M. J. Barrois ne cite pas moins de trois exemplaires de l'histoire de Mélusine dans sa *Bibliothèque prototypographique des fils du roi Jean*.

MÈRE LUSINE

conquête du saint Sépulcre, convenait bien à cette brillante société plus chevaleresque que convaincue. Il ne faut point oublier cependant que le livre n'apparut guère avant la fin tragique du dernier duc. Jusque-là l'œuvre de Jehan d'Arras ne s'était fait connaître que par manuscrits, sans doute peu nombreux, même en Bourgogne. Il paraît probable que le premier qui vint dans ce pays fut envoyé par Jehan de Berry à son frère Philippe le Hardi.

Pour rendre notre étude plus claire et plus intelligible, nous nous sommes efforcé de séparer les divers attributs de la mère Lusine, quoique la nymphe agreste apparaisse sans cesse sous la serpente ou la banshee aussi bien que sous la mermaid ou la fée des ruines, manifestations successives du génie local sur le domaine duquel les châteaux se sont élevés. Un instant l'idée nous était venue de donner pour titre à notre travail: *Histoire d'un esprit du sol*, mais cette désignation laconique n'a pas tardé à nous paraître obscure et insuffisante.

Ces quelques mots résument pourtant toute la fable de la mer Lusine, et si parfois le génie local semble emprunter les attributs de divinités d'un ordre plus élevé, cela tient uniquement à ce que resté seul au milieu des débris du Panthéon national, il absorbe le domaine inoccupé des anciens dieux dont il n'offre plus que la pâle image.

MÈRE LUSINE

NOTE

PIERRE DIMRINGER DE STAUFENBERG³¹⁵

Dans l'Ortenau, non loin d'Offenburg, est situé le Staufenberg, château héréditaire du chevalier Pierre Dimringer, sur lequel la tradition raconte ce qui suit :

Un jour de Pentecôte, de bon matin, il dit à son domestique de seller son cheval, parce qu'il voulait aller de son château à Nussbach pour y entendre matines. Le domestique passa devant ; chemin faisant, à l'entrée de la forêt, il vit une jeune fille merveilleusement belle et richement parée, assise toute seule sur une pierre ; il passa outre. Bientôt après arriva le seigneur Pierre lui-même ; il jeta sur la jeune fille un regard de satisfaction, la salua et lui adressa des paroles bienveillantes. Elle s'inclina devant lui et lui dit : « Que Dieu te remercie de ton salut. » Alors Pierre descendit de son cheval ; elle lui présenta les mains ; il l'enleva de la pierre où elle était assise et la prit dans ses bras. Tous les deux s'assirent sur le gazon et causèrent de tout ce qui s'offrit à leur esprit : « De grâce, belle dame, si je puis vous demander ce que j'ai à cœur de savoir, dites-moi pourquoi vous êtes assise ici toute seule ? – Je vais te le dire, ami, avec franchise : c'est que j'ai voulu t'attendre ici ; je t'aime depuis que tu sais monter un cheval ; je t'ai secrètement accompagné partout, dans les luttes et dans les combats, sur les routes, dans les rues et partout ; ma main libre étendue sur toi t'a réservé des atteintes du mal. » Le chevalier lui répondit : « Vous voir est ce qui pouvait m'arriver de plus agréable, et je voudrais être avec vous jusqu'à la mort. – Cela peut bien être, dit la jeune fille, si tu suis mes préceptes. Si tu veux que je t'aime, il faut que jamais tu ne te maries, et si tu le fais, tu mourras le troisième jour de ton mariage ; mais si tu restes seul, aussitôt que tu me demanderas, tu m'auras auprès de toi et tu vivras dans les délices. » Pierre lui dit : « Femme, tout cela est-il bien vrai ? » Et elle prit Dieu à témoin de la vérité de ses paroles. Alors il lui promit de n'appartenir qu'à elle, et tous les deux s'engagèrent mutuellement leur foi. La noce devait, à la prière de la dame, se célébrer à Staufenbeg : elle lui donna un bel anneau ; ils se firent l'un à l'autre un chaste sourire, s'embrassèrent, et le seigneur Pierre continua sa route. Arrivé au village, il entendit la messe, fit sa prière, puis retourna dans son château. Aussitôt qu'il fut seul devant la cheminée, il pensa en lui-même : « Oh ! si j'avais à présent auprès de moi ma chère fiancée, que j'ai trouvé là-bas

³¹⁵ D'après le vieux poème allemand d'Enkenbold, du XIV^e siècle. Grimm. *Veillées allemandes*, traduction L'Héritier de l'Ain, II, 299.

sur la pierre!» À peine avait-il achevé ces mots que déjà elle était devant ses yeux; ils se couvrirent de baisers et furent heureux de se trouver ensemble.

Ils vécurent ainsi pendant quelque temps; elle lui donna de l'argent; du bien, tout ce qu'il faut pour vivre heureux dans le monde. Ensuite il partit pour voyager, en quelque lieu qu'il fût, sa femme était auprès de lui dès qu'il en formulait le souhait.

Enfin, il revint dans sa patrie. Ses frères et ses amis l'assiégèrent pour l'engager à se marier; il fut effrayé de leur proposition et chercha à l'éluder. Ils le firent encore obséder davantage par un homme très habile qui était aussi de ses parents. Pierre répondit: «Je me ferai plutôt hacher en morceaux que de consentir à me marier.» Le soir comme il était seul, sa femme, qui déjà savait ce qu'on lui proposait vint le trouver et lui répéta la promesse qu'il lui avait faite; mais à cette époque, devait avoir lieu à Francfort l'élection de l'empereur d'Allemagne, et Pierre de Staufenberg s'y rendit avec beaucoup d'autres gentilshommes. Là, il se distingua tellement dans le tournoi qui eut lieu, qu'il attira sur lui l'attention du roi³¹⁶, et que le roi finit par lui offrir la main de sa cousine de Carinthie. Pierre fut en proie de vives angoisses, mais il refusa, et comme tous les princes s'entretenaient de ce refus, il leur dit enfin qu'il avait déjà une jolie femme dont il n'avait qu'à se louer, qu'il ne pouvait à cause d'elle en épouser une autre, et que, s'il le faisait, il mourrait dans l'espace de trois jours. Alors l'évêque lui dit: «Seigneur, faites-moi voir cette femme.» Il répondit: «Elle ne se montre à personne qu'à moi.» – «Ce n'est donc point une véritable femme, dirent aussitôt tous les assistants, c'est du diable que vous la tenez, et si la diablesse vous plaît mieux que les femmes pures et vertueuses, c'est aux yeux du monde entier une tache imprimée à votre nom et à votre honneur.» Embarrassé par ces discours, Pierre de Staufenberg dit qu'il ferait tout ce qui plairait au roi. Aussitôt la jeune princesse lui fut fiancée et le roi scella les fiançailles par les plus magnifiques présents. La noce, selon le désir de Pierre, dut être célébrée dans l'Ortenau. Lorsqu'il revit sa femme pour la première fois depuis cette résolution, elle lui fit de tendres reproches de ce qu'il avait transgressé sa défense et violé sa foi, et elle lui rappela que c'était aux dépens de sa vie: «Et je vais, ajouta-t-elle, t'indiquer à quels signes tu reconnaîtras que ta fin approche; quand tu verras mon pied et que tout le monde, hommes et femmes, le verront pendant la célébration de la noce, alors tu n'auras pas de temps à perdre, le moment sera venu de te confesser et de te préparer à la mort.» Mais Pierre crut, sur la foi du prêtre, qu'elle ne voulait peut-être que l'épouvanter par ces menaces et que c'étaient purs mensonges. Aussitôt donc que la jeune

³¹⁶ Ou plutôt de l'empereur.

fiancée fut arrivée à Staufenberg il y eut grande fête au château, et le chevalier s'assit à table vis-à-vis d'elle. Tout à coup, on vit sortir quelque chose à travers le plancher, c'était un pied humain ou plutôt une jambe d'une merveilleuse beauté et blanche comme de l'ivoire. Le chevalier pâlit et s'écria : « Ah ! mes amis, vous m'avez perdu, et dans trois jours je serai parmi les morts. » Le pied disparut sans laisser de trou dans le plancher. Les fifres, les danses et les chants cessèrent, on appela un prêtre, et le chevalier, après avoir pris congé de sa fiancée et confessé ses péchés, mourut. Sa jeune femme entra au couvent et pria Dieu pour son âme, et dans toute l'Allemagne on regretta le vaillant chevalier.

Dans le XVI^e siècle, selon le témoignage de Fischart, le peuple de toute la contrée savait encore l'histoire de Pierre de Staufenberg et de la belle *Meerfey*³¹⁷, comme on la nommait alors. On voit encore entre Staufenberg, Nussbach et Weileshofen, la pierre (Zwœlfstein, pierre des douze), où elle lui apparut pour la première fois, et l'on montre dans le château la chambre où Meerfei doit s'être tenue quelquefois³¹⁸.

³¹⁷ Fée des eaux.

³¹⁸ C'est une des innombrables variantes de l'histoire du chevalier qui trahit l'amour de la fée. La *Merfei* a cessé d'être anonyme le jour où la légende de sa sœur Mélusine a été connue à Staufenberg.

CHAPITRE IV: LA DÉESSE

*Nous invoquons le char des Maruts, qu'entoure
l'abondance et sur lequel est monté Rodasi ap-
portant les ondes pour plaire à ces dieux.
J'invoque donc cette forte et adorable famille
des Maruts que l'on voit briller sur ce char. En
même temps qu'eux est adorée une noble déesse.
Milushi féconde et fortunée.*

(HYMNE DES VÉDAS, CITATION DE M. E. BLACHER)

SOMMAIRE : Elinas Thiaus, Pressine, Mélusine et ses dix enfants assimilés à Rudra, à Priçni, à Milushi et aux Maruts. La déesse généreuse de l'Inde et la fée pleureuse des trouvères. La serpente Holda. La dorne de la mère Lusine et la hotte de Gargantua. Mélusine en colère.

I

Pour M. E. Blacher³¹⁹, Mélusine n'est autre chose que la *féconde et fortunée Milushi*, personnification céleste analogue à Priçni et présidant comme elle, dans la mythologie indienne, à *la pluie et la tempête*. Priçni était en outre épouse de Rudra, dieu des vents et des orages, et mère des Maruts. Dans ce système Elinas Thiaus correspond à Rudra, Pressine à Priçni³²⁰, les enfants de Mélusine et de Raymondin, aux Maruts.

Pressine et Mélusine rappellent assez bien Priçni et Milushi; nos connaissances en linguistique sont malheureusement trop bornées pour suivre l'auteur dans son assimilation d'Elinas Thiaus à Zeus – Ouranos – Diaus – Varuna – Rudra. Remarquons cependant que la légende de Staufenberg ne contredit pas cette manière de voir. Mélusine apprend à Sebald qu'elle est fille d'Himmel Stollen, c'est-à-dire sans doute *des mages du ciel*³²¹. Dans le roman de Jehan d'Arras, ce

³¹⁹ *Essai sur la légende de Mélusine*, par E. Blacher, brochure in-8°. Paris, Parent, 1872.

³²⁰ Priçni paraît être devenue la Frigga scandinave.

³²¹ Deuxième partie, chapitre III.

père n'est autre qu'Elinas Thiaus, il peut donc y avoir quelque raison de croire que ce personnage représente encore la voûte céleste où se forment les nuages, c'est-à-dire le ciel même.

M. E. Blacher établit encore un parallèle entre les dix enfants de Mélusine et les dix Maruts³²². Revenons à Milushi dont le nom paraît provenir du radical *mih* accepté par la langue grecque *δμικλη*, nuage, de *δμικω* et plus tard par le latin – *meio* – d'où notre terme scientifique, *miction*.

Le généreux Rudra prend souvent lui-même l'épithète de *Midvas*, toujours en rapport avec l'idée grossière que l'on se formait alors de la façon dont les divinités célestes répandaient leurs bienfaits sur la terre. Que l'on se souvienne de Gargantua *inondant* les Parisiens du haut des tours de Notre-Dame et l'on aura le sens très exact de cette fonction naturelle :

Cujus recinet jocosa nomen imago.

Hâtons-nous d'ajouter que les Indiens comparaient volontiers les nuages à des montagnes et à des vaches³²³. Dans l'imagination populaire, ces vaches célestes ne tardèrent point à remplir le rôle *utile* des hôtes du ciel ; mais Midvas et Milushi n'en conservèrent pas moins leur désignation première et si la déesse *généreuse* de l'Inde devint plus tard la fée *pleureuse* de Lusignan, il ne faut y voir qu'un autre changement heureux apporté par le temps et des mœurs plus polies.

Une station en Grèce n'est point inutile pour conduire Milushi de l'Inde jusqu'en Poitou. Les trois *Gorgones*³²⁴ offrent à M. E. Blacher, un mythe analogue à celui des trois filles de Pressine. Méduse subit les conséquences d'une étymologie assez hasardée en devenant une seconde incarnation de *Milushi* ; *Sthénée* – la puissante – sera si l'on veut la tempête ; *Euryale*, la vaste mer. Elles sont, il est vrai, filles de deux divinités océaniques : *Phorcys* et *Kétos*, mais il s'agit évidemment de l'Océan atmosphérique, le *samudra* des Indiens et la preuve que cette interprétation est la vraie, c'est la poursuite de Méduse par Persée *dans les plaines de l'air*.

La forme ophique est un trait caractéristique de Mélusine, les Gorgones ont des serpents un peu partout (autour des reins, dans la chevelure, sur les mains) ;

³²² M. Angelo de Gubernatis admet 21 Maruts. *Mythologie zoologique*.

³²³ Comme la vache chargée d'un lourd fardeau, les Maruts s'emparent avec violence ; sous leurs efforts ils agitent la *montagne lourde et retentissante*. – Lève-toi ! j'invoque dans mes hymnes la bande illustre, incomparable de ces Maruts qui grandissent et se répandent tels *qu'un troupeau de vaches*. Védas, traduction Langlois, t. II, 341 citation de M. E. Blacher.

³²⁴ De Γοργος « prompt, terrible ».

on va même parfois jusqu'à les représenter avec une tête de reptile comme la fée du Stollenberg³²⁵. N'oublions pas aussi les cheveux blonds de Méduse, particularité antérieure à la punition de Minerve, qui la fait ressembler *de loin* à une fée celtique. Ce châtiment, l'attrait d'une beauté irrésistible, le malheur de ceux qui se laissent séduire sont peut-être autant de points de contact. Le nom seul de Méduse semble *pourtant* avoir *déterminé le choix de l'auteur*. Les Harpies, oiseaux *stymphaliques*, chiens de Jupiter, etc., se prêteraient incontestablement mieux à un rapprochement avec le mythe indien. Cette fois au moins l'étymologie ne saurait mentir. *Iris* est bien l'arc-en-ciel qui annonce la pluie; *Ocypode*, le nuage rapide; Aëlla, la tempête qui gronde. Malheureusement, aucun de ces noms ne nous rend Priçni, Rudra; Milushi, et M. E. Blacher n'ayant pas l'embarras du choix a dû se rejeter sur la Gorgone blonde.

II

Si le savant orientaliste paraît avoir quelquefois fait fausse route, il lui reste le mérite indéniable d'avoir tenté le premier de débrouiller les origines du roman de Mélusine. M. E. Blacher ne s'ingénie plus à chercher dans les chroniques des croisades quelque brillante reine qui puisse servir de prototype à la prétendue mère des Lusignans. Il n'hésite pas à nous signaler au début du livre de Jehan d'Arras un mythe véritable, servant de prologue et de canevas à toute la légende héroïque.

Rabelais, en son temps, avait bien été frappé de la présence d'un attribut qui rattache Mélusine aux Titans de la Grèce et à la nymphe scythique Ora, aimée de Jupiter, M. Ursin et *après lui*, J. Babinet retrouvaient encore en Scythie la déesse serpente Echidna; M. Félix Herbet enfin nous montrait la *sirène sous la fée*³²⁶; mais l'effort n'avait jamais été porté plus loin. M. E. Blacher nous indique que pareille assimilation doit être tentée pour les autres acteurs du drame, ce qui paraît être vrai au moins pour le père, la mère et les sœurs de la fabuleuse épouse de Raymondin, malheureusement il semble chercher un peu loin les divinités similaires qui lui servent de termes de comparaison.

À l'époque où se forma la légende de la déesse mère de Lusignan, les Poitevins

³²⁵ J. de Montlyard, *Mythologie extraite du latin de Natalis Conti*. Lyon, Paul Frelon, 1600, p. 790.

³²⁶ Sur l'un des sarcophages des catacombes de Rome, les sirènes sont représentées sous la forme de femmes ailées à pieds d'oiseaux, (de Rossi, *Rome souterraine*, traduction Allard, p. 433), ce qui prouve qu'elles appartiennent aussi bien à l'air qu'à l'eau, de même que notre mère Lusine.

avaient depuis longtemps perdu le souvenir de la première patrie, les dieux de l'Inde leur étaient inconnus. D'autres mythes naissaient sous le ciel brumeux de l'Occident; c'était maintenant autour de la sauvage Bretagne que rayonnait le panthéon barbare, de nouveaux noms et de nouveaux attributs voilaient l'image des anciens dieux.

C'est dans cet autre Élysée qu'il faudrait à notre avis retrouver la famille de notre fée. La comparaison du mythe parallèle des nymphes de la Grèce aiderait sans doute dans cette recherche. Comme ses sœurs méditerranéennes, la Mermaid bretonne passait sans doute pour être née de quelques divinités marines, telles que les *nick* et les *nixes*, et cette autre origine n'empêcherait point encore d'en faire, à l'exemple de M. E. Blacher, une *personnification de la nuée pluvieuse*.

Nous arrivons au même résultat par une voie plus naturelle.

III

La plupart des traditions relatives aux édifices attribués à la mère Lusine nous montrent la fée transportant à travers l'atmosphère, dans son tablier de *mousseline*, tous les matériaux qui lui sont nécessaires. Souvent le *devanteau* cède sous le poids et son contenu tombant sur le sol y forme d'immenses amoncellements. Ces petites montagnes que la mère Lusine chasse devant elle, dans les airs, nous reportent aux nuages, ces autres montagnes, creuses et résonnantes, des mythes de l'Inde. Bien plus la légende de Vouvent semble nous présenter ces prétendues montagnes se résolvant en eau. Rappelons-nous en effet que, lors de la construction de cette forteresse, la bâtisseuse portait *dans sa bouche l'énorme quantité d'eau qu'il lui fallait employer*.

Une fontaine monumentale, construite au XVI^e siècle, dans la cour principale du château de Vouvent, en l'honneur de Mélusine, était uniquement alimentée par *l'eau de pluie* qu'on recueillait dans une vaste cuve placée au niveau du second étage. La fontaine se composait d'un bassin supporté par quatre serpentes; au-dessus, Mélusine tenant un miroir d'une main et un peigne de l'autre, lançait des filets d'eau par les seins. Faut-il voir dans ce monument un souvenir de la tradition relative à la construction de Vouvent et un nouvel argument en faveur de la thèse émise par M. E. Blacher?

En Dauphiné l'écoulement intermittent des fontaines de Sassenage, mises sous le patronage de Mélusine, annonce ce que l'on doit attendre des prochai-

nes récoltes³²⁷. On ne saurait demander une preuve plus évidente de l'influence bienfaisante sur les fruits de la terre, attribuée à la fée poitevine. Ce sont les eaux qui donnent le présage, c'est par elles seules que la déesse des nuées répand ses bienfaits.

Mais voici deux traditions locales dignes en tous points de la déesse *généreuse* de l'Inde.

À Béceleuf l'eau découlait *pendant l'hiver* de la voûte d'une salle basse moins élevée que la cour du château. On n'hésitait pas à attribuer cette humidité temporaire à la *mère Lusine elle-même*. Ce qui suit dira mieux comment la fée y contribuait.

Non loin de l'ancienne forteresse, dans la vallée de l'Autise, les pluies d'automne font naître une petite source au fond de la grotte que domine Roc Cervelle. Elle est encore produite, assure-t-on, par la fée *quæ mingit*³²⁸.

Ainsi, si les trouvères se contentent de faire *pleurer* la mère Lusine, nos traditions populaires célèbrent encore *sa générosité* sous une forme identique à celle des mythes de l'Inde.

La chasseresse sauvage allemande Gueroryssa (ou Guro-Rysserova, d'après M. Liebrecht), autre forme de la Frau-Holle – le fantôme de l'hiver – Holda – Friga – est représentée *avec une queue de serpent*, comme la fée poitevine³²⁹.

Holda est souvent en rapport avec l'élément liquide, car elle personnifie à la fois les *nuages, la pluie, l'hiver, la nuit et la mort*³³⁰. L'attribut qui lui est commun avec Mélusine semble expliquer comment la fée poitevine a fini par hériter de quelques-unes de ses fonctions divines. Les dieux se succèdent dans le ciel comme les héros dans les traditions populaires, la meilleure place est toujours au dernier arrivant, il lui suffit pour faire oublier son devancier de présenter les principaux traits qui le distinguent.

Mélusine, envisagée comme *banshee*, offre encore quelques points de contact avec la déesse de la mort.

Nous n'osons pousser plus loin cette comparaison. On pourrait remarquer cependant qu'il existe un contraste évident entre le tablier *plein de montagnes* que

³²⁷ V. dans les notes de l'édition des *Otia imperialia* de M. Liebrecht l'indication de plusieurs faits analogues, *Anmerkung*, 50, 128, 130.

³²⁸ Renseignement communiqué par M. Michaud, instituteur communal à Champdeniers, natif de Béceleuf.

³²⁹ A. de Gubernatis. *Mythologie zoologique*. Traduction P. Regnault, I, note de la p. 211.

³³⁰ La mesnie furieuse (Borgnet) in *Otia imperialia*, p. 184- 185, en note.

la mère Lusine chasse *devant elle* et la hotte que Gargantua porte au contraire *derrière lui*³³¹.

Si l'on admet avec M. Gaidoz et M. de Gubernatis que le mythe du géant soit purement solaire, on reconnaît aisément dans le fardeau de la *hotte* les nuages qui s'amoncellent derrière le dieu de l'été, tandis que la *dorne* de la mère Lusine nous offrira l'image contraire, car c'est devant elle, dans son giron, que les nuages se forment. Enfin, par son odieuse métamorphose, la mère Lusine rappelle, comme nous l'avons dit, l'affreuse vieille qui, dans le conte du fidèle Eckart, personnifie l'hiver³³².

En présence de la mère Lusine reproduisant Holda sous ses sombres attributs, nous trouverions Gargantua symbolisant à son tour, comme Wotan, l'été, le jour, l'amour et les combats.

Il est regrettable qu'aucune des traditions que nous avons recueillies ne nous montre la fée en lutte avec Gargantua, comme Holda avec le dieu de l'été. Que signifie pourtant la colère de Mélusine quand un orage éclate³³³. Les gens fâchés sont bien près de se battre, la déesse ne prendrait-elle point sa part au tumulte du ciel?

N'oublions pas que c'est au sein des nuages qu'au retour du printemps le dieu du soleil foudroie ses ennemis. *Les cris de Mélusine* sont peut-être un aveu de sa défaite *jusqu'au plus prochain hiver*³³⁴, mais chez nous son glorieux adversaire n'a plus de nom, on ne sait à qui attribuer la victoire.

IV

La déesse ne doit point nous faire oublier l'humble fée champêtre qui protègea le berceau des Lusignans. Si la mère Lusine, héritant d'attributs empruntés à des divinités d'un ordre plus élevé, semble les remplacer parfois dans les traditions populaires, son avènement est trop tardif pour qu'une place lui soit réservée dans

³³¹ En Suisse, le diable, autre personnification solaire, figure souvent avec une hotte dans les récits populaires. On peut en dire autant de Croquemitaine chez nous. Les enfants dont il se charge rappellent les *singes* (nuages) des mythes de l'Inde. Le bonhomme de la lune porte un *fagot*. Gargantua porte des montagnes dans sa hotte et quelquefois du bois, une tradition recueillie par Bourquelot montre que c'est une provision d'hiver. Le géant mange souvent des *boeufs* (nuages), il poursuit des *femmes* (*Holda*). Sa chevelure est blanchie par *les frimas de l'hiver* comme celle de Wuotan. Il est enfin poursuivi lui-même comme le dieu germanique. Ce sont des chiens qui représentent l'hiver dans la tradition recueillie par l'abbé Baudry. *Antiquités celtiques de la Vendée*. Fontenay et la Roche, p. 30.

³³² P. de Saint Victor. *Les femmes de Goethe*. la jeune fille dans la forêt.

³³³ E. Blacher, loc. cit., p. 10.

³³⁴ V. Grimm. *Deutsch myth.*

le Panthéon de la Gaule ou de la Germanie. Le développement du mythe suit en quelque sorte la fortune de la famille du chef barbare établie dans le vieux camp de Licinius³³⁵, tandis qu'elle conquiert des couronnes et mêle son sang aux races les plus illustres, la *mère* gallo-romaine suit partout ses enfants et se substitue aux autres déités locales. La religion primitive n'existait plus qu'à l'état de traditions vagues et sans objet, ce qui en restait encore devient l'apanage de la divinité la plus en vue, et un jour arrive où la mère de *Lusignan* résume tous les souvenirs du paganisme expirant.

Il est aujourd'hui démontré que le culte des *déeses mères* n'appartenait point exclusivement à la Germanie et à nos provinces de l'Est, il n'est pas moins certain que ces divinités ne formaient pas toujours *des triades féminines*³³⁶, la *mère Lusine* n'est que l'une de ces mères isolées; elle se confond avec la fée ou plutôt la mermaid de la fontaine de l'antique oppidum celtique, connue sans doute sous ce nom de mère avant que la conquête romaine n'en fit l'Égérie de Licinius. À ceux qui tiendraient à donner aux *déeses mères* une origine germanique, il est facile de répondre que des barbares d'outre Rhin à la solde de l'empire ont pu donner cette désignation à la divinité agreste de Lusignan³³⁷; *l'unique* génie indigène aurait alors été remplacé par une *simple* mère, et cette hypothèse expliquerait encore comment la *triade* a dû dans d'autres circonstances semblables se simplifier pareillement.

Quoi qu'il en soit, la fée celtique apparaît clairement derrière la déesse mère, si même ces deux appellations n'ont pas été tout à fait synonymes dès le début. Les *mères* étaient des divinités dispensatrices de l'abondance, protectrices des maisons et des champs, des routes et des provinces³³⁸. Tous ces brillants attributs ne les éloignent point sensiblement des fées gauloises. Nos légendes ne nous montrent-elles pas au-dessus des fées d'ordre inférieur des *reines* présidant à de vastes circoncriptions, comme les déesses mères dont les inscriptions nous ont gardé le souvenir. Si les mères et les fées ne se confondent pas entièrement, il faut au moins leur reconnaître ces traits communs, qui appartiennent aux individus issus d'une même famille :

Facies nec omnibus una
Non diversa tamen, qualem decet esse sororum.

³³⁵ Voir 1^{re} partie, chapitre I^{er}.

³³⁶ *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2^e série, t. III, 1880. De la Ménardière, *Le culte chez les Pictons*, 28-29.

³³⁷ Nous voyons de même César donner des noms latins aux divinités gauloises, suivant que leurs attributions lui semblent analogues à celles des dieux de Rome.

³³⁸ De la Ménardière, loc. cit.

TROISIÈME PARTIE
—
BIBLIOGRAPHIE

CHAPITRE I^{er}
MANUSCRITS DU ROMAN DE JEHAN D'ARRAS
ET DU POÈME DE COULDRETTE.

*Nympha, parisque gradus, et totius una laboris
Apta comes, speculo manifesta, et pectine nosci,
Dic, age, quo dominam memorem cognomine? quasque
Erigit inde novas, hinc priscas corrigit aedes
Conscia prateriti, venturi prescia vates,
Nil precor indignum...*

(POÈME SUR LA MORT DE FRANÇOIS,
CARDINAL DE LA ROCHEFOUCAULT)

A. – *Roman en prose française de Jehan d'Arras, clerc du duc de Berry, composé de 1387 à 1394, ordinairement intitulé Mélusine.*

1. – Bibliothèque de l'Arsenal, n° 234.

M. Pressac³³⁹ considérait ce manuscrit comme la copie la plus ancienne et la meilleure, il en donne la description suivante.

Volume grand in-4° (30 centim. de hauteur sur 21), de 166 feuillets, vélin à deux colonnes, XV^e siècle, ancienne reliure en bois où se voient encore les restes de deux fermoirs en cuivre et d'une armure en fer.

L'écriture de ce manuscrit semble appartenir au règne de Charles VII ; les caractères sont ronds et nets. Il est orné de 36 miniatures ombrées d'un gris pareil à celui de l'encre de Chine. Quelquefois elles sont rehaussées de certaines parties, coloriées ainsi les cheveux sont constamment roux et les visages légèrement carminés. Ces miniatures, la plupart belles, occupent seulement la largeur d'une colonne (6 centim. 1/2) et sont d'une hauteur qui varie de 8 à 9 centim. Les figures sont bien dessinées.

Les majuscules sont gothiques, gueules et azur, sans ornements. La première

³³⁹ *Essai bibliographique sur le roman de Mélusine*. Incomplet, 1855. Voir sur cet important ouvrage les biographies de l'abbé Gустeau et de M. Pressac (de M. Gustave Bardy), placées au commencement de l'édition des *Poésies patoises* de l'abbé Gустeau. Niort, Clouzot, 1862, pp. XIV-XV des dites biographies.

seulement qui est un E, est remplie et entourée de fleurons; elle est aussi beaucoup plus grande que les autres.

Dans ce manuscrit, le roman est divisé en 35 chapitres, précédés du prologue de l'auteur³⁴⁰. Chaque chapitre est annoncé par une rubrique à l'encre rouge, à la suite de laquelle se trouve une miniature. Le prologue a aussi la sienne placée en tête. Elle représente l'auteur écrivant sous la dictée du duc de Berry.

M. Pressac croit qu'elles n'ont point servi de modèles aux gravures des imprimés dont la composition est différente quand le sujet traité est le même que dans le manuscrit.

Commençant par :

« En toutes choses commencer on doit appeler le Créateur des créatures qui est maistre de toutes les choses faictes et à faire qui doivent tendre à perfection de bien et les autres parvenir selon les vices des *créatures*... »

Et finissant par :

« ... Doit estre réputée pour euvre et cy se taist Jehan Darras³⁴¹ de la noble histoire de Lusegnen. Dieux doint aux trespassez sa gloire et aux viuans force et victoire, que ilz la puissent conquérir cy vueil l'histoire fenir³⁴². »
« Deo gracias. »

Les mots soulignés sont des surcharges opérées par une main maladroite qui a voulu rétablir la première page du manuscrit dont les caractères ont eu beaucoup à souffrir.

Le correcteur s'est presque constamment trompé, mais il est facile de le rectifier à son tour grâce aux manuscrits 7555, 7556² et 9856 de la Bibliothèque nationale dont le texte est identique. Un changement plus grave a encore été fait à la même page. Le millésime 1392 remplace celui de 1387 que l'on trouve indiqué partout ailleurs comme date du commencement de la rédaction du roman; il est

³⁴⁰ La réédition de la Mélusine de Steinschaber. Paris, Jannet, 1854, n'a pas moins de 65 chapitres.

³⁴¹ Tous les manuscrits complets portent cette mention. Il ne peut donc y avoir de doute sur le nom de l'auteur du roman.

³⁴² Ces quatre vers sont écrits de suite comme de la prose. Il en est de même dans les manuscrits 1482 1484, et dans l'édition de 1854 (Ch. Brunet). P. Jannet, Paris,

à remarquer que si cette leçon était fondée elle n'enlèverait point à Jehan d'Arras l'honneur d'avoir précédé Couldrette³⁴³.

Les n^{os} 7555, 7556² et 9866 de la Bibliothèque nationale offrent entre eux de grandes analogies et semblent être des reproductions plus ou moins exactes du précieux manuscrit de l'Arsenal.

Ces trois copies sont à peu près de la même époque; dans chacune d'elles, les lettres majuscules de tous les alinéas manquent totalement et ne sont même pas indiquées. Aux endroits où, dans l'exemplaire modèle, existent des miniatures, sont réservés des blancs qui devaient être, sans doute, remplis plus tard par des dessins analogues. Ces espaces en blanc sont au nombre de 36 dans les trois manuscrits.

Tant de ressemblances n'indiquent-elles pas un type commun et ce type ne se retrouverait-il point à la Bibliothèque de l'Arsenal? Ce qui rend cette idée fort probable, c'est l'ancienneté de son manuscrit, la matière sur laquelle il est écrit, les miniatures dont il est orné, le nombre de ces miniatures égal aux espaces vides des trois autres exemplaires. Enfin, les dessins achevés ou non achevés du n^o 7556² sont évidemment la copie grossière des miniatures de l'Arsenal. Il serait difficile de trouver des signes plus probants³⁴⁴. Il ressortira de nouvelles preuves de l'examen particulier de ces trois manuscrits (M. Pressac.)

2. – Bibliothèque nationale. Catalogue imprimé de l'ancien fonds français de 1867, n^o 1485. Ancien 7556².

Le Roman de Mélusine en prose [par Jean d'Arras], commençant par :

« En toutes choses commencer on doit appeler le Créateur des créatures, qui est maistre de toutes les choses faites et à faire... »

Et finissant par :

« ... du temps que Cersuelle tenoit ycelle forteresce pour les Anglois... »

³⁴³ M. Pressac observe encore avec raison qu'il ne faut pas hésiter à rejeter la date de 1407 acceptée par le continuateur du P. Lelong dans la Bibliothèque historique de la France (n^o 43013), sur la foi de l'un des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

³⁴⁴ Feu M. Ap. Briquet ancien archiviste de la ville de Niort, avait bien voulu se charger de l'examen des manuscrits de la Bibliothèque nationale, à la prière de M. Pressac. Les notes manuscrites du savant archiviste ont été retrouvées parmi ses papiers récemment acquis par la Société de statistique des Deux-sèvres.

MÈRE LUSINE

Trois pages au moins (2 feuillets) manquent à la fin, au cours du manuscrit les feuillets 2 et 7 font encore défaut.

Description de M. Pressac: Volume grand in-4° (30 centim. de haut sur 27 de large) vélin, 134 feuillets à lignes longues, écriture du XV^e siècle, veau brun, filets sur plats.

Quelques feuillets sont maculés de traits de plume, de dessins grossiers, de phrases et de signataires inscrites sur les marges et au bas des pages. On y lit les noms de Jehan Blondel, archer de la garde; de Jacques Blondel et de Jehan Cormoreau, notaire à Beaumont-le-Roger, qui peut-être ont possédé ce manuscrit.

Les lettres majuscules ont été laissées en blanc, à l'exception de la première les figures ne sont que des esquisses à la plume, presque toutes grossièrement faites, et la plupart inachevées. On n'y trouve (2^e feuillet recto) qu'une seule figure entièrement coloriée; le fond est d'un bleu terne; au milieu une fontaine; à droite Raymondin avec des chausses rouges et devant lui deux chiens blancs qui se dressent sur leurs pattes pour le caresser; à gauche une dame agenouillée (Mélusine). Cette miniature est évidemment une imitation fort grossière de celle du manuscrit de l'Arsenal. 3^e feuillet recto: des places pour des esquisses absentes. Celles qui existent sont sans intérêt et d'une mauvaise conservation. Écrit vers 1485. Ce volume provient de la célèbre bibliothèque Bigot.

3. – Bibliothèque nationale, catalogue (1807), n° 1482, ancien 7555.

« *La noble histoire de Lusignen*, » par « Jehan d'Arras, », commençant par :

« [E]n toutes choses commencer on doit appeler le Créateur des créatures qui est maistre de toutes les choses... »

Et finissant par :

« ... doit estre réputée pour euvre. Et cy se taist Jehan d'Arras de la noble histoire de Lusignen. Dieux doint aux trespassez la gloire et aux vivants force et victoire; qu'ils la puissent conquerir. Cy vueil l'histoire fenir. »

Amen.

Scriptor qui scripsit cum Christo vivere possit
Scriptori pro pena donetur pulcra puella.

Volume grand in-4° (30 centim de hauteur sur 22), 140 feuillets, écriture du

XV^e siècle. Vélin. Reliure moderne, veau racine, dos de maroquin rouge, dent. sur plats.

Comme dans le numéro précédent, les lettres majuscules ne sont point écrites et des blancs ont été réservés partout où des miniatures existaient dans le manuscrit qui servait d'original. M. Pressac et M. Apollin Briquet pensent qu'il fournit la plus ancienne des trois copies de la Bibliothèque nationale (n^{os} 1485, 1482, 9866).

4. – Bibliothèque nationale, ancien fonds français, n^o 9866. Ne figure pas dans la portion du catalogue déjà publiée (1878). Numérotation actuelle 5410³⁴⁵.

Volume petit in-folio (30 centim. de hauteur sur 24), papier, 140 feuillets, écriture du XV^e siècle, mais peu soignée en certaines parties du livre, demi-reliure dos de maroquin rouge au chiffre de Louis XVI (2 L enlacées).

Il n'y a encore dans ce volume ni lettres historiées, ni figures; des blancs y ont été également réservés pour de futures miniatures ou des dessins; point de lettres majuscules non plus, si ce n'est celles qui, par hasard, se trouvaient commencer une page. Le copiste a entrepris de les historier à la plume, mais d'une manière tellement inhabile, que ces prétendus ornements ressemblent assez aux arabesques dont les écoliers se plaisent à illustrer leurs cahiers. En somme c'est une assez mauvaise copie. (M. Pressac.)

Commençant par :

« [E]n toutes ces chouses commencer on doit appeler le créatur des créatures qui est mestre de toutes chouses... »

Et finissant par :

« ... est réputée pour le fait et cy se taist Jehan Daras

De la noble istoyre de Lusignam
Dieux doint aux trespacés sa gloire
Et aux viuans force et victoyre
Que il puissant conquerir
Si vieux listôyre finir.

Le copiste semble avoir cherché à ajouter un cinquième vers aux quatre qui

³⁴⁵ Lettre de M. Léopold Derisle, du 10 février 1878.

terminent le roman de Jehan d'Arras, sans être pour cela mieux avisé que la plupart de ses confrères pour les quels le quatrain est resté inaperçu.

5. – Bibliothèque nationale. Catalogue (1867), n° 1484, ancien 7556. « Livre de *Mélusine* en prose » ou « *La très noble histoire de Lusignen* » par « Jehan d'Arras ».

Commençant par :

« Cy commence le prologue du liure de Mélusine en prose et premièrement (en lettres rouges).

E (gothique rouge) n toutes (grande gothique noire) euures commencées (on avait sans doute primitivement écrit commencer) on doibt tout premièrement... »

Et finissant par le quatrain toujours écrit comme de la prose :

« Sy veulle Dieu donner, aux trespassez sa gloire et aux vivants force et victoire qu'il la puissent bien maintenir, cy vueil ceste hystoire finir. Amen.

« Deo gracias amen. »

Volume petit in-folio (31 centime de hauteur sur 22), 199 feuillets papier, XV^e siècle, reliure moderne, veau racine, dos de maroquin rouge avec l'N impériale couronnée, provenant de Mazarin³⁴⁶.

Vis à vis du premier folio, feuillet vélin sur lequel sont tracées des armoiries appartenant à quelque abbaye royale de Flandre ou d'Artois : *mi-parti à dextre d'un lion rampant, armé et lampassé, à senestre aux fleurs de lys sans nombre*³⁴⁷, *surmonté d'une crosse abbatiale*. Ce blason tracé vers la fin du XV^e siècle, n'est ni colorié, ni émaillé. Une main plus récente a écrit au haut du premier feuillet : « Histoire de Melusine dédiée à Jean duc de Berri et d'Auuergne, fils de Jean, roy de France, l'an 1387. »

Diffère essentiellement des précédentes. Il n'y a point de places réservées pour des miniatures ; les majuscules sont gothiques et en rouge. Chaque mot qui a pour première lettre une majuscule, est lui-même tracé en grandes lettres gothiques noires, moins longues cependant que celle-ci. Une différence notable

³⁴⁶ Lettre de M. Léopold Delisle.

³⁴⁷ Flandre, Hainaut ou Bourgogne ancienne.

consiste encore dans des rubriques écrites à l'encre rouge et qui divisent l'ouvrage en chapitres dont elles sont le sommaire. (Ces sommaires n'existent pas dans les trois autres manuscrits de la bibliothèque nationale ; mais M. Pressac a oublié qu'il les avait mentionnés dans l'exemplaire de l'Arsenal.)

M. Briquet trouve que les caractères hauts et larges du manuscrit que nous décrivons ne rappellent guère l'écriture française de la fin du XV^e siècle, il conjecture qu'il a été écrit en Belgique vers 1480. Quant au texte, il est facile de s'apercevoir, dit M. Pressac, qu'il offre une leçon nouvelle. Il a été singulièrement allongé par l'intercalation d'une foule de mots qui ne se trouvent point dans les autres manuscrits que nous avons examinés. Au dernier alinéa, les proverbes : « à l'œuvre congnoist-on l'ouvrier » et « petit mercier petit penier » ont disparu.

Il est à remarquer, ajoute encore le même auteur, que dans les imprimés, dans ceux au moins qu'il a vus, le commencement et la fin du roman sont presque identiques aux passages correspondants du manuscrit. Les mots ajoutés s'y trouvent, les proverbes manquent. Ne doit-on pas en inférer que c'est de ce dernier manuscrit, ou de toute autre copie analogue, que le premier éditeur de Jehan d'Arras se sera servi, et que le volume sorti de ses presses sera devenu le type des éditions qui succédèrent immédiatement à la sienne ? Or comme les altercations que nous avons signalées nous paraissent l'indice certain d'une leçon plus moderne, il faudrait en conclure que nous ne possédons pas, même dans les éditions les plus anciennes, le texte pur et primitif du roman. Si jamais il venait à quelqu'un la pensée de le faire connaître, ce serait, jusqu'à de nouvelles découvertes, au manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal qu'il faudrait aller le demander. (M. Pressac.)

6. – Il est fort rare de rencontrer la mention de manuscrits du roman de Jehan d'Arras dans les catalogues de ventes publiques. En voici un cependant qui faisait partie de la *bibliotheca elegantissima Parisina* vendue à Londres en 1791³⁴⁸.

La première page du catalogue porte ce titre :

Catalogue des livres de la bibliothèque de M. P***, et ce volume est ainsi décrit : 368. *Le Roman de Mélusine*, fille du roi d'Albanie, in-folio velours vert avec boîte. Beau manuscrit sur velin du XV^e siècle avec 47 miniatures d'environ 6 pouces de hauteur sur 7 pouces de largeur.

Provenant de la bibliothèque de Claude d'Urfé³⁴⁹.

³⁴⁸ Catalogue... Londres, Edwards. 102, Pall Mall. Paris, Laurent, 1790. On avait joint aux livres de M. P*** un choix provenant de la bibliothèque d'un amateur.

³⁴⁹ Voir Auguste Bernard, *Les d'Urfé*, souvenirs historiques et littéraires du Forez aux XVI^e et XVII^e siècles. Imprimerie royale, 1839, gr. in-8°.

Vendu 23 livres 2 sous sterling au libraire Laurent.
La trace de ce manuscrit est complètement perdue.

7. – Il en est de même pour celui qui figure à la vente Soubise, n° 5354 du catalogue, et qui est ainsi décrit :

Histoire de Mélusine, manuscrit in-folio velin avec quelques figures.

Vendu 50 livres.

Lenglet du Fresnoy, dans sa *Bibliothèque des romans*³⁵⁰ en cite trois sans aucun commentaire qui puisse nous guider :

A. 8. – *Histoire de Merlusine*, manuscrit in-4°, p. 225.

B. 9. – *Histoire de Merlusine*, manuscrit in-folio en la bibliothèque du chancelier Séguier, p. 248³⁵¹.

C. 10. – *Le roman de Merlusine*, manuscrit in-folio, p. 248.

11. – Ung livre en parchemin, de moyen volume, illuminé d'or et d'azur, à diverses histoires, et armoyé, en la première et autres plusieurs, des armes des seigneurs de Créquit, intitulé : *le livre de Méluzine*, couvert de cuyr doré et argenté, garni de cinq cloux at ung cloant doré, et armoyé ledit cloant des armes dudit Créqui ; quemenchant au second feuillet,

« ... Vrayes si come des choses que ont dist³⁵² ... »

Et finissant ou derrenier feuillet,

« Cy veult ceste histoire finir. »

Bibliothèque prototypographique ou librairies des fils du roi Jean : Charles V, Jean de Berri, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, par J. Barrois, ancien député du Nord. Paris, Treuttell et Würtz, 1830. N° 1627.

12. – Un livre en parchemin couvert d'aisselles peinturées à manie de draperie d'or, intitulé au dehors : *Livre de Mélusine* ; fermans et esmaillé des armes de

³⁵⁰ *De l'usage des romans avec une bibliothèque des romans*, par Gordon de Percel (Lenglet du Fresnoy). Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12.

³⁵¹ Il s'agit peut-être ici d'un manuscrit du poème de Couldrette qui a appartenu audit chancelier et qui figure aujourd'hui sous le n° 20041 à la bibliothèque nationale. (Lettre de M. Léopold Delisle.)

³⁵² Ces mots appartiennent à la fin de la première phrase du premier chapitre du roman de Jehan d'Arras, édition de 1854.

Mgr de Créqui, et boches de laitton dorez; historié de histoires; quemenchant le second feuillet après la table :

« Leur faisoient jurer³⁵³ »

Et le dernier :

« De Dieu et les pugnicons³⁵⁴. »

Et est escript à deux coutombes de très bonnes lettres.
Bibliothèque prototypographique. N° 1269.

13. – Faut-il ajouter aux manuscrits du roman de Jehan d'Arras la *Mélusine en prose* qui figure dans l'inventaire de Charlotte de Savoie, femme de Louis XI, fait après le décès cette princesse, en 1484? Telle semble être l'opinion de M L. Delisle sur la nature de ce document. *Cabinet des Manuscrits de la bibliothèque impériale*, tome 1^{er}, p. 93.

B. – *Le roman de Parthenay ou roman de Lusignan, poème en françois rimé, composé vers 1401 par Couldrette, chapelain de Guillaume VII Archevêque, Sgr de Parthenay.*

1. – Bibliothèque nationale. Catalogue (1867), n° 12575. Supplément français 630.

Commençant par :

« Le philosophe fu moult sage
« Qui dist en la première page... »

Et finissent par :

« Auec vous soions logiés
« On ciel on n'a n'a nulles complaints. »

³⁵³ Chapitre 1^{er}, au commencement de la relation des histoires de serpentes épousés par des chevaliers, empruntée à Gervaise.

³⁵⁴ Avant dernier alinéa du dernier chapitre. Édition de 1854.

MÈRE LUSINE

(Ces vers font partie d'une litanie à la vierge qui termine le poème dans les manuscrits complets.)

Vélin, in-4° magno (29 centim. sur 22 de large), 132 folios, très incomplet, écrit vers 1430, 16 miniatures.

Lacune entre le 131^e folio et le 132^e de 10 folios pleins. En outre, les 26 derniers vers manquent, il y a de ce chef lacune d'un autre folio, de sorte que complet ce manuscrit aurait 143 folios.

Les quatre premiers folios sont employés à une table de matières divisée en 6 parties et 84 chapitres.

« Cy comence la table de ce liure lequel est intitulé de listoire de Lusignen. »

Les majuscules sont tracées or et ornées à l'intérieur; gueules avec filet blanc et à l'extérieur azur avec filet blanc.

Des rubriques écrites à l'encre rouge accompagnent les miniatures, mais elles ne sont pas semblables aux rubriques de la table des matières. On s'est contenté de rappeler le titre des chapitres en marge, dans le courant du livre.

Les miniatures sont rehaussées de filets d'or dans les accessoires et dans les vêtements et en outre largement mosaïquées et brillantées d'or. Elles ont été faites par des artistes différents.

Les n^{os} 2, 3, 4, 6 8 et 14, d'une finesse remarquable, semblent appartenir à la même main; les n^{os} 7, 9, 11 et 12 offrant au contraire une assez mauvaise exécution sont aussi l'œuvre d'un seul.

Le fond du n^o 9 est entièrement doré, celui des n^{os} 13, 15 et 16 entièrement argenté, ce qui produit un assez mauvais effet. Le n^o 13 représente Mélusine sous la forme d'un *dragon vert*, et le n^o 14 en *femme-poisson* allaitant son dernier-né.

Le n^o 1 représente le Sgr de Parthenay sous la forme d'un *vieillard à barbe blanche et pointue* remettant deux volumes à Couldrette.

Le plus ancien manuscrit du poème de Couldrette.

Ap. B.

Publié par MM. Francisque Michel sous ce titre: *Mélusine*, poème relatif à cette fée poitevine, composé dans le XIV^e siècle, in-8°, Niort, Robin et Favre, 1854. Le plus beau de la série de la bibliothèque nationale, mais présentant des feuilles arrachées et des interpositions de cahiers, et incomplet à la fin. Lacune d'environ 450 vers.

Personne n'a encore fait connaître intégralement la remarquable litanie à la vierge, de douze strophes, qui termine les manuscrits les plus complets. Elle est écrite en vers de quatre et de huit pieds habilement entrelacés. M. Herbet en

donne une strophe fort belle et y remarque l'heureux effet produit par l'alternance des rimes masculine et féminine, règle harmonique que l'on ne connaissait pas encore au XV^e siècle, et que le génie de Couldrette semble lui avoir révélée³⁵⁵.

En 1865, M. Pressac a donné, dans son *Essai bibliographique*, quelqu'uns de ces vers omis (p. 162 à 164), le manuscrit 24383 a fournis à M. B. Ledain ceux qu'il a publiés dans sa *Gâtine historique et monumentale*³⁵⁶. Ils contiennent un éloge de divers membres de la famille des Archevêques à propos de la mort de Guillaume VII, survenue le 17 mai 1401, avant que Couldrette n'eût achevé son poème.

2. – Bibliothèque nationale. Catalogue (1867), n° 1459, ancien 7541³. *Colbert* 2721. Incomplet seulement à la fin.

1° « *Le Rommant de Parthenay* » ou « *Le Rommant de Luzignen* » par « *Couldrette* ».

Commençant par :

« [L]e philosophe fut moult saige
« Qui dit en la première paige... »

Et finissant par :

« Toute l'ouvraige sera faicte,
« À dont se taira Couldrette. »

2° *Prière pour la famille des Archevêques* (et non des Lusignans).

Commençant (folio 118) par :

« Glorieuse Trinité,
« Incompregnable déitté... »

Et finissant par :

« Doux dieux, doubz père charitable,
« Garde nous des las du deable. »

³⁵⁵ F. Herbet. Le roman de Mélusine, in *Revue d'Aunis*, 25 mai 1869. p. 312-13.

³⁵⁶ Paris, Claye, 1876.

MÈRE LUSINE

Papier, écrit vers 1450, in-folio, mais dimension d'in-4° (28 centim. sur 19 de large), 120 feuillets à longues lignes, point de rubriques, les majuscules sont seulement *réservées*.

Lacune de 15 vers à la fin de la prière. Venant de Colbert.

3. – Bibliothèque nationale. Catalogue (1867), n° 24383³⁵⁷.

Fonds *Lavallière*, n° 53.

1° Commencant par :

« Ce philosophe fut moult saige,
« Qui dit en sa première page... »

Et finissant par :

« Apres ntre jour derrenier
« Pardurable félicité. »

Explicit.

(Ces vers appartiennent à la litanie qui termine le poème.)

2° *Cy s'ensuivent les fais avenuz au royaume de France depuis l'an de grâce mil iiij^e trois.*

Cette chronique s'arrête à l'an 1454. Elle est écrite de la même main que le poème de Couldrette (Apollin Briquet). D. Rivet (*Histoire littéraire de la France*) est d'un avis contraire.

Vélin, in-4° magno (30 centim. sur 22 de large) 54 folios, dont 47 pour le poème et 7 pour la chronique, écrit vers 1460, beaux caractères, à 2 colonnes, 14 miniatures, complet.

Les majuscules sont azur ou gueules, la première plus ornée est enrichie de filets d'or.

Les miniatures sont toutes d'égale largeur (16 centim.); quant à la hauteur elle varie parce que quelques-unes de ces miniatures sont cintrées et les autres rectangulaires, les premières ont 11 centim. de haut et les autres 8 centim., elles sont belles et rehaussées d'or, c'est-à-dire que les vêtements, les colliers, etc., sont ornés de filets d'or.

³⁵⁷ V. la *Notice de deux manuscrits de la bibliothèque du duc de la Vallière*, dont l'un a pour titre *le roman d'Artus*, et l'autre *le roman de Parthenay*, de J.-Jos. Rive. Paris, 1779.

Ces miniatures sont bien traitées. Sept représentent deux scènes séparées l'une de l'autre, il y a donc 21 sujets dessinés. Elles ne ressemblent ni pour le fond ni pour la forme à celles du n° 630, comme on en peut juger par les exemples qui suivent :

1. Le seigneur de Parthenay est représenté sous la figure *d'un jeune homme*.

12. Deux compartiments: à gauche Mélusine s'envole sous la forme *d'une femme à queue de dragon*; à droite Mélusine, sous le même aspect, allaite son dernier né.

Venant du duc de La Vallière.

4. – Bibliothèque nationale, n° 1560. Fonds *St-Germain*.

Au bas de la première page se trouve cette note imprimée :

« Ex bibliotheca mss. Coisliniana, olim Segueriina, quam illustr. Henricus du Cambout dux de Coislin par Franciæ, eps Metensis etc. Monasterio S. Germani a pratis legavit. An. MDCCXXXII. »

1° *Vie de Du Guesclin*, en prose, incomplète au commencement, à la fin le copiste dit avoir terminé de l'écrire le 3 octobre 1460. L'écriture du poème de Couldrette qui suit est de la même main.

2° *Cy apres ensuyvent les hystoires de Raymond, comte de Poitiers, et de Méllusigne sa feme et de leurs enfants, cy aps coe il aparaistra plus à plain.*

Commençant par :

« Le philosophe fut bien sage
« Qui dist en la première page... »

Et finissant par :

(Rouge) « Après noustre jour derrenier
(Rouge) « Pardurable félicité. Amen. » (noir)
(Maj. r.) « Et sit est finis »
« Deo gratias »
(Rouge) « Priez tous Dieu pour lescpuain
« Qui a escrit cestuy Romain. »

Papier, in-folio (31 centim. sur 21 de large), écrit vers 1460, à 2 colonnes, 50 folios dont un entièrement blanc entre le 41^e et le 42^e.

Majuscules peintes en rouge.

MÈRE LUSINE

Les litanies qui terminent le poème sont écrites alternativement de deux vers en deux vers, rouge et noir.

Manuscrit complet et d'une belle écriture, bonne copie se rapprochant du n° 630.

5. – Bibliothèque nationale. Catalogue (1867), n° 1483, ancien 7555³³. Colbert 1840. Au bas de la première page signature de de Thou (Jac.-Aug. Thuani).

2° *Le Rommant de Parthenay... ou le Rommant de Lusignen* par « Coudrette ».

Commençant par :

« Le philosophe fut moult saige
« Qui dit en la première page... »

Et finissant par :

« Toute l'ouvraige sera faicte,
« Adoncques se taira Couldrette... »

À la suite (folio 118) La prière ou litanie *pour les Larchevêques*, qui se termine ainsi :

« Après nostre jour derrenier
« Pardurable félicité. Amen. »

Explicit.

(rouge) « Datur po pena scritory pulcra pluella. » (sic)

Papier, in-folio (29 centim. sur 20 de large), écrit vers 1460, à longues lignes, 119 folios. Les majuscules peintes, la première plus ornée que les autres est rehaussée d'or. Venant de Colbert.

6. – Bibliothèque nationale, n° 1662. Fonds Saint-Germain.

1° Commençant par :

« Le philosophe fut moult saige
« Qui dit à la première page... »

MÈRE LUSINE

Et finissant par :

« Après nostre jour derrenier
« Pardurable félicité. Amen.

Explicit.

Au bas de la première se trouve une note identique à celle du n°1560 : « Ex bibliotheca mss. Coisliniana, olim Segueriana... Moasterio S. Germani a pratis legavit... »

Papier, in-folio (20 centim. sur 18 de large), écrit vers 1470, à longues lignes, fortement coupé à la reliure (plusieurs vers ne sont plus et entiers) et profondément atteint par l'humidité, 107 folios, la première majuscule peinte et ornée.

2° *Grand et petit testament*, et autres œuvres de Villon.

7. Bibliothèque nationale, n° 1673. Fonds Saint-Germain.

1° *Le roman* (en prose) *de la belle Hélène, mère de Saint-Martin de Tours et de Saint-Brice*. Les premiers feuillets manquent et plusieurs autres folios de l'intérieur.

2° *Le Roman de Parthenay ou de Lusignen (en cers) avec une vieille litanie rymée*.

Commençant par :

« Le philosophe qui fut moult sage
« Ont dit en sa première paage... »

Et finissant par :

« Après le nostre jour dernier
« Pardurable félicité. Amen. »

Explicit l'histoire de Meluzine qui fut fille du roy Helynas d'Albanye.

Papier, in-folio fortement coupé à la reliure (27 centim. sur 20 de large), à longues lignes, écrit vers 1470, 137 feuillets dont trois lacérés en partie (plusieurs mots enlevés), majuscules coloriées, la première, de plus grande dimension, a 4 centim. sur 5.

MÈRE LUSINE

En dedans de la couverture se trouve la même note imprimée que l'on voit au bas de la première page dans les n^{os} 1560 et 1662³⁵⁸.

3^o *L'histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne* (en prose).

8. – Bibliothèque nationale. Catalogue (1867), n^o 1631, ancien 7630³. Supplément français, n^o 98⁶.

1^o Roman de la destruction de Troie. Incomplet.

2^o Roman *de Melusine autrement de Lusignan ou de Partenay*, semblable à celui de la bibliothèque du Roy, mais plus ample, ayant à la fin deux feuillets d'oraisons qui ne sont pas dans l'exemplaire du Roy.

Commençant (folio 83) par :

« J'ay de douleur le cueur noircy
« Par trop merveilleuse adventure... »

Et finissent par :

« Toute leuvre sera parfaite
« Adoncques se taira Couldrette. »

3^o *Prière ou litanie en l'honneur des Archevêques*.

Commençant (folio 198) par :

« Glorieuse Trinité
« Incomprenable déité. »

Et finissent par :

« Après nostre jour derrenier
« Pardurable félicité. Amen. »

Papier. in-folio (28 centim. sur 20 de large), 118 feuillets (pour Mélusine), longues lignes, incomplet, écrit vers 1480. Lacune de 9 ou 10 feuillets comprenant les 539 premiers vers.

³⁵⁸ Les trois manuscrits du poème de Couldrette, venant de Séguier, aujourd'hui à la bibliothèque nationale, portent actuellement les n^{os} 20041, 18623, 19167.

MÈRE LUSINE

9. – Bibliothèque nationale. Catalogue (1867), n° 1458, ancien 7541.
« *Le Romant de Partenay* » ou « *Romant de Luzignen* » par Couldrette.

Commençant par :

« [L]e philozophe fut mult sage
« Qui dist en sa première page... »

Et finissent par :

« Prenez lequel que vous voulez
« Car ainsi nomer le porrez. »

Inachevé, vélin, in-4° (30 centim. sur 22 de large), 57 feuillets à deux colonnes, écrit vers 1490. Blancs réservés pour les rubriques et les majuscules. Provenant de Gaston d'Orléans³⁵⁹.

10. – Bibliothèque de l'Arsenal, n° 187.

Sensuit le romant de Mélusine la faée.

Commençant par :

« Ce philosophe fut mlt sage
« Qui dit en la première page... »

Et finissant par :

« Lassus on ciel en paradis
« À tant de luy fine mes dis. »

Qui feciet finem sit benedictum. Amen.

Le copiste a négligé plus de 350 vers de la fin.

Papier, petit in-4° (19 centim. sur 14 de large) 104 feuillets à longues lignes, écrit vers 1490.

Reliure armoriée sur la tranche, blason entouré d'un manteau d'hermines, portant trois tours, 2 et 1 et timbre de marquis. Ce sont les armes de la marquise de Pompadour.

³⁵⁹ Lettre de M. Léopold Delisle, du 10 février 1878.

11. – Dans *Le catalogue de vente des livres de la bibliothèque de M. L. D. D. L. V.* (le duc de la Vallière), on trouve cette indication :

2^e volume. Livres omis. 5609, *le roman de Mélusine*, composé en ryme françoise. Manuscrit sur papier³⁶⁰ en lettres gothiques, in-4^o veau fauve.

12. – Inventaire de la bibliothèque de Jean duc de Berry, *en 1416*. bibliothèque prototypographique *des enfants du Roi Jean*. J. Barrois. Paris, Treuttel et Wurtz, 1830. N^o 590, un livre appelé *Mélusine*, selon les vraies chroniques fournies par Jean, duc de Berry, écrit en *françois rimé*.

13. – Il faudrait sans doute ajouter à cette liste le manuscrit de la Bibliothèque de Stuttgart, objet de trois publications successives de la part de M. Schwab (Stuttgart, 1836, 42-46) et sur lequel nous n'avons aucun renseignement. M. Pressac se promettait de lui consacrer une note spéciale. Nous l'attribuons au *poème de Couldrette* parce qu'il ne figure point parmi les manuscrits du roman de Jehan décrits par M. Pressac³⁶¹. Nous pensons qu'il s'agit d'une traduction allemande, peut-être de celle de Thüring von Ringeltingen³⁶².

³⁶⁰ Le numéro 24383 venant aussi du duc de La Vallière que nous avons cité est sur *vélin*.

³⁶¹ La mort de M. Pressac suspendit le tirage de son *Essai bibliographique* au moment où commençait la description des manuscrits du poème de Couldrette, tandis que celle des manuscrits de Jehan d'Arras semble terminée.

³⁶² V. plus loin la description des éditions allemandes.

CHAPITRE II:
ÉDITIONS FRANÇAISES DU ROMAN DE MÉLUSINE,
DU ROMAN DE GEOFFROY LA GRAND'DENT
ET DU POÈME DE COULDRETTE

A. – *Éditions en langue française du roman de Mélusine, etc.*

1. – *La Mélusine*. – Cy finist le livre de Mélusine en François, imprimé par maïstre Adam Streinschaber, natif de Suinfurt en la noble cité de Genève, l'an de grâce mil ccclxxviii au mois d'aoust, in-folio, gothique, figures en bois.

La Mélusine est le second livre sorti des presses de Genève.

Imprimé à longues lignes, sans chiffres, réclames ni signatures. Renferme nombre de figures en bois aussi grandes que les pages. Les pages entières portent 32 et 33 lignes. Paraît se composer de 193 feuillets. Le seul exemplaire complet appartenait à la Bibliothèque de Wolfenbüttel où il fut pris pour un manuscrit jusqu'en 1826; époque où le savant bibliographe allemand Ebert signala son existence. (Pressac.)

L'exemplaire de la Bibliothèque nationale a perdu le feuillet où se trouve la souscription ci-dessus mentionnée³⁶³.

M. Ch. Brunet, dans la préface de sa réédition de 1854, dit que le livre de Steinschaber renferme une partie des prouesses de Geoffroy à la grant dent qui ne se trouvent pas dans toutes les éditions.

Steinchaber était de Schweinfurth en Franconie, s'il n'était pas graveur lui-même, il avait du moins apporté de son pays, avec ses caractères, l'usage des planches de bois³⁶⁴.

2. – *Le roman de Mélusine* fait par le commandement de Jean, fils du roi de France, duc de Berry et d'Auvergne, en 1387. Lyon, par Guillaume Le Roi, in-folio gothique, s. d.

Cité par M. Ursin dans sa *Notice sur Mélusine*³⁶⁵. *Vendu à Londres vers 1831 plus de 20 livres sterling (Ursin). C'est sans doute la même édition qui figure à la*

³⁶³ J.-C. Brunet, *Manuel du libraire*, 1862, t. III, 1^{ère} partie, page 519, *verbo* Jehan d'Arras.

³⁶⁴ Jules Renouvier, *Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas et en Allemagne jusqu'à la fin du XV^e siècle*. Bruxelles, Hayez, 1860.

³⁶⁵ *Annales de la Société académique de Nantes*, 2^e vol., 12^e livraison. Décembre, 1831, p. 404-18.

vente Gaignat et est ainsi indiquée dans le *Manuel* de Brunet : Lyon, maistre Le Roi, s. d., in-folio gothique, figures en bois.

3. – *La Mélusine*. Cy finist listoire de Melusine, imprimée à Lyon par maistre Mathieu Husz, imprimeur. Petit in-folio gothique de 128 feuillets non chiffrés, avec figures en bois dans le texte. La marque de Mathieu Husz se trouve au dernier feuillet, s. d. (vers 1480.)

Volume imprimé à longues lignes, au nombre de 42 à 44, avec des signatures de a-x, la première de 8 feuillets et toutes les autres de 6.

Le même exemplaire a figuré à la vente Richard Heber, à cesse du prince d'Essling, et enfin à celle de M. Yemeniz, de Lyon (1867), reliure en maroquin, par Bauzonnet, où il a été adjugé à M. de Lignerolles pour 5,700 francs. Ce savant bibliophile a bien voulu nous adresser les renseignements suivants à la date du 23 février 1878 :

- 1° Les miniatures des manuscrits n'ont pas servi de modèles pour l'édition de 1478 et pour celles qui l'ont suivie.
- 2° Les figures de la *Mélusine* de Mathieu Husz, bien qu'inspirées par celles de l'édition de maistre Adam Steinschaber, Genève, 1478, *ne leur ressemblent pas*.
- 3° Il y a des différences dans le texte de ces deux éditions.
- 4° Le nombre des planches est égal.

4. – *Mélusine* nouvellement corrigée et imprimée, a Paris par Pierre le Canon. – Cy finist lystoire de Melusine nouvellement imprimée à Paris, par Pierre le Caron, Demourant en la rue de la Juyrie, à l'enseigne de la rose. S. d. in-Folio gothique, figures en bois (fin du XV^e siècle), 112 feuillets.

Imprimée à longues lignes, sans chiffres ni réclames, mais avec des signatures. Le titre au recto du premier feuillet en grosses lettres de forme, avec la marque de Jehan Petit, et au verso une grande figure en bois. La souscription au dernier feuillet.

Le même exemplaire figure aux ventes Roxburghe, Withe Kingts, Hibbert, Heber, d'Essling.

Autre, vente de Bure 1838 (*Manuel*).

Catalogue A.-F. Didot, juin 1878, p. 189, no 601.

5. – *Mélusine* nouvellement imprimée à Paris. – Cy fine lhystoire de Melusine

imprimée à Paris par maistre Thomas du Guernier pour Jean Petit. S. d. (un peu après 1506) petit in-fol. gothique, figures en bois.

Imprimé à 2 colonnes, signature de À jusqu'à Siiij. Impression fort médiocre. (Brunet). Imprimé à longues lignes d'après le supplément au *manuel* de Brunet.

Le même exemplaire en maroquin doublé de Trautz, figure à la vente Double et à la vente Techener.

6. – *Histoire de Lusignan ou Histoire de Mélusine*, fille du roi d'Albanie et de Madame Pressine, faite par le commandement de Jean, fils du roi de France, duc de Berry et d'Auvergne; par Jean d'Arras en 1387, à Paris chez Petit et à Lyon chez Ortuin, s. d. (vers 1500), in-folio.

Citée par Pressac, d'après Lenglet du Fresnoy, David Clément et la *Bibliothèque historique de la France*, n'est pas indiquée dans le Manuel, probablement parce que l'auteur avait des raisons de croire qu'elle n'est autre que celle que mentionne La Croix du Maine sans en indiquer le format: Lyon, par Gaspard Ortuin et Pierre Schenck. Vers 1500.

L'importance de cette édition nous engage à en donner la description d'après le supplément au *Manuel de Brunet*, t. I^{er}, p. 695, verbo Jehan d'Arras.

Melusine, Imprimé à Lyon par maistre Gaspard Ortuin et Pierre Schenck, imprimeurs de liure, s. d., petit in-folio gothique à longues lignes, 35 à la page, figures en bois de la grandeur des pages; signatures A-Y.

On ne connaît pas d'exemplaire complet de cette édition infiniment précieuse, que Brunet n'a pas vue, l'exemplaire consulté par les auteurs du *supplément* portait la souscription au verso du feuillet Y, il leur paraît antérieur à 1500.

7. – *Mélusine* (roman tiré du latin de Jean d'Arras), nouvellement imprimé à Paris. On les vend à Paris, en la rue Neufve Notre Dame, à l'escu de France, s. d. in-4^o gothique, figures en bois. Pressac, d'après le catalogue d'une collection de très beaux livres... de MM. W. et A. A., n^o 946.

M. Brunet pense que cette édition est peut-être la même que celle qui porte: Nouuellement imprimé à Paris, par Alain Lotrian et Denis Janot, aussi s. d., in-4^o, figures en bois, parce que Alain Lotrian a tenu librairie en la rue Notre-Dame, à l'escu de France. (Pressac.)

8. – *Mélusine*, nouvellement imprimée à Paris. À la fin: «Et fut acheué le XIII^e iour d'aous. L'an mil cinq cens et xvii, par Michel le Noir,» petit in-4^o gothique à longues lignes.

MÈRE LUSINE

Édition fort rare mais peu importante que n'a pas connu Brunet. Vente Tross, novembre 1865, *Supplément du Manuel du Libraire*, t. I^{er}, 1896.

9. – *Lhystoire de Melusine* nouvellement imprimée, s. d. ni nom d'imprimeur. In-4° en mauvaise petite gothique, avec la marque de Philippe le Noir. Paris, vers 1525, frontispice bizarre et grossièrement exécuté.

(Pressac, d'après Dibdin, *Voyage bibliographique et archéologique en France*. Traduction Licquet et Crapelet, t. III, p. 381. qui mentionne l'exemplaire de la bibliothèque de l' Arsenal. Brunet et J. Babinet in *Mélusine, Geoffroy la grand'dent*).

10. – Sensuyt ung beau liure en Francoys nome *Melusine* qui fut fille au roi Helynas, et feme a Raymondin duquel elle eüt huyt filz...

Cy finist l'histoire de Melusine nouvellement imprimée à Lyon le xiiij iour de februar mil cccc xliij par Oliuier Arnoullet in-4° gothique à longues lignes, figures en bois.

Catalogue d'Essling, no 312. (Brunet, Pressac.)

11. – *Mélusine* nouvellement imprimée à Paris, xxij c. Cy finist l'histoire de Mélusine, nouvellement imprimée à Paris, pour la vefve Jehan Bonfons, s. d. in-4° gothique à 2 colonnes, figure en bois, maroquin rouge. Vente Lefebvre, vente Heber, vente d'Essling et vente Utterson. (*Manuel*, Pressac.).

12. – La même. Bouen, par J. Crevel, s. d. Caractères gothiques in-4°. Vente Lefebvre. (*Manuel*)

13. – *L'histoire de Mélusine*, faite par le commandement de Jean, fils du roi de France, duc de Berry et d'Auvergne, l'an mil trois cent quatre-vingt et sept, par Jehan d'Arras. Paris, Nicolas Bonfons, s. d., petit in-4° gothique, avec figures en bois, 92 feuillets à 2 colonnes sans chiffres. La souscription est au recto du dernier feuillet, derrière lequel se voit une figure en bois. Ventes La Vallière, Hibbert. (Brunet, Pressac.)

14. – *L'histoire de Melusine*, fille du roi d'Albanie et de Madame Pressine. Reveu et mis en meilleur ordre que ci deuant. À Paris, par Nicolas Bonfons, demeurant rue Neuue Nostre Dame, à l'enseigne Saint Nicolas. S. d. In-4° de 79 feuillets chiffrés seulement au recto, plus à la fin un feuillet non chiffré, sur ce feuillet gravure en bois représentant 2 chevaliers combattant la lance au poing.

Sur le titre gravure à deux compartiments.

À gauche, Mélusine se baignant dans une cuve. La fée a des ailes, des pieds et une queue de dragon. Raymondin placé dans le compartiment de droite regarde à travers le trou pratiqué dans la porte de fer, au-dessus la fée s'envole du château de Mervent. Comparez le frontispice de l'édition de Jacques Oudot, Troyes, 1699.

Sur le verso du feuillet du titre, chevalier armé de toutes pièces se dirigeant à cheval vers un château, au-dessus de la porte duquel apparaît un personnage. (Pressac.)

15. – La même, revue et mise en meilleur ordre. Paris, Bonfons, 1584, in-4°. (Pressac, d'après la *Bibliothèque historique de la France*, n° 43013.)

16. – *L'histoire de Mélusine*, fille du roi d'Albanie et de dame Pressine, revue et mise en meilleur langage que par ci-devant. Lyon, 1597, in-8°. (Pressac, sur les indications de M. le baron de Reiffenberg.)

17. – Lyon, Benoist Rigaud, 1597, in-4°, figures en bois. (Brunet).

18. – *Melusine* nouvellement imprimée. À Troyes, chez la vefve Nicolas Oudot, demeurant en la rue Nostre Dame, au Chapon d'or couronné, 1639, in-4°, figures en bois³⁶⁶.

Ces figures sont au nombre de 42, y compris le frontispice qui est répété au feuillet Q et au feuillet R. Presque toutes les autres figures sont également répétées, quelques-unes jusqu'à trois fois. Cette édition est une des mieux imprimées et des plus correctes de celles qu'ont fournies les presses de Troyes.

Elle est à longues lignes et contient 68 feuillets non chiffrés. Signé A-Rij. Vente Soubise en 1789, 4 fr. Peut-être la première qu'aient donnée les imprimeurs de Troyes. (M. Pressac.)

Citée par M. de la Fontenelle de Vaudoré, en marge de l'article consacré à Mélusine son exemplaire du *Dictionnaire historique et bibliographique* de Dreux du Radier, aujourd'hui à la Bibliothèque de Niort.

La veuve Nic. Oudot succéda à son mari en 1636. M. Assier ne cite qu'un livre sorti de ses presses : *La navigation du compagnon à la bouteille*, preuve évidente qu'il n'a pas connu celui-ci³⁶⁷.

³⁶⁶ Le Chapon d'or acquit une juste célébrité sous Louis XIV par son immense commerce, Claude Perrault répondait à Boileau, fier du succès de ses satires, que leur vogue n'égalait point celle des opuscules du Chapon d'or.

³⁶⁷ Alex Assier, *Bibliothèque bleue*, 1600-1863. Paris, Champion, 1874, Brochure in-8°, 60

19. – *Histoire de Mélusine*, fille du roy d’Albanie et de dame Pressine. Lyon, 1644, figures sur bois, in-4°. Catalogue des livres imprimés, etc., de M. C. Leber. Paris, Techener, 4 vol. in-8°, t. 1^{er} p. 314, n° 2018.

20. – *L’histoire de Mélusine* copiée nouvellement, imprimée à Troyes par Nicolas Oudot, 1649, in-4°, gravures en bois, frontispice de l’édition de Philippe le Noir. (Paris, vers 1525.) (Babinet, *Mémoire de* 1828. Pressac, d’après Dibdin³⁶⁸, qui l’a vue à la Bibliothèque de l’Arsenal.)

Imprimée à longues lignes, caractères romains, gravures sur bois.

21. – La même. Troyes, Oudot, 1660, in-4°. Catalogue La Vallière, 2^e partie, no 9947. (Pressac.)

21 *bis*. – *Mélusine*, nouvellement imprimée à Troyes, chez Jacques Febvre, imprimeur demeurant en la grande rue grand Saint-Augustin, 1692. Frontispice analogue à celui du n° 22. (Apollin Briquet.)

22. – *L’histoire de Mélusine* nouvellement imprimée. Troyes, chez Jacques Oudot, imprimeur et marchand libraire, rue du Temple, 1699.

Titre orné d’un bois à deux compartiments : Raymondin surprend sa femme s’ébattant dans l’auge à gauche, à droite la serpente s’envole du château de Mervent. Dans ces 2 figures, Mélusine a des ailes munies de plumes et des pattes postérieures armées de griffes. 136 p. in-4°, nombreux bois dans le texte souvent répétés, à longues lignes. (Bibliothèque P. Frappier, Niort.)

23. – *L’histoire de Mélusine*. Troyes, Jacques Oudot, aussi 1699, in-4° à 2 colonnes, figures sur bois. Vente du Prince, d’Essling, 30 fr., reliure antique, tranche dorée. (Thouvenin.)

Ces deux éditions dans une seule année par le même imprimeur prouvent la vogue immense dont jouissait alors le roman de Mélusine.

24. *Histoire de Mélusine* nouvellement imprimée et corrigée. À Troyes, chez Pierre Garnier, rue du Temple, avec permission, s. d., vers 1720, in-4°, 108 p. (Bibliothèque P. Frappier.)

Pierre Garnier était en 1698, procureur de la communauté des imprimeurs,

pages, p. 16.

³⁶⁸ *Voyage bibliographique en France*, t. III, p. 381.

il mourut en 1738. Il habita d'abord place Saint-Jacques. Vente Hérisson, 1841. M. Pressac cite peut-être à tort une autre édition du même, s. d., et aussi in-4°.

25. – *Histoire de Mélusine, de Gallien restauré, de Valentin et Orson*. Troyes, Oudot et Garnier, s. d., in-4°.

26. – *Histoire de Mélusine*. Troyes, Jacques Oudot, in-4°, figures en bois.

27. – *L'histoire de Mélusine*, Catalogue des livres qui s'impriment et se vendent chez la veuve de Jacques Oudot, imprimeur-libraire à Troyes, rue du Temple, in-4°, de 1711 à 1742. (Assier.)

Bien que M. J.-Ch. Brunet n'ait pas jugé les éditions de Troyes dignes de son *Manuel*, nous avons cru devoir les mentionner parce qu'elles indiquent une phase de l'histoire de la légende. Mélusine jusque-là accueillie avec une égale faveur par les humbles et par les grands, laisse décidément les palais pour les chaumières³⁶⁹. Nous l'avons déjà vue rajeunir sous la plume de Jehan d'Arras dont la version française fit vite oublier le latin des chroniques. À Troyes, le roman du secrétaire du duc de Berry est à son tour mis *en style moderne* pour être mieux à la portée de ses lecteurs. La littérature des beaux esprits ne voulait plus être que grecque ou romaine. Les Dieux de l'Empyrée avaient chassé les vieilles divinités gauloises, les campagnes seules ne les avaient point encore oubliées.

Mélusine eut pourtant un moment de faveur à la fin du XVII^e siècle. La vieille grand'mère reparut dans le monde singulièrement accoutrée à la mode nouvelle, un commissaire aux vivres qui faisait de la littérature à temps perdu, la présenta sous le patronage de Mademoiselle. Le livre eut deux éditions, plusieurs familles qui prétendaient descendre de la fée poitevine n'étaient pas fâchées de voir revivre leur aïeule, mais la *République des Lettres* l'accueillit fort mal dès le début, et plus tard Lenglet Dufresnoy se montra tout aussi impitoyable³⁷⁰.

Bien que la postérité ait confirmé ces jugements, il n'en est pas moins certain que le pastiche de Nodot fit oublier les éditions antérieures et prit même aux yeux de beaucoup de personnes un certain caractère d'authenticité. Ce n'est sans étonnement que nous avons constaté que plusieurs de critiques poitevins ne se sont pas fait faute de la citer, le prenant sans doute pour le roman même de Je-

³⁶⁹ Les livres de la Bibliothèque bleue figuraient avec de riches reliures dans les bibliothèques du prince d'Essling, de Crozet et de Ch. Nodier.

³⁷⁰ *Nouvelles de la République des Lettres*, juin, 1699. Lenglet-Dufresnoy, *Bibliothèque des romans*, p. 278.

han d'Arras, quoique Nodot l'eût odieusement transformé. Le munitionnaire se flattait, il est vrai, d'avoir tiré son histoire des chroniques du Poitou et même *de l'avoir éclaircie* en certains endroits.

28. – *Histoire de Mélusine*, tirée des chroniques du Poitou et qui sert d'origine à l'ancienne maison de Lusignan. À Paris, chez Claude Barbin et Thomas Moette, MDCXCVIII, 1 vol. in-12, de 9 feuillets préliminaires, 271 pages de texte. Épître dédicatoire à Mademoiselle, signé N. (Nodot.) Frontispice, souvent absent, représentant sur le premier plan Mélusine dans une cuve de marbre (style XVII^e siècle) se peignant de la main droite. (La main gauche n'a pas de miroir et le corps de la fée se termine par une queue de serpent.)

Au second plan, vue fantaisiste Lusignan et de son château perché sur un rocher élevé, près duquel vole la serpente.

Au-dessous :

*Desinit in colubrum mulier formosa supernè.
Guérard invenit et fecit.*

Le roman de Geoffroy reste confondu avec celui de Mélusine comme dans l'œuvre de Jehan d'Arras.

29. – *Histoire de Mélusine*, princesse de Lusignan, et de ses fils, scavoir : Guy, roi de Jérusalem et de Chypre ; Urian, roi d'Arménie ; Renault, roi de Bohême ; Antoine, duc de Luxembourg, et Odon, comte de la Marche ; desquels l'illustre Maison de Lusignan tire son origine, par Nodot. Suivie de l'histoire de Geoffroy, surnommé à la grand dent (formant le 2^e volume), aussi par Nodot. Réédition de *la Mélusine* de 1698, 2 vol., in-12. Paris, veuve de Claude Barbin, 1700 ; même dédicace aussi signée N. et même frontispice.

30. – *Mélusine*, par Jehan d'Arras, nouvelle édition conforme à celle de 1478, revue et corrigée, avec une préface par M. Ch. Brunet. Bibliothèque Elzévirienne. Paris, P. Jeannot, libraire, 1854, in-16.

31. – *Mélusine. Geoffroy la grant'dent*. In collection des *Romans de chevalerie*, publié par Alfred Delvau. Paris, Bachelin-Deflorenne, 4 vol. in-4^o, 1869, t. III.

Il serait curieux de savoir si quelque version autorise l'éditeur à porter en plein air au milieu d'arbres épais où voltigent des oiseaux le charmant épisode de la pénitence de Mélusine. La solide porte de fer que Raymond perce de son

épée s'accommode assez mal à ce riant tableau et semble plutôt faite pour quelque réduit, écarté ou même quelque souterrain. Le nouveau traducteur dénie pourtant toute invention personnelle et prétend avoir suivi les manuscrits et les incunables de la Bibliothèque nationale. Ce sujet est l'objet d'une jolie vignette (p. 145) reproduite sur la couverture.

32. – *Histoire de Mélusine*, princesse de Lusignan, et de ses fils, suivie de l'histoire de Geoffroy à la grand'dent, sixième fils de Mélusine, prince de Lusignan, par Nodot, avec une introduction sur l'origine des légendes concernant la Mélusine (par L. Favre). Niort, L. Favre, éditeur; Paris, Champion 1876, in-8^o³⁷¹.

Nous décrivons à la suite des diverses versions du roman de Jehan d'Arras les ouvrages auxquels Mélusine n'a plus servi que d'enseigne comme l'a si bien dit M. Pressac.

33. – *Le roman de Mélusine*, par M. L. M. D. M. Paris, Pierre Rocolet, 1637, in-8^o. Dédicace à M^{lle} Ségnier, signée P. Rocolet.

Il n'est question de Mélusine que dans les trente pages de l'introduction, encore la fée n'intervient-elle que pour donner à l'une de ses descendantes le manuscrit de ce roman ridicule où l'on voit Alexandre le Grand ressusciter après une longue léthargie. Le roi de Macédoine reprend ensuite le cours de ses exploits et se marie finalement avec la fille de l'empereur de la Chine!

M. Pressac qui n'avait pas vu ce livre assez rare se demandait ce que ce pouvait bien être. Il en signale avec raison une seconde édition d'après la *Bibliothèque historique de la France*. Lyon, Huguéteau, 1644, in-4^o. (Bibliothèque P. Frappier, Niort.)

34. – *Mélusine* ou les tombeaux des Lusignans, manuscrit trouvé dans les archives d'un ancien monastère de Poitiers, traduit et publié par M. Paccard, 4 vol. in-12, Paris, Béchét, 1815. (Bibliothèque P. Frappier.)

L'auteur nous apprend dans son introduction que le nom de Mélusine sert surtout d'enseigne à son roman. Son œuvre en effet ainsi que celle de M. L. M. D. M. est tout à fait étrangère à la légende de la fée poitevine.

35. – *Mélusine*, conte historique par M. Berquin (Duvallon), petit neveu

³⁷¹ Il est curieux que la première édition poitevine du roman de Jehan d'Arras n'ait paru qu'en 1876.

de l'auteur de *L'Ami des Enfants*. Paris, C.-J. Trouvé, 1824, (Bibliothèque de Niort.)

L'auteur met en scène une Mélusine de son invention qui n'a rien à faire avec la nôtre.

36. – Ém. Carpentier. *Les jumeaux de Lusignan ou les petits-fils de Mélusine*, in-12, Paris, Vermot, vers 1867. Roman sur le thème de Jean d'Arras.

B. – Éditions du roman de Geoffroy à la grand'dent.

1. – *Les conquestes du très noble et vaillant Geoffroy à la grand'dent*, seigneur de Lusignan, et sisiesme filz de Mélusine et de Raymondin, conte du dict lieu. Paris, pour Jehan Bonfons, s. d., in-4° gothique, signature A-Liij. Vente Hibbert, (Manuel, édition 1861, t. II, 2^e p.)

2. – *S'ensuyt les faitz et gestes des nobles coquestes de Geoffroy à la grant dent, seigneur de Lusignen et sixiesme filz de Raymondin cote dudict lieu et de Mélusine*, (A la fin) : Imprimé à Lyon sur le Rosne près Nostre Dame de Cofort, par Oliuier Arnoullet le xxv de octobre mil cccccxlix, in-4° gothique, figures sur bois, au titre et au verso du dernier feuillet. Édition imprimée à longues lignes, au nombre de 33 par page, signature A-M. Ventes Lavallière, Roxburghe, Heber, d'Assling. Catalogue de Lang, n° 1036, et enfin vente Yemeniz : 1867, catalogue n° 2355, vendu au prix de 1700 fr. (Relié aux armes du duc de Marlboroug, venant de R. Heber.) Bibliothèque Firmin Didot. *Catalogue des livres rares et précieux, Manuscrits et imprimés, belles-lettres, histoire*, juin 1878, p. 190, n° 603. Donné avec raison dans ce catalogue comme la plus ancienne édition de ce roman.

3. – *Les conquestes de très noble et vaillant Geoffroy à la grand'dent, seigneur de Lusignan, etc.* Louvain, Jean Bogard, s. d. in-4° gothique. Imprimé vers 1560. Catalogue Edw. Vernon Utterson, Londres, 1857, n° 721. (Brunet, *Manuel*)

4. – *Id.* Lyon, B. Rigaud, petit in-8°, 1580 et 1597. (Brunet.)

5. – *Id.* Rouen, J. Oursel, in-8°, 1681. (Brunet.)

6. – *Histoire de Geoffroy*, surnommé à la grand'dent, in-12. Veuve de Cl. Barbin, Paris, 1700, par Nodot, à la suite de *l'histoire de Mélusine*, princesse de Lusignan, et de ses fils, etc, par le même.

MÈRE LUSINE

7. – *Geoffroy la grand'dent*. In collection des *Romans de chevalerie* d'Alfred Delvau. Paris, Bachelin-Deflorenne, 1869, 4 vol., grand in-4°, t. III.

8. – *La vie de Geoffroy la grand'dent, fils de Mellusine*. Almanach des foires et des marchés des Deux-Sèvres, etc. Niort, Robin, rue des Halles, 1841.

9. – *Histoire de Geofroy surnommé à la grand'dent, sixième fils de Mélusine, prince de Lusignan, à la suite de L'histoire de Mélusine, princesse de Lusignan, et de ses fils*, par Nodot, avec une introduction par M. L. Favre, grand in-8°, 1876, Niort, L. Favre. Paris Champion.

C. – *Poème de Couldrette*.

1. – *Mellusine*, poème relatif à cette fée poitevine, composé dans le XIV^e siècle par Couldrette, publié pour la première fois d'après les manuscrits de la bibliothèque impériale par Francisque Michel, grand in-8°, Niort, Robin et L. Favre, 1854. En tête de la première page on lit ce nouveau titre : *Le livre de Lusignan*.

CHAPITRE III: ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES

I. – *Langue allemande.*

Bien que l'histoire de Mélusine ait été imprimée pour la première fois en langue allemande, nous avons cru devoir placer en première ligne les éditions françaises plus conformes au texte de Jehan d'Arras.

L'original français, traduit en 1456, par Thüring von Ringeltingen ne fut point donné par le roman même du clerc de Jehan de Berry, puisque le traducteur nous parle du seigneur de Parthenay et de son chapelain. (Couldrette.)

Nous avons dit ailleurs que des raisons purement littéraires firent adopter de préférence la version du trouvère. Il est probable que le favori du margrave Rodolphe de Hochberg y apporta en outre quelque arrangements, car il déclare avoir fait *de son mieux* pour rendre honneur et service à son gracieux seigneur.

Quoi qu'il en soit, Jehan Baëmler donna incontestablement en 1474, à Augsbourg, la première édition allemande de Mélusine, antérieure de quatre ans à la première édition française de Steinschaber. (Genève, 1478.)

Baëmler publia la traduction de Thüring von Ringeltingen, et pendant plusieurs siècles les imprimeurs allemands n'ont point donné d'autre version.

1. – *Historie der Melusine*. Augspurg. J. Baëmler, 1474, in-folio gothique, sans signature ni chiffre, de 99 feuillets à 27 lignes, figures en bois.

Sur le recto du premier feuillet :

« [D]As abenteürlich buch beweyset vns von einer frawen genandt Melusina, die do ein merfaym... »

La préface commence par ces mots :

« [S]Eyt das der gross natürlich meyster Aristotiles... »

Plus loin le nom du traducteur est mentionné. Il se nomme, comme nous l'avons déjà dit, Thüring von Ringeltingen, de Berne en Luchtlang. L'histoire qu'il a traduite en allemand était en français, il à fait de son mieux pour son noble maître, le margrave Rodolphe de Hochberg, sgr de Roettel et de Susemberg.

À la fin du volume, folio 99, verso :

« Gedruckt und volennndt von Johanne Boemler zu Augspurg an dem mitwochen nach aller heyligen tag anno... jm lxxiiij. » (Imprimé et terminé par Jean Boemler, à Augsbourg, le mercredi après la Toussaint, l'an 1474.)

Hain 11064. – Ce savant fait remarquer que dans certains exemplaires le feuillet 44 ne porte qu'une gravure et que dans d'autres il s'en trouve deux. Ce feuillet, dans ce dernier cas est d'une impression différente.

Ebert 13700. (*Allgemeines bibliographisches Lexicon*)³⁷². Bœmler avait été enlumineur de livres avant d'être imprimeur; il est donc assez probable que les gravures de *l'histoire* lui appartiennent. M. Renouvier³⁷³ lui accorde assez de mesure dans les attitudes de ses personnages, on y surprend même dit-il, plus d'une bonne expression.

2. – (*Melusina*) *Das abenteürllich büch beweiset vns vô einer frawen genant Melusina...*

À la fin :

Getruckt und vollendt von Johanni Bämeler zu Augspurg...

Anno dui M.CCCC.LXXX. iar, in-folio gothique, figures sur bois.

Édition inconnue à M. Brunet.

Les gravures sur bois sont singulières par leur rudesse et leur extrême archaïsme. Elles sont exécutées dans la manière des xylographes primitifs. (Didot, *Catalogue raisonné*, n° 10.)

Bibliothèque Firmin-Didot, *Catalogue des livres rares et précieux, manuscrits et imprimés, belles-lettres, histoire*, juin 1878, p. 186, n° 602.

Nous avons cru devoir placer cette édition avant celles qui lui sont antérieures, pour ne pas interrompre la série des éditions de J. Bæmler.

3. – *Historie der Melusina*, sans lieu ni date, in-folio, gothique, de 64 feuillets dont le dernier blanc, signés À ijH iiij, avec 76 figures sur bois fort curieuses.

Édition qui paraît avoir été imprimée avant 1480, elle n'est pas signalée par Hain. Exemplaire sans reliure, vente Chedeau. *Supplément manuel Brunet, verbo* J. d'Arras, p. 696.

4. – *Dis ouentürlich buch bewiset wie von einer frauwen genant Melusina die ein mer fey...* S. l. n. d. ni nom d'impr., peut-être Strasbourg vers 1477 (Brunet).

Hain (11061) semble la croire antérieure à celle de Bœmler, qu'elle précède dans soit répertoire. Gothique in-folio, de 79 pages à 34 lignes par page, 67 figures sur bois, sans chiffre, signature, ni réclame.

³⁷² Leipzig. Brockhaus, 1821-30.

³⁷³ *Histoire des origines et des progrès de la gravure*. Bruxelles, 1860, p. 226-28.

Le premier feuillet est blanc, sur le second, au recto, se trouvent les lignes ci-dessus :

« Das ouentürlich... »

Puis la table imprimée en rouge et un avertissement du traducteur. Le texte commence au recto du troisième feuillet :

« Wye her Johannes von portenach sienem capplon beualch dis busch in fran-zosischer sprach zu machen. » (Comment le Sgr Jean de Parthenay commanda à son chapelain de composer ce livre en langue française.)

Le texte se termine à la 31^e ligne du 79^e feuillet, au recto :

« Grösser langer wurm Hie mit so nympt dis buch ein end. Dos gott vns allen sinen heiligen sehen send. Amen. » (Un grand et long serpent. Que Dieu nous accorde de voir tous ses saints. Amen.)

5. – *Dis ouentürlich buch bewiset wye von einer frouwen genant Melusina...* In-folio, 90 feuillets gothique sans chiffre, réclame, ni signature, 66 *alias* 60 figures sur bois, s. l. n. d., ni nom d'impr.

Après le titre et sans interruption la préface qui commence ainsi :

« [S]Itt das der grosse natürliche Aristotiles... »

Feuillet 2 recto :

« Wye her Johannes von portenach... »

M. Brunet (Catalogue d'Ourches, 1811) la dit aussi imprimée à Strasbourg vers 1477. Il ne la mentionne que très sommairement dans son *Manuel* où il se contente de constater qu'elle diffère de la précédente³⁷⁴.

L'exemplaire vendu 120 fr. à la vente d'Ourches, provenait du savant bibliographe Panzer, qui a reconnu que les caractères de ce livre sont les mêmes que ceux de l'*Histoire de Bourgogne* imprimée à Strasbourg en 1477³⁷⁵.

Hain, 11063.

Renouvier semble croire cependant que Brunet n'indique en réalité que deux exemplaires dont l'un a simplement une figure de plus que l'autre (66 et 67), l'un d'eux existe à la bibliothèque nationale sous le n° 656. Cette édition présentant un caractère xylographique, il donne une description fort intéressante de ce volume.

Il y a un fleuron ramifié avec palmes et oiseaux à la marge du titre, un S initial à grands rameaux et feuilles rondes et 67 planches à mi-page d'un texte à longues

³⁷⁴ *Cat. Of the library of Dr. Kloss of Franckfort a M. Professor, including many original and unpublished Manuscripts, and printed Books with ms. Annotations* by Philip Melancthon. London. 1835, in-8°, n° 4272.

³⁷⁵ Panzer. *Annal. der Deutsch. Litterat.*, p. 53, n° 95.

lignes avec figures dont la dimension la plus grande fait paraître le style plus barbare, le travail plus grossoyé.

Les tailles sont inégales, anguleuses, n'ayant pour ombre que des traits renflés et des places noires. Les fonds nus ont quelques arbres rudimentaires dont les feuilles se détachent sur un fond noir, les terrains sont semés de fleurs. Dans plusieurs planches les angles supérieurs ont quelques tracés ogivaux. L'expression des figures est nulle quand elle n'est pas à contre-sens, mais les costumes prêtent une signification suffisante aux personnages du roman.

Après le frontispice qui représente le duc Jean³⁷⁶ et son conseiller debout, l'un en robe, l'autre en jaque, devant l'auteur à son lutrin, on voit représentés Raymondin et Mélusine, à table, à la chasse, au bain où paraît la queue de la fée, au lit nuptial que vient bénir l'évêque, Geoffroy la grant dent et enfin le géant Guédon. Les vêtements consistent en jaques très courtes, bonnets à plumes sur des cheveux longs, chausses en pointe, hennins à une ou deux flèches. Ce sont les plus anciens échantillons des modes bourguignonnes qui envahissent l'Allemagne sous Frédéric III.

Dans leur grossière exécution, les gravures de la Mélusine allemande méritent d'autant plus d'attention qu'elles servent peut-être de modèles pour les éditions de Genève et de Lyon. Steinschaber qui souscrivit en 1478 l'édition de Genève, qui est la première en français, était de Schweinfurth, ville de Franconie, s'il n'était pas graveur lui-même il avait du moins apporté avec ses caractères l'usage des planches de bois son pays³⁷⁷.

C'est sans doute à cette édition ou à la précédente qu'il faut attribuer celle qui est ainsi désignée dans le *Supplément au manuel: Historie der Melusina*, s. 1. n. d., petit in-folio gothique avec 67 figures sur bois. Exemplaire incomplet du premier feuillet. Vente Tufton.

6. – *[D]As abenteüerlich Büch beweyset vns von eyner frauwen genant. Melusina...* S. l. n. d., mais caractères d'Antoine Sorg à Augsbourg, in-4° gothique de 108 feuillets à 28 lignes par page, avec figures en bois, sans chiffre, réclame, ni signature.

Hain, 11062. Même titre et même préface que le n° 1. Le volume se termine au 108^e feuillet, verso, ligne 17, par ces mots :

« Scinen frid sende. » (Que Dieu nous accorde sa paix.)

³⁷⁶ Ceci paraît une erreur. C'est le seigneur de Parthenay et non le duc de Berry qui doit être représenté si on s'en rapporte au titre du premier chapitre.

³⁷⁷ Renouvier, loc. cit., p. 251-252.

Sorg, dans plusieurs de ses livres, ne fit que répéter les textes et les bois de ses confrères de la même ville, et entre autres de Baemler³⁷⁸.

7. – Sans nom de ville, mais datée de 1478, in-folio. (Brunet, d'après Panzer, *Deutsche Annal. suppl.*, p. 41.)

Hain 11065. Anno dm MCCCCLXXVIII, in-folio.

8. – *Melosine geschicht mit dem figuren...* (Histoire de Mélusine avec les figures.) Heidelberg, Henri Knoblochtzern, 1491, petit in-folio gothique, figures en bois, 39 feuillets à 2 colonnes de 45 à 46 lignes, sans chiffre, réclame, ni signature.

Hain, 11066.

Le titre Melosine... est gravé en bois sur le recto du premier feuillet, et sur le recto du second se trouve reproduit l'en-tête des éditions précédentes :

« Dyss owentürlich buch beweyset wye von einer frouwen... »

À la fin, feuillet 39, recto, col. 2:

« Und das buch hat gedruckt. Henricus Knoblochtzern zu Heybelberg auff sant Lucien und Otilien tag nacht Cristi unsers berren geburt Tausent vierhundert und dar nach in dem eyn und nüntzigisten iare. »

(Et ce livre, Henri Knoblochtzern l'a imprimé à Heidelberg le jour de Sainte-Luce et de Sainte-Otilie, après la naissance de Jésus-Christ Notre Seigneur 1400, et en outre dans la 91^e année).

9. – *Die historia von Melusina*, Strasbourg, Mathis Hupfull, 1506, figures en bois. In-fol. d'après Brunet ; in-4^o suivant Groesse. (*Lehrbuch einer Litteroer geschichte der berühmtesten vœlker des mittelalters...* Leipsig und Dresden, in-8^o dans la 3^e partie³⁷⁹).

10. – Augspurg, 1538, Steyner, petit in-4^o fig. en bois. Vente Heber et vente Libri.

11. – *Die historie oder geschicht von der edle unnd schœnen Melusina*. Augspurg, H. Steyner, 1547, in-fol. figures en bois. (Brunet et Groesse.)

³⁷⁸ A. Renouvier, loc. cit. p. 226-228.

³⁷⁹ L'ouvrage précité forme la seconde partie du *Lehrbuch einer allgemeinen. Litteroer geschichte* du même auteur.

MÈRE LUSINE

Les éditions suivantes ne sont pas indiquées dans le *Manuel du libraire*, nous n'avons pour guide que l'excellent travail de M. Pressac.

12. – Strasburg, 1577 (Græsse), in-8°.

13. – *La même*. In *Buch der Liebe*, verso du 262^e feuillet, Francfurth-am-Heyn, 1587, in-fol. figures sur bois.

Le *Ruch der Liebe* est un recueil de 13 romans dans le genre de ceux de notre *Bibliothèque bleue*.

14. – *La même*, Strasburg, 1624, in-8°.

15. – *Wunderbare geschichte von der edeln und schœnen Melusina...* Nürnberg, s. d., in-8°, cité par J. Gœrres. (*Die teutschen Volksbücher*. Heidelberg, 1807, p. 234-7.)

16. – *Nouvelle version de l'histoire de Mélusine*. In *Hinterlassenen Schriften*, de F. W. Zachariæ (p. 40 à 59), in-8°, Braunschweig, 1781.

17. – *Die schœne Melusina*, 2^e vol. du *Buch der schonsten Geschichten und sagen für alt und Jung wieder erzœhlt*, von Gustav Schwab, Stuttgart, 1834, 2 vol. in-8°.

18. – *La même*. In *Die Deutschen volksbüchër für Jung und alt wieder erzœhlt*, von Gustav Schwab, Stuttgart, 2 vol. in-8°, 1842, à grav., 12^e histoire.

19. – *La suite*, dans la 3^e édition du même ouvrage, Stuttgart, 1846, 2 vol. in-8°.

Dans la préface du second vol. (édition 1833), M. Schwab nous apprend que pour la rédaction de sa *Mélusine* il s'est servi d'un des livrets populaires contenant l'histoire de la fée et d'un *manuscrit de la Bibliothèque de Stuttgart*. Il a cru devoir supprimer dans l'intérêt de ses jeunes lecteurs tout ce qui lui a paru superflu ou nuisible, conservant scrupuleusement le reste, à part quelques mots archaïques qu'il a remplacés par leurs analogues dans la langue moderne.

20. – *Geschichte von der elden und schœnen Melusina...* In *Volksbücher*, publiés par G. O. Marbach. Leipzig, 1838, bei Otto Wigand, in-8° de 72 p., figures sur bois. Histoire 3^e Rédaction analogue à celle de Schwab, mais plus condensée.

21. – *Geschichte von der edlen und schænen, Melusina. In Walhalla. Meisterwerke Deutscher Poésie. Die deutschen Volksbücher*, etc. Berlin A. Stange, grand in-8° à 2 col. gravures sur cuivre, 4^e histoire.

Le texte du Walhalla est presque identique à celui de M. Schwab, moins développé toutefois au commencement et ne donnant pas à la fin l'histoire des deux sœurs de Mélusine. Réédité à Leipsig par Franz Peter, en 1844.

22. – *Wunderbare Geschichte von der edlen und schænen Melusina...* Frankfurt-am-Main, Brœnner, 1848, in-8° de 118 pages. 8 figures sur bois. In *Deutsche Wolsbücher...* du docteur Simrock, 23^e histoire.

D'après, les plus anciennes éditions allemandes, mais en allemand classique moderne³⁸⁰.

23. – *Historie von der edlen und schænen Melusina*, avec figures (Ottman F. H. Schönbuth), Reutlingen, Fleischhauer und Spohn, 1848, in-8°.

D'après les éditions anciennes, mais en allemand classique comme toutes les éditions contemporaines.

24. – Theodor Apel, *Melusine. Gedicht in drey Gesangen* (poème en 3 chants). Leipzig, J.-C. Henrichs, 1844, pet. in-8°.

25. – *Sehr Wunderbare Historie von der Melusina, in drei Abtheilungen*. Tome XIII des œuvres de Tieck. Berlin, 1829, in-8°, 67-170.

Imitation de l'ancien récit avec des fragments en vers dont le plus long donne les aventures de Mélior et de Palatine. (Pressac.)

26. – *Ottmar pseudonyme de J. Ch. Christ. Nachtigal*. Wolkssagen, Brême, 1800, in-8°. Quelques pages consacrées à Mélusine, 201 et suiv.

27. – Théod. Grœsse, *Die Grosse Sagenkreise*, Dresde et Leipsig, 1842, a aussi rappelé le souvenir de la fée poitevine, p. 382-86.

28. – Eduard Bulow. *Ein allerneuste Melusine*. Frankfurt-am-Main, 1849, in-12. Roman auquel Mélusine sert d'enseigne comme chez nous à ceux de Paccard, de Berquin Duvallon et de Rocolet.

³⁸⁰ Les premières éditions sont en dialecte souabe.

II. – *Langue flamande.*

1. – *Hier beghint een schœn historie sprekende van eenre vrouwen gheheeten Meluzine van harem kinde ren en haren geslachte en van haren wondertiken wercken T Er eeren gods ons he re, etc.*

Au verso du feuillet 138, ligne 13 :

« Hier es voleyndt die wond'like vrede en schone historie va Meluzyne en va hare geslachte. Gepret tatwerpe bi my Geraert leen MCCCC en XCI den IX dach february. »

Suit la grande marque de l'imprimeur. In-folio de 138 feuillets gothiques à 2 colonnes, 38 et 39 lignes avec signatures aij et chiffres irréguliers sans réclames, 46 figures sur bois.

Le seul exemplaire connu de cette édition précieuse a figuré aux ventes Kloss et Canazar³⁸¹. De là il est entré dans la collection La Ferté Senectère où il fut acquis par M. Olivier, libraire à Bruxelles, qui le céda à M. Serrure. V. 2^e partie du catalogue de la vente Serrure.

Supplément au manuel.

2. – *Een seer sonderlinghe, schone ende wonderlike historie, die men warachtich hout te syne end auctentick sprekende van eenre vrouwen gheheeten Melusine...*

À la fin :

« Dit boek is gheprent thantwerpen bi my Henrick Eckert von homborch in tjaer ons heren als men screeft MCCCCC, ende tiene den vierden dach van januario. » In-fol. gothique de 106 feuillets à longues lignes avec beaucoup de gravures en bois. Anvers, Henri Eckert, 4 janvier 1510.

Analysée et décrite par Mone, p. 74-76 de son *Uebersicht der Niederlandischen Volksliteratur alter zeit*. Tubingen, 1838, in-8°.

M. Pressac croit que l'auteur du livre flamand a suivi pas à pas la version de Jean d'Arras.

Mone nous apprend qu'en 1621 l'évêque d'Anvers, par ordonnance du 16 avril, proscrit *l'histoire de Mélusine* même temps qu'une foule d'autres livres appartenant pour la plupart à la collection des romans français. Pour que l'œuvre de Jehan fût ainsi poursuivie il fallait qu'elle fût très répandue, il est donc probable qu'elle eût plusieurs autres éditions en langue flamande antérieurement à 1621.

³⁸¹ Pseudonyme de Libri ou H. Ternaux-Compans, *Supplément au Manuel du Libraire*, p. 696.

III. – *Langue danoise.*

Érasme Nyerup cite trois éditions danoises de Mélusine dans son livre qui a pour titre: *Om Almindelig Moerskabs læsning i Danmark og Norge igiennem Aarhundreder*. S. l. n. d., in-8° p. 135.

1. – Melusine, Kjoebenbavn (Copenhague), 1667, in 8°.
2. – *Ibidem*, 1702, in-8°.
3. – *Ibidem*, 1729, in-8°.

IV. – *Langue suédoise,*

1. – *Melusines historie oversat of Dansken paa Svensk*.
S. l. d., in-8°.

(Svenska Poesiens historia af C. J. Lenstroem, Fœrra Delen. *Orebro* 1839, in-8°. Partie 1^{er}, p. 117.

Grœsse affirme que les diverses éditions bohèmes, danoises et suédoises de *Mélusine* ont toutes été faites d'après la traduction allemande de Thüring von Ringeltingen.

V. – *Langue bohême.*

1. – *Kronyka kratochwilna o ctné a sick netné Panné, Meluzijne*. Z nem prelozana od Durynka z Ryngolw. W Praze. (Prague, 1760, in-8°.)
2. – *Ibidem*, W. Olomanci (à Olmutz), 1764, in-8°.
3. – *Ibidem*, W. Gihlawe (à Breslau), 1805, in-8°.

VI. – *Langue espagnole.*

1. – *Historia de la linda Melosyna*. Tholosa (de Guipuzcoa) Juan Parix et Estevan Clebat *Allemands* qui la firent traduire de Français en Castillan avec le plus grand soin.

« E despues de muy *emendada* la mandaron ymprimir. » En l'an du Sgr 1489, le 14 juillet. In-fol., figures en bois, caractères gothiques à longues lignes, 37 à 38 lignes par page, sans chiffres ni réclames. Le texte commence au recto du second feuillet, signature aij, et finit au verso du 9^e feuillet du cahier V. Le 1^{er} feuillet porte au verso une gravure sur bois.

(*Mendez, typographie espanola*. Madrid, 1796, in-4°. *La Serna Santander, Dic-*

MÈRE LUSINE

tionnaire bibliographique choisi du XV^e siècle. Bruxelles, 1805-7, in-8°, 3 vol, n° 148, et *Mémoire historique sur la bibliothèque dite de Bourgogne, présentement bibliothèque publique de Bruxelles*. Bruxelles, Braeckener, 1809, petit in-4°, p. 36. Brunet, *Manuel*, et Pressac, *Essai bibliographique*.)

2. – *La hystoria de la linda Melosina*.

À la fin :

« Fue impresso en la... Ciudad de Sevilla por Jacobo Cromberger Aleman y Juan Cromberger, Ano de MDXXVI. »

In-fol. gothique, figures en bois. 64 feuillets y compris le titre et les 2 feuillets de table dont le second porte la souscription ci-dessus. Le feuillet 62 est mal coté 72.

Vente Meerman et vente Heber.

3. – *La historia de Melosina*. Valencia, 1512, à 18 de marzo, in-fol. gothique à 2 col. figures sur bois. Édition disparue qui ne se trouve mentionnée qu'au catalogue de Bibl. colon. de Séville.

Supplément au manuel de Brunet.

CHAPITRE IV:
AUTEURS CITÉS, CRITIQUES, ETC.

I. – Poitevins.

1. – JEHAN BOUCHET. *Les Annales d'Aquitaine*, faits et gestes des rois de France et d'Angleterre, pays de Naples et de Milan, augmentées de plusieurs pièces rares et historiques, recueillies par Abraham Mounin. In-f^o, Poitiers, Abraham Mounin, 1644.

2. – JEHAN DE LA HAYE, baron des Coultaux. *Les Mémoires et recherches de la Gaule Aquitanique*. Poitiers, Abraham Mounin, 1643.

3. – ROBERT DU DORAT, apud Dom Fontenau, manuscrit. (Bibliothèque de Poitiers.)

4. – DREUX DU RADIER. *Bibliothèque historique et critique du Poitou*. 5 vol. petit in-8^o. Paris, Ganeau, 1754, tome 1^{er}, p. 172, et II, p. 32, art. *Jean d'Authon*, où il est dit que le château de Lusignan servit de prison au duc d'Orléans (Louis XII), après la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier.

5. – THIBAudeau. *Abrégé de l'histoire du Poitou*, 6 vol. in-12. Paris, Demonville; Poitiers, Auguste Girault, 1782, tome 1^{er}, p. 324.

6. – DOM MAZET. *Mémoire sur la Mellusine*, in *Athénée de Poitiers*, an XII (1804), p. A2 et seq. M. de la Fontenelle de Vaudoré (*Bulletin 24 de la Société d'agriculture de Poitiers*, t. II, p. 218 en note) prétend que cette dissertation est de D. Fonteneau et que l'original écrit de sa main existe à la bibliothèque de Poitiers.

7. – Baron DUPIN, ancien préfet des Deux-Sèvres. *Mémoire sur la Gâtine du Poitou*, in *Mémoire de la société des Antiquaires de France*, tome III, p. 279-80.

8. – JÉRÉMIE BABINET, juge d'instruction à Niort, (mort en 1855). *Mémoire sur la fée Mélusine*, lu par M. de la Fontenelle de Vaudoré à la Société d'agri-

culture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers, dans la séance du 3 décembre 1828, et enrichi de notes par ce savant. V. le n° 6 (*Bulletin* n° 24, p. 210-22).

9. – *Histoire du Poitou*, par Thibeaudeau, précédé d'une introduction par H. de Sainte-hermine, avec notes. 3 vol. in-8°, Niort, Robin, 1839, note 8 du chapitre XIII, p. 474-5.

10. – BÉLIN DE LA LIBORLIÈRE. *Rapport sur des gâteaux d'une forme particulière. Notice sur Mélusine*. In *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2^e trimestre, 1840, p. 51-66, avec deux figures représentant les célèbres gâteaux Merlusins.

11. – *Dissertations anonymes sur la fée Mélusine*. (*Journal de la Vienne*, 1841, n°s des 22 avril, 22 juin, 1^{er} juillet et 28 octobre). Ces dissertations sont de deux auteurs, dont l'un est certainement M. Jérémie Babinet.

12. – A. D. DE LA FONTENELLE DE VAUDORÉ. *Archives historiques du Bas-Poitou. Chroniques fontenaisiennes*, 1 vol. in-8°. Fontenay-le-Comte, Gaudin fils, 1841, p. 331.

13. – CH. ARNAULD. *Histoire de Maillezais*, 1 vol. in-8°, Paris, Dumoulin, 1840. première reproduction de la tête de la statue de Geffroy la grand'dent, trouvée à Maillezais et conservée au Musée de Niort. Ce masque expressif paraît avoir appartenu à la statue décrite par Rabelais, Pantagruel, chapitre v, p. 112. Édition du bibliophile Jacob. Paris, Charpentier, 1853.

14. – Abbé LACURIE. *Histoire de l'abbaye de Maillezais*. Edm. Fillon, Fontenay-le-Comte, 1 vol. in-8°.

15. – C. D. M. B. (Abbé AUBERT). *Comme quoi la fameuse Mellusine n'est autre chose que Geneviève de Brabant*. (*Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*, n° 16. Poitiers.)

16. – BAUGIER et ARNAULD. *Monuments religieux, civils et militaires du Poitou* (Deux-Sèvres). Niort, Robin, 1843, in-4°.

17. – Abbé COUSSEAU. *Mémoire historique sur l'église de Notre-Dame de Lus-*

gnan et ses fondateurs. In *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1844, p. 287.

18. – JÉRÉMIE BABINET, président démissionnaire du tribunal civil des Sables-d'Olonne, mort en 1855 (V. n° 8). *Mélusine, Geoffroy à la grand'dent, légendes poitevines*. Paris, Techener, et Poitiers, 1847, br. in-12, petit in-4° de 88 p. sans signatures ni réclames; paraît être la reproduction d'articles de journal.

Gustave Bardy, conseiller à la Cour de Poitiers, dans ses biographies de l'abbé Gустeau et de M. Pressac, qui servent d'introduction à la réédition des poésies patoises de l'abbé Gустeau (in-12, Poitiers, Henri Oudin, 1855-61, et sur la couverture, Niort, M^{me} Clouzot et fils, 1862, nous apprend que le remarquable *Mémoire de M. Babinet* devait être suivi d'une nomenclature raisonnée des manuscrits et des imprimés ayant pour objet *Mélusine*, par M. Pressac. Le manuscrit de cet excellent travail semble perdu, mais on rencontre parfois les quelques pages qui en furent imprimées aux frais du président Babinet (V. le n° 19). Elles nous ont été d'un très grand secours. La mort de M. Pressac survenue aussi en 1855, peu de jours après celle de M. Babinet, nous a privé de la fin de cette étude qui eût couronné dignement la vie si laborieuse du savant bibliothécaire de Poitiers.

19. – *Essai bibliographique sur le roman de Mélusine*. Incomplet. Mêmes caractères que pour le second *Mémoire de M. J. Babinet* (v. le n° 18), Henri Oudin, impr., Poitiers, 1855. S. l. n. d. Petit in-4°. Commence à la page 93³⁸² avec le faux-titre ci-dessus et finit à la page 164 au début de la thèse sur *Couldrette* dont les manuscrits ne sont pas décrits.

Il ne saurait y avoir de doute sur l'auteur désigné par M. G. Bardy, président de la Société des Antiquaires de l'Ouest³⁸³, et par M. A. Ménard, secrétaire³⁸⁴. Ce dernier donne même le titre exact de l'ouvrage.

Dans une première partie, M. Pressac donne la description des ouvrages imprimés. La première section donne les éditions en langue française. Trente-et-un ouvrages figurent sous cette rubrique, pour être juste cependant il en faudrait retrancher le n° xvii (Rocolet, 1637) et le n° xxxi (Berquin Duvallon), ce qui porterait à vingt-neuf le total des éditions françaises connues de M. Pressac³⁸⁵.

³⁸² Qui suit immédiatement la dernière du *Mémoire* précédent.

³⁸³ Loc. cit., p. 14 (1861).

³⁸⁴ *Rapport sur les travaux de la Société*, du 22 janvier 1855 au 30 décembre de la même année, p. 57 en note.

³⁸⁵ Il est curieux que personne ne connaisse d'édition poitevine ancienne.

MÈRE LUSINE

La seconde section, langue espagnole ne contient que deux éditions.

La troisième, langue allemande, mentionne les éditions plus anciennes ; la 1^{re} de 1474 précède de quatre années le n° 1 des éditions françaises qui porte la date de 1478. Total des éditions allemandes d'après M. Pressac : 22.

| | | | | | |
|----------------|----------|--------|-----------|---|-----------|
| 4 ^e | section, | langue | flamande, | 2 | éditions. |
| 5 ^e | - | - | danoise, | 3 | - |
| 6 ^e | - | - | suédoise, | 1 | - |
| 7 ^e | - | - | bohème, | 3 | - |

La seconde partie relative aux manuscrits est divisée en deux sections :

La première consacrée à Jehan d'Arras décrit 5 manuscrits et en cite 8 autres, total 13.

La seconde section traitait de Couldrette, elle est interrompue avant la description des manuscrits ; M. Pressac n'en a pas moins eu l'honneur d'établir le premier sur des bases solides l'antériorité du roman de Jehan d'Arras.

La troisième partie aurait décrit les éditions du roman de Geoffroy la grand'dent.

20. – B. FILLON. *Poitou et Vendée*, Niort, Clouzot, art. Fontenay-le-Comte, p. 27-28.

21. – ABBÉ BAUDRY. *Antiquités celtiques de la Vendée*. In *Annuaire de la Vendée*, 8^e, 9^e et 10^e années, et tirage à part. La Roche-sur-Yon, J. Sory, L. Gasté.

22. – R.-F. RONDIER. *Historique des mines de Melle*. Niort, Clouzot, 1870.

23. – AUGUSTE LIÈVRE. – *Notes sur Couhé*. 2 vol. in-8°. Poitiers, Bernard, 1872.

24. – B. LEDAIN. *La Gâtine historique et monumentale*, grand in-4°. Paris, J. Claye, 1876, p. 182-187.

25. – FÉLIX HERBET, archiviste paléographe. *Le roman de Mélusine*. In *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou*. Niort, L. Clouzot, 1869, p. 296-313.

26. – BABINET, avocat général à la Cour de cassation. *Notice sur le château de Lusignan*. – In *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2^e trimestre, 1872,

p. 216-27. (Avec une vue cavalière du château, lors du siège de 1574, d'après un dessin authentique contemporain conservé aux estampes de la Bibliothèque nationale³⁸⁶).

27. – BABINET, avocat général, etc. *Deuxième note sur le Château de Lusignan*. In *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4^e trimestre, 1872, p. 307-17.

28. – L. FAVRE. *Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis*. In-8°. Niort, Robin et Favre, 1868, verbo Mélusine, 223 à 226.

29. – Mélusine, in *Précis historique sur quelques lieux principaux du département*. Vouvant, in *Almanach du département de la Vendée, pour l'an VII de la République*, par le citoyen Esnard, défenseur officieux à Fontenay-le-Peuple. Fontenay, Cochon, imprimeur du département et de la République, p. 86-88.

30. – *Histoire surprenante de la belle fée Mellusine, tirée des chroniques du Poitou*, in *Almanach des foires et marchés des Deux-Sèvres*, etc. Niort, Robin, rue des Halles, 1839. Sur le verso de la couverture inférieure mauvais bois reproduisant grossièrement le frontispice de la Mélusine de Nodot, signé Petit, Niort.

31. – *Histoire de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, et de son frère Urian, roi de Chypre, fils de Mellusine*. Sur le verso de la couverture inférieure bois non signé, représentant Guy armé de toutes pièces sur un cheval richement caparaçonné.

32. – JACQUES YVER, Sgr de Plaisance et de la Bigottrie, gentilhomme poitevin. *Le printemps d'Yver*. Lyon, héritiers de Benoist Bizard, 1600, 1^{re} journée, p. 16.

Yver voulant peindre la splendeur du château du Printemps où vont s'ébattre Bel-Accueil, Fleur-d'Amour et Ferme-Foy, dit qu'il fut «basty jadis, comme on tient pour certain par la tant renommée fée Mellusine, pour monstrier l'excellence de ses arts cachez, y laissant plusieurs marques de ses miracles interprétez par prophéties...»³⁸⁷

33. – BEAUCHET-FILLEAU. *Dictionnaire des familles de l'ancien Poitou*. Verbo Lusignan.

³⁸⁶ V. même recueil, 1850-1852, p. 23, 142 et 297. (*Mélusine Luxembourgeoise*.)

³⁸⁷ Disons encore pour ne rien omettre que la mort surprit M. de Fontanes, ex grand-maître de l'Université, natif de Niort, au moment où il se proposait de composer un poème en l'honneur de Mélusine.

II. – *Autres auteurs français.*

1. – VINCENT DE BEAUVAIS, dominicain, gardien de la librairie de saint Louis. *Speculum naturale*, II, 127.
2. – J. DE MONTLYARD. *Mythologie extraite du latin de Noël Comte* (Natalis Comitit), Lyon, Paul Frelon, 1600.
3. – *Bullet.* Dissertations sur la mythologie française. Paris, L. Moutard, 1771.
4. – *Mémoires de l'académie des inscriptions*, t. IX, p. 573, d'après Rondier, *Histoire des mines de Melle*, p. 68.
5. – MORÉRI. *Grand dictionnaire historique*. Basles, Jean Brandmuller, 1731, t. IV, 1094. Lusignan ou Lezignem, Lusignanum.
6. – *Le comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes* (par l'abbé de Villars³⁸⁸). Londres, chez les frères Vaillant, 2 vol. in-12, t. 1^{er}, entretien IV, 129-131.
7. – LENGLET-DUFRESNOY. *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes, etc.* Paris, 1752, 4 vol.
8. – EUSÈBE SULVERTE. *Dissertation sur les dragons et les serpents monstrueux.* *Revue encyclopédique*, t. II, p. 623 et seqq.
9. – BERGER DE XIVREY. *Traditions tératologiques.* Imprimerie royale, Paris, 1836, notes p. 318-22.
10. – C. LEBER, J.-B. SALGUE, etc. *Collection des meilleures dissertations relatives à l'histoire de France*, 20 vol. in-8°, Paris. 1826-43.
11. – LAISNEL DE LA SALLE. *Croyances et légendes du centre de la France*, 2 vol. in-8°, Paris, Chaix, 1875, t. I, 122-123.

³⁸⁸ Réédition, arbredor.com, 2002 (NDE).

12. – LOYS BRUEYRE. *Contes populaires de la Grande-Bretagne*. Paris, Chaix.

13. – JEAN-JOSEPH RIVE. *Notice de deux manuscrits de la bibliothèque du duc de la Vallière, dont l'un a pour titre le roman d'Artus, et l'autre le roman de Parthenay*. Paris, 1779, gr. in-4°.

14. – Boessius (Le président Salvaing de Boissieu). *Semtem miracula Delphinatus*. Gratianopoli, apud Ph. Charvys, 1656, pet. in-8°.

15. – CHORIER (Nicolas). *Histoire générale du Dauphiné*. Grenoble, Ph. Charvys, 1661, et Lyon, Thioly, 1672, 2 vol. in-folio. À la suite: *Généalogie de la maison de Sassenage*.

16. – URSIN. *Notice sur Mélusine*, in *Annales de la Société académique de Nantes*, 2^e vol., 12^e livr., décembre, p. 1831, p. 408-418, avec figure représentant les meneaux de l'imposte de la porte d'entrée de l'octogone de Montmorillon, le profil et la coupe de ce monument.

L'auteur débute par une analyse du roman de Jehan d'Arras. Il a été suivant lui composé sur des traditions recueillies dans les archives des Lusignans. « Si l'on réfléchit que cette ingénieuse fiction n'est qu'un ancien mythe apporté dans la Gaule par les nations indo-germaniques qui vinrent s'y établir dans les temps antérieurs à l'histoire ; si l'on observe en outre que ce mythe nous offre quelques-uns des principaux traits du culte religieux de ces peuples dont nous sommes issus, on concevra quel immense intérêt nous présente ce précieux monument national. »

Après avoir parlé de la Mélusine de Sassenage, l'auteur reconnaît dans la mère des Lusignans un personnage analogue aux dames blanches et noires de l'Écosse et de la Germanie. Malheureusement, ce travail est un peu court et l'on pourrait reprocher à M. Ursin d'avoir été souvent chercher bien loin des termes de comparaison si faciles à rencontrer en Allemagne et même chez nous.

17. – E. B. (Blacher), membre de la Société asiatique. *Essai sur la légende de Mélusine. Étude de philologie et de mythologie comparées*, brochure 40 pages. Paris, Parent, 1872.

18. – G. D'ESPINAY. *La fée Mélusine*, brochure 15 pages, imprimerie Lachèze

et Dolbeau, Angers, s. d. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers.*)

19. – ERNEST FALIGAN. *Note sur une légende attribuant une origine satanique aux Plantagenêts*, brochure 28 pages, imprimerie Lachèze et Dolbeau, Angers, 1882. (Extrait des *Mémoires* de la même Société.)

22. – Abbé MAHÉ, chanoine de Vannes, membre de la Société polymathique du Morbihan. *Recherches sur la fée Mélusine*, travail non publié et dont le manuscrit semble perdu. On en trouvera une analyse très sommaire dans les comptes travaux de ladite Société pendant l'année 1830-31, 4-6³⁸⁹.

Le docte chanoine aimait à croire que le *fonds* de l'histoire de Méleusine (sic) était véritable, que cette célèbre princesse avait vécu dans la presque île de Rhuis, qu'elle y avait fini sa carrière et que ses restes mortels y subsistaient encore.

Plus tard, M. de Sainte-Hermine a repris en partie ce thème. Il dit en parlant de Mélusine: « L'illustration de la maison à laquelle elle appartenait, et de celle dans laquelle elle était entrée, son mérite extraordinaire, son savoir, ses grâces naturelles, sa prudence et peut-être aussi son goût pour l'architecture, lui donnèrent de la célébrité, et dans ces siècles d'ignorance et de crédulité, *on en fit une magicienne et une fée.* »

Les légendes bretonnes de Mélusine, souvenirs des Lusignans, sgrs de Porhoët (V. 2^e partie, chap. 1^{er}, vi), et surtout la lecture du roman de Jehan d'Arras, p. 25-75, qui fait Henri, comte de Forez, père de Raymondin, *un noble homme de la brute Bretagne*, obligé de quitter ce pays pour avoir tué le propre neveu du roi, en légitime défense, et dont la famille avait possédé Guérande et Penicense (Penthièvre?), ont conduit l'abbé Mahé à faire de Mélusine une Bretonne; mais il est aisé de voir qu'on la connaît bien moins dans l'Armorique que chez nous. La légende de Succinio est la seule qui nous soit venue.

Les lettres lues par Mahé à la Société polymathique semblent à M. Bizeul (de Blain): « prises de Jehan d'Arras et de ceux qui depuis ont parlé de cette fée ». *Bibliothèque bretonne.*

23. – JEAN-MARIE DE LAMURE. *Histoire universelle, civile et ecclésiastique du pays de Forez., etc.* Lyon, Jean Posuel, 1674, in-4°.

³⁸⁹ M. Le docteur Mauricet désigne au nombre des *romanciers* qui ont retracé les aventures de la fée, un certain Jean Féras que personne ne connaît aujourd'hui. On croit à une erreur typographique.

MÈRE LUSINE

24. – FR. DE CORLIEU. *Recueil en forme d'histoire de la ville et comte d'Engolesme, etc.* Engolesme, J. de Minières, 1566, pet. in-4°, p. 48.

III. – *Auteurs étrangers.*

1. – GERVASIUS VON TILBURY. *Otia Imperialia.* Édition Félix Liebrecht, Hannover, Carl Rümpler, 1856, in-8°.

Prima decisio. Cap xv. *De oculis apertis post peccatum.*

2. – WALTERSCOTT. *Demonology. Minstrelsy.*

3. – O'BRIEN FOCALOIR. *Gaoidhilgesax-bhearla or Frish-English Dictionnary.* Paris, 1768, in-4°. (Banshee – *bean sighe* – au mot *sith-bhrogh* ou *sigh-bhrogh*).

4. – ANGELO DE GUBERNATIS. *Mythologie zoologique.* Traduction Baudry, 2 vol. in-8°. Paris, Durand, 1874, t. II, p. 443.

5. – JULES RENOUVIER. *Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas et en Allemagne jusqu'à la fin du XV^e siècle,* in-8°, Bruxelles, Hayez, 1860, p. 226-28, 251-52.

6. – *Chronique rimée de Phil. Mouskes* dans la collection *des Chroniques Belges.* Introduction au second volume par le baron de Reiffenberg. (Dames blanches de la Frise, du château d'Égmond en Hollande, de Neuhaus, de Rosenberg, de Staufenberg, de Guttenberg, en Allemagne; de Colatto en Italie, d'Angweiler, de Croy, de Bassompierre et de Salm.)

7. – ERASMUS FRANCISCI. *Das erœffnete lust haus der ober und meder welt...* Nurnberg, 1676, petit in-4° de 1576 pages. (Dame blanche de Rosemberg.)

8. – *Gedichte von Theodor von Cederstolpe,* in-12, Berlin, 1841. (Traduction luxembourgeoise de Mélusine).

9. – L'Évêque de la Basse-Moûterie. *Itinéraire du Luxembourg.*

10. – *Société du Luxembourg,* vol. de 1850, article de M. de la Fontaine. (*Mélusine Luxembourgeoise.*)

11. – CONRAD VICERIUS. *De rebus gestis imperatoris Henrici VIII libellus*. In Reuber (Just.) *Scriptorum veterum qui Cæsarum et imperatorum Germanicorum res... mandarunt*. Francfort, 1583, in-folio. Hanau, 1619, in-folio. Francfort, 1726, in-folio, p.458 de l'édition de 1619.

IV. – *Histoire des Lusignans.*

1. – FRÈRE ESTIENNE DE CYPRE DE LUSIGNAN. *Les généalogies de 67 très nobles et très illustres maisons, partie de France, partie étrangères, yssues de Mérovée, etc.* Paris, Guill. Le Noir, 1586, in-4°. On y trouve l'énumération de la plupart des familles qui prétendaient descendre de Mélusine.

Frère Estienne cite, p.45, cinq châteaux dits *de Lusignan*: celui du Poitou, un autre en Languedoc (entre Narbonne et Carcassonne), et trois en Italie, dont l'un s'écrit: *Lucignan*. Si le fait est vrai, il fournit une preuve de plus en faveur du vocable latin.

Du temps de frère Estienne beaucoup de femmes de Chypre se nommaient Mélusine.

Enfin on lit p. 49, v°: « Le comte de Sanzay René, troisième du nom, vicomte héréditaire de Poitiers, m'a dict davantage qu'il a veu au monastère de Croysic, près de Vannes, en Bretagne, *les sépulchre de ladite Mélusine* et de son mary Raymondin; et qu'à Poitiers, en l'église Saint-Hilaire, il y a quelques obits fondés afin de prier Dieu pour les fils de Mélusine. » La tradition relative aux sépultures de Mélusine et de son mari dans la chapelle de Croysic existait donc bien réellement dès le XVI^e siècle.

2. – Le même. *Description de toute liste de Cypre et des roys, princes et seigneurs qui ont commandé en icelle jusqu'en l'an 1572*. Paris, Guill. Chaudière, 1580, in-4°.

Première édition en italien. Bologne, Aless. Benaccio, 1573, in-4°.

3. – Le même. *Histoire contenant une sommaire description des généalogies, alliances et gestes de tous les princes et grands seigneurs, dont la plupart estoient françoys, qui ont jadis commandé ès royaumes de Hiérusalem, Cypre, Arménie*. Paris, Guill. Chaudière, 1579 in-4°.

4. – Le même. *Les droitz, autoritez et prérogatives que prétendent au royaume de Hiérusalem... les pape, patriarche, empereur, roi de France, etc.* 1586, in-4°.

MÈRE LUSINE

5. – GIBLET CYPRIOT. *Histoire des rois de Chypre de la maison de Lusignan*, traduit de l'italien. Paris, 1732. 2 vol. in-12.

Dans les *Œuvres* de Loredano. Venise, 1667, in-12, t. V.

Première édition, in-4°, Bologne, 1647. *Historie de re Lusignani* da Henrico Giblet cav. libri undeci.

6. – CYPRIEN. *Histoire de l'île de Chypre*, en grec vulgaire. Venise, 1788, in-4°.

7. – Chevalier DOMINIQUE JAUNA. *Histoire générale des royaumes de Chypre, de Jerusalem et d'Arménie*, Leyde, 2 vol. in-4°, 1741.

8. – JOHANN-PAUL REINHARDS. *Vollständige Geschichte des Königreichs Cypern*, 2 vol. in-4°. Erlangen et Leipsick, 1766.

9. – L. DE MAS LATRIE. *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, 3 vol. gr. in-4°, dont 2 de pièces justificatives. Paris, imprimerie nationale, 1852-1861. Ouvrage incomplet d'un volume de l'histoire et d'un volume des preuves. Depuis 1861, M. de Mas Latrie a publié à part une *Géographie de l'île de Chypre* qui devait faire partie du troisième volume des preuves. V. II, p. 23, une intéressante appréciation sur la façon dont s'est formée la légende des Lusignans.

10. – E. D'ESCHAVANNES. *Notice historique sur la maison de Lusignan, son illustration en Occident et en Orient*. Broch. in-8°, 80 pages. Paris, Just. Rouvier, 1853, etc., etc.

11. – Manuscrits de D. FONTENEAU. (Bibl. de Poitiers), t. LXXXIV. *Preuves de la généalogie des Lusignans*.

CHAPITRE V : ICONOGRAPHIE

*Pictoribus atque poetis
Quid libet audendi semper fuit æqua potestas.*

HORACE

I. – Généralités

Nous n'avons à considérer ni la brillante châtelaine, ni la veuve austère qui pleure Raymondin, Mélusine ne nous intéresse que lorsqu'elle cesse d'appartenir à l'humanité.

Remarquons tout d'abord que sa métamorphose est plus ou moins complète.

1° Elle se mue entièrement en *un serpent ailé* « moult grande et longue comme de xv piés³⁹⁰ » lorsqu'il lui faut annoncer la mort de l'un de ses enfants (banshee)

Les images du *dragon* sont assez rares ; celles que l'on rencontre aux manuscrits 12575 (*dragon vert*) et 7556² de la bibliothèque nationale, 234 de l'Arsenal, ou dans les éditions de Genève (1478) et de Jehan Petit, à Paris, s. d., et surtout, celle qui orne le frontispice de la Mélusine de Nodot (1698), semblent avoir été exécutées loin du Poitou. La seule peut-être qui soit véritablement typique apparaît sur le sceau de Lusignan pendant l'occupation anglaise (1362-1372³⁹¹).

Un dragon ailé, bipède et cornu, rampe sur les trois côtés du blason royal, autour duquel est écrit :

S. REGIVM. APVD. LISIGNIANV³⁹². CONSTITVM³⁹³.

Il nous semble difficile d'y voir autre chose qu'une représentation de la di-

³⁹⁰ Jehan d'Arras, 358-359.

³⁹¹ Le sceau royal français fut employé jusqu'au carême de 1362. V. *Procès Verbal de délivrance à J. Chandos des places de France abandonnées par le traité de Brétigny*. (Abel Bardonnnet.) *Mémoires de la Société de Statistique des Deux-sèvres*, 1866, p. 152.

³⁹² Remarquons en passant que cette forme est très voisine de *Licinius*.

³⁹³ Ce sceau en cuivre, découvert il y a une vingtaine d'années avec plusieurs autres dans les latrines d'un château du Berry, est passé de la collection B. Fillon dans celle de la Société de statistique des Deux-Sèvres.

vinité protectrice de l'antique oppidum de Licinius, épouse du fondateur de la dynastie des Lusignans, alors simple banshee des rois d'Angleterre, et l'on comprendra que nous avons bien quelque raison de rapprocher la fée poitevine du dragon des cavernes.

2° C'est presque uniquement dans son état de métamorphose partielle que Mélusine a inspiré les peintres et les sculpteurs depuis le moyen âge jusqu'à nos jours (M. P. Chenavard la représentait encore sous cette forme en 1848 dans les cartons de la grandiose composition destinée à la décoration du Panthéon.)

Ce qu'était la pauvre fée lorsqu'elle subissait sa pénitence du samedi, Jehan d'Arras nous le dira encore : «et (Raymondin) vit Mélusine qui estoit en une moult grande cuve de mabbre jusques au nombril en signe de femme, et peignoit ses cheveux; et du nombril en bas en signe de la queue d'une serpente grosse comme ung quaque à harenc... et estoit brodée de couleur d'asur et d'argent³⁹⁴ ». Couldrette insiste encore davantage sur cette broderie d'azur et d'argent où les Lusignans voyaient l'origine des *burelles* de leur blason, et cependant les enlumineurs des manuscrits et de la première édition du roman n'hésitèrent point à donner une couleur uniforme à la queue de la *pauvre serpente*. Des taches arrondies analogues à celles qu'offre le tégument de certaines salamandres apparaissent même dans la Mélusine imprimée par Mathieu Husz à Lyon (vers 1480).

Un attribut assez essentiel, le *peigne* disparaît presque toujours dans ces premières images. Point n'était question encore du miroir que nous retrouverons un peu plus tard aux mains de la fée. Un peigne suffisait à la toilette des mermaids bretonnes, n'avaient-elles pas pour se mirer le cristal des eaux comme Vénus anadyomène.

3° À partir du xvi^e siècle, Mélusine est quelquefois *anguipède*, ou pour mieux dire ses membres abdominaux prennent la forme de serpents enroulés l'un sur l'autre. Elle apparaît ainsi sur le frontispice des *généalogies de Fr. Estienne de Cypre* (1586), et souvent c'est sous cette forme qu'elle sert plus tard de support aux armoiries³⁹⁵.

4° Nous avons vu la Mélusine de Luxembourg se changer en *poisson* quand elle est surprise par son époux. Le mythe de fée étant devenu très complexe par

³⁹⁴ Jehan d'Arras, 331-32, 422.

³⁹⁵ Notamment à celles d'une prieure du couvent de Payberland (commune de Saint-Genard, Deux-Sèvres), de la famille de Lezay-Lusignan.

On a signalé dans ces derniers temps des divinités fluviales anguipèdes.

suite d'apports successifs, il est rationnel que ses images offrent des attributs fort variables.

La queue de poisson n'apparaît cependant que sur un seul des manuscrits dont la description nous est parvenue³⁹⁶. À Lusignan cette forme est peut-être aujourd'hui la plus universellement acceptée. Elle nous est offerte par l'un des célèbres gâteaux décrits par La Liborlière³⁹⁷, et par l'enseigne du café Mélusin, cité par La Liborlière et Rondier³⁹⁸; c'est celle enfin qu'a choisie le sculpteur Baujault dans le bas-relief du viaduc du chemin de fer, et M. Vaugeois la retrouve encore sur le manteau d'une cheminée transportée dans une ferme près de Saint-Sauvant (Deux-Sèvres).

La queue de poisson avec le miroir et le peigne fait de la fée un être assez analogue aux sirènes de nos églises et les fait parfois sans raison prendre pour des Mélusines³⁹⁹. La *fée poisson* nous semble plus directement en rapport avec l'élément liquide, c'est une sœur des ondines allemandes aussi bien que des mermaids bretonnes la forme ophique, les ailes de chauve-souris, le dragon en un mot rappelle plutôt la divinité des cavernes et des souterrains, la fée autochtone, la *mère*, le *genius loci*.

Il nous reste à parler des transformations d'un dernier accessoire avant d'aborder la description de la Mélusine allemande.

La cuve de marbre où Mélusine accomplit sa pénitence change en une *cuve de bois* – on a souvent dit un *baquet* sur le frontispice des *Généalogies* de Frère Estienne de Cypre, et ce *baquet* apparaît encore sur le cimier de Charles de Saint-Gelais de Lusignan du Puy-Jourdain, Sgr de Saint-Gelais, Cherveux et du Coudrai-Salbart dans la dernière moitié du xvii^e siècle. Deux serpentes avec peignes et miroir s'y servent de supports au blason⁴⁰⁰. Ce cimier et ces supports réapparaissent dans une foule d'autres armoiries, La Liborlière et Rondier ont en outre signalé le baquet sur l'enseigne du café Merlusin. Nous le retrouvons

³⁹⁶ C'est le n° 12575 de la bibliothèque nationale.

³⁹⁷ Belin de la Liborlière. *Rapport sur des gâteaux d'une forme particulière*, etc, Société des Antiquaires de l'ouest. *Bulletin*, 2^e trim. 1840. V. aussi 1^{re} partie, chap. iv in fine.

³⁹⁸ *Historique des mines de Melle*, p. 65.

³⁹⁹ M. Léon Dumuys a bien voulu m'adresser le dessin d'une *sirène*, relevé sur un cul de lampe de l'ancien hôtel de ville d'Orléans. Plusieurs sont figurées dans l'abécédaire de M. de Caumont, en les a parfois représentées plongées dans l'eau, notamment sur l'un des chapiteaux de l'église Saint-Germain-des-Prés, à Paris, et sur un autre de l'église de Cunault (Maine-et-Loire). Nous citerons près de Niort la sirène de l'église de Prahecq et celle de l'église de Sciecq.

⁴⁰⁰ Ce sceau aussi en cuivre appartient depuis longtemps à la Société de statistique des Deux-Sèvres. Sur un vitrail de la collection Bonsergent conservée au musée de Poitiers, l'une des serpentes tient le peigne, et le miroir est tenu par l'autre, telles elles se montrent encore sur un cachet des Saint-Georges de Vérac (xviii^e siècle).

encore aujourd'hui sur le cachet des pots de la moutarde dite de la *Mélusine* fabriquée à Lusignan.

Mélusine se montre sans autre attribut caractéristique que sa queue sur le plus populaire des gâteaux décrits par M. de La Liborlière, fabriqué encore aujourd'hui sur plusieurs points du Poitou⁴⁰¹. Nous en donnons deux représentations : l'une reproduit la figure donnée par M. de La Liborlière, l'autre offre l'image d'un spécimen fourni par un brioleur de Champdeniers.

On ne saurait nier l'antique fabrication de ces gâteaux dont Nodot parle dès 1698.

5° Médaille de cuivre offrant à la fois l'image de Geoffroy la grand'dent et celle de la Mélusine allemande (de Staufenberg) appartenant à la Société poly-mathique du Morbihan. Nous avons déjà décrit longuement l'obvers et sa légende consacrée à Geoffroy⁴⁰², avant de parler du revers, il nous semble indispensable de rappeler en quelques mots les principaux traits de la Mélusine de Staufenberg.

Ce monstre plus changeant encore que notre fée Poitevine se présente une première fois à Sebald avec une *queue de serpent* et des bras en forme d'entonnoirs ou de *ventouses*, plus tard le buste, jusque-là plein de grâce, apparaît avec d'énormes ailes de chauve-souris et la queue de serpent elle-même devient celle d'un dragon furieux, une dernière fois enfin il ne reste plus rien de la femme, la figure dont la beauté avait frappé le chevalier est remplacée par une odieuse tête de crapaud⁴⁰³.

Le graveur⁴⁰⁴ a représenté la fée telle qu'elle apparut le premier jour à Sebald, *c'est-à-dire sous sa forme habituelle*. La tête vue de profil est ornée d'une longue chevelure relevée sur les épaules, un collier portant un médaillon ovale descend sur le buste qui dissimule en partie les replis de la croupe serpentine les bras terminés en ventouses s'étalent sur les côtés.

C'est en un mot un véritable monstre marin, une sorte de *pieuvre* divinisée⁴⁰⁵.

⁴⁰¹ V. la description de ces gâteaux, 1^{re} partie, à la fin du chap. iv.

⁴⁰² 1^{re} partie, chap. v *in fine*.

⁴⁰³ Babinet. *Mélusine, Geoffroy*, etc., 57-58.

⁴⁰⁴ La médaille est traitée au burin et présumée du xv^e siècle. Elle nous a été signalée par notre ami J. Revelière, alors receveur de l'enregistrement à Vannes.

⁴⁰⁵ Sur l'autre face se voit, comme nous l'avons déjà dit, le buste de Geoffroy, accompagné de ces mots : *Godefrid's de Lusignem*, en légende circulaire.

La médaille est percée d'un trou, ce qui permet de croire qu'on en avait fait une sorte d'amulette.

La réunion de deux types dont l'un appartient au Poitou (Geoffroy), et l'autre à l'Allemagne est due sans doute à la vulgarisation de la légende de Lusignan qui vint dès le XIII^e siècle se greffer sur la vieille tradition germanique par suite des alliances des ducs de Luxembourg avec les barons poitevins. Le monstre à ventouses qui hantait les bords de la Durbach, jusque-là sans doute anonyme, reçut le nom de la fée poitevine dont la forme véritable était inconnue en Allemagne, on lui donna même pour fils Geoffroy la grand'dent regardé comme le plus illustre descendant de la Mélusine de Lusignan. En un mot les deux divinités, distinctes à l'origine, finirent par se confondre.

Les grandes destinées des ducs de Luxembourg, empereurs, rois de Bohême, etc., ne furent sans doute pas étrangères à la diffusion de la légende poitevine. Mélusine passa bientôt pour avoir bâti la tour de Luxembourg tout aussi bien que le château de Lusignan⁴⁰⁶. C'est pour n'avoir point tenu compte de l'antériorité de cette légende par rapport au roman de Jehan d'Arras que M. Babinet a été conduit à reporter jusqu'au XV^e siècle la formation d'un mythe allemand de Mélusine.

Josse, marquis de Moravie, qui s'unit à Marie, duchesse de Bar, pour demander à Jean de Berry *L'Histoire de Mélusine*, était un Luxembourg, il connaissait déjà la légende que sa famille lui avait transmise, et la meilleure preuve qu'on en puisse donner c'est la demande elle-même.

Malheureusement au lieu d'une histoire il n'eut qu'un roman sous lequel les faits véritables sont le plus souvent impossibles à déterminer. Il est curieux d'y voir les Luxembourgs tenir rang au milieu des Lusignans les plus incontestables, tels que les comtes de la Marche, les rois de l'Orient, etc. Au XVI^e siècle, les deux familles passaient encore pour si étroitement unies que certains auteurs les croyaient issues l'une de l'autre sans s'entendre toutefois sur la question de priorité⁴⁰⁷. Le roman de Jehan d'Arras se prononce en faveur des Lusignans quoiqu'il semble que les deux maisons soient toujours restées très nettement distinctes.

⁴⁰⁶ « Commune opinion des François et des Flamens et ceux de ladite comté même de Luxembourg est telle, dit frère Estienne, *Généalogies*, f. 100, v^o, qu'ils affirment que Mélusine, comtesse de Lusignan, avoit édifié et basti une tour en la ville de Luxembourg, où elle faisoit son exercice comme au château de Lusignan: laquelle menoit grand bruit et faisoit des cris étranges quand il mourroit un mâle des Luignans. »

⁴⁰⁷ V. Les généalogies du frère Estienne de Cypre.

II. – *Représentations diverses de Mélusine.*

1. A. – Journal *L'Indicateur de Fontenay-le-Comte*, du 19 mars 1874. *Archives historiques de Fontenay*, par M. Benjamin Fillon. (Extrait du livre de voyage de Joseph Delamure, médecin de Lyon, mai 1734)⁴⁰⁸.

«...Vouvant lieu autrefois fortifié, avec les restes d'un château, dans la cour duquel se voit une fontaine décorée de femmes à corps de bêtes, qu'on dit dans le pays estre la représentation des *filles* de la Merlusine, la fée qui a bâti le château.»

C'est la seule mention qui nous soit parvenue de filles de Mélusine. Y a-t-il là une trace de légende perdue, ces singulières représentations ne sont-elles dues qu'à une fantaisie d'artiste sur laquelle serait venue plus tard se greffer une nouvelle tradition ? Jehan d'Arras donne à Mélusine dix garçons et pas une seule fille. La tradition nouvelle serait certainement plus conforme aux lois de la nature que le roman.

B. – Journal *Le Phare de la Loire* du 21 avril 1874. *Les bas-reliefs de la rue de la Juiverie* (à Nantes), par M. D. M. (Dugast-Matifeux).

À la fin de l'article description de la fontaine monumentale du château de Vouvant.

Cette fontaine se composait d'un bassin en granit supporté par quatre figures de Mélusine en calcaire. Au-dessus de la cuve, une autre Mélusine, tenant un miroir d'une main et un peigne de l'autre, lançait des filets d'eau par les seins. M. Dugast-Matifeux croit que cette curieuse composition avait été inspirée par l'une des gravures du songe de Poliphile⁴⁰⁹. Elle ne pourrait dès lors être antérieure à la Renaissance.

Deux des Mélusines inférieures se voient encore à Vouvant dans le jardin de M. Félix Chaigneau, maire, à l'ancienne recette de la châtellenie. Le bassin est également conservé dans une maison voisine du château⁴¹⁰.

⁴⁰⁸ Le manuscrit original de ce Livre-Journal appartenait en 1848 à M. Desperest, dessinateur à Paris.

⁴⁰⁹ Folio 73 d'après M. Dugast-Matifeux. Il s'agit sans doute de l'édition de 1501, Venise, Alde Manuce. Dans la traduction de Beroalde, Paris, 1600, ce doit être la figure de la page 29-30, chap. VIII.

⁴¹⁰ Renseignement communiqué par M. Tom Arnauld, bibliothécaire de la ville de Niort, ex-attaché au cabinet des estampes.

C. – Voir aussi B. Fillon. *Quelques mots sur le songe de Poliphile*. Paris, Quantin, 1879 (in fine).

2. – JAL. *Dictionnaire de biographie et d'histoire*. Paris, plon, 1867. Verbo Navailles.

Le maréchal de Navailles mourut le 5 février 1684, *en son hôtel de Mélusine*, situé rue des Bons Enfants et très voisin du Palais-Royal. Sa veuve, Suzanne de Neuillant, comtesse de Parabère, le quitta ensuite pour aller rue de Grenelle-Saint-Germain. L'hôtel de Mélusine avait été habité auparavant par Boisrobert. Cette maison possédait une série de peintures représentant l'histoire de la fée⁴¹¹.

3. – *Allgemeine zeitung* du 14 novembre 1849, supplément, p. 4945.

M. Léopold Pollack, peintre de Vienne, a exposé dans son atelier un tableau qui a excité l'admiration des amis des arts. Mélusine y est représentée seule : elle habite le lac où l'a confinée la malédiction de sa mère. Les ondes et les roseaux cachent à demi l'horrible queue de serpent qui termine son beau corps. Les yeux de la *belle Mélusine* semblent exprimer un secret pressentiment de l'avenir. La crainte et l'amour se sont emparés d'elle. (Pressac.)

4. – N° 5 du *Journal la Mélusine*. Paris, Viaut, 1877. *La légende de la belle Mélusine*. Collection de onze photographies d'après les peintures de Maurice de Schwind, peintre Viennois, mort en 1871, publiées chez Paul Neff, à Stuttgart.

Ces peintures, représentant aux termes de l'annonce les épisodes de la légende française, se rapportent en réalité à une tradition complètement différente si on en juge par la description de la 10^e figure.

5. – Jérémie Babinet. *Mélusine, Geoffroy la grand'dent, Légendes poitevines*. Paris, Techener, 1847, broch. pet. in-4°. Frontispice représentant Mélusine en costume du commencement du xv^e siècle, avec ailes de chauve-souris et queue trilobée s'envolant par la fenêtre du château de Mervent. Encadrement gothique d'assez mauvais goût. Au-dessus une arcature porte le blason des Lusignans, au-dessous le titre suivant : *Le Rouman de Mélusine de 1387*, nouvellement mis en lumière.

Une seconde gravure au commencement du roman de Geoffroy représente le héros à la grand'dent de dos et en buste, la tête tournée à gauche avec casque

⁴¹¹ Renseignement communiqué par M. Tom Arnauld.

empennaché, cuirasse et manteau, signé du monogramme R. H. B. Au-dessous *Geoffroy la grand'dent* (Tête romantique).

Un bois non signé, placé dans le texte, p. 82, reproduit la tête de Geoffroy avec chaperon et plume trouvée à Maillezais, dont il existe une seconde représentation dans *L'histoire de Maillezais*, de Charles Arnould. Paris, Dumoulin, 1840. Cette tête est conservée au musée de Niort⁴¹².

6. – NODOT. *Histoire de Mélusine*. Édition de 1698 et de 1700, et réédition niortaise de 1876, frontispice représentant Mélusine avec sa queue de serpent prenant son bain dans la cuve de marbre, bassin reposant sur trois consoles à griffes et orné de têtes de lion portant des anneaux⁴¹³. La fée se peigne de la main droite, la gauche n'a pas de miroir, par la fenêtre on voit la ville et le château de Lusignan près duquel vole un dragon. On lit au-dessous :

Desinit in colubrum mulier formosa superne.

La scène de la cuve de marbre est encore reproduite sur la couverture inférieure de *l'Almanach des foires et marchés des Deux-Sèvres*. Niort, Robin, 1839.

7. – ALFRED DELVAU. *Collection des romans de chevalerie*. Paris, Bachelin-Deflorenne (1869, t. III), gravure représentant Mélusine s'ébattant en *plein air* dans une vaste piscine avec son peigne et son miroir. La figure de Raymondin apparaît derrière la porte de fer. Dans ce dessin fantaisiste, la queue de la fée se termine par une double nageoire.

8. – LAISNEL DE LA SALLE. *Croyances et légendes du centre de la France*. Paris, Chaix, 1875. Mention d'une grande et belle statue de cuivre doré représentant Mélusine, que l'on voyait encore à la fin du XVIII^e siècle sur la lanterne de la plus haute des tours de Châteaumeillant. L'auteur la croit du milieu du XVII^e siècle (t. I, 122-123⁴¹⁴).

9. – Plusieurs marques d'imprimeurs semblent offrir l'image de Mélusine.

⁴¹² Ces gravures paraissent avoir inspiré le sculpteur Baujault dans la décoration de la façade intérieure de la gare de Lusignan.

⁴¹³ Style du XVII^e siècle.

⁴¹⁴ Marie de Saint-Gelais-Lusignan, épouse de Jehan de Fradet, Sgr de Châteaumeillant, vivait vers le milieu du XVII^e siècle. L'auteur lui attribue sans preuves certaines l'érection de cette statue.

La plus gracieuse est peut-être celle de Constantin Fradin *sur l'Arisméthique* d'Estienne de la Roche (Lyon, 1520). Un écu aux initiales de l'imprimeur est retenu à un arbre et porté par une serpente et un chevalier armé de toutes pièces, entre lesquels jaillit une fontaine dans un bassin hexagone, un encadrement architectural renaissance entoure la composition.

Le grand Thérance en françois, imprimé pour Guill. Le Bret, Paris, 1539 offre encore deux serpentes sur la marque du libraire. Elles accostent un écu aux initiales de l'imprimeur, attaché aux branches d'un arbre, l'une d'elles porte un miroir.

C'est enfin une femme à *queue de poisson*, se peignant de la main droite et soutenant de l'autre une ancre marine accosté des lettres R. M., qui apparaît sur celle de Robinet Mace de Rouen, dans le *Doctrinal des nouveaux mariés*, petit in-folio gothique, s. l. n. d.

10. – ANDRÉ THEVET. *Les vrais pourtraicts et vies des hommes illustres*. Paris, veuve J. Kervert et Guill. Chaudière, 1584, p. 239.

L'auteur dit *avoir* vu la statue de Geoffroy la granddent du château de Lusignan, et même si on l'en croit le *pourtraict* qu'il donne en serait la reproduction exacte.

«Plusieurs qui verront le pourtraict qu'icy je représente (tel que je l'ay prins à la face du château de Lusignan où il estoy enlevé entre les deux grosses tours, avec celui de Rémond et de Mellusine) de prime face diront que ce que nous prétendons proposer présentement n'est que risée ou portion des bourdes qui ont assez impudemment esté couchées dans le romans de Mellusine.»

Dans la suite de l'article, si Thevet évite *les bourdes* de Jehan d'Arras, il reproduit fidèlement celles de Jehan de la Haye, ce qui ne vaut guère mieux. Reste la statue de Geoffroy qui a une grande importance, *car elle appartient sûrement à la Renaissance* et ne peut dès lors avoir été faite du temps des Lusignans, dont le domaine fut réuni à la couronne dès 1308.

La présence de cette statue deviendrait dès lors beaucoup plus facile à expliquer.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que le *pourtraict* de Thevet n'ait pas inspiré l'artiste qui dessina la prétendue *tête romantique* de la brochure de J. Babinet (V. n° 5). Dans ces deux gravures, le chevalier est vu de dos, la tête tournée, mais tandis que le profil est à la gauche de Geoffroy dans Thevet, il est tourné à droite dans le dessin *romantique*, par suite du changement de pose la canine *inférieure* légendaire passe de droite (Thevet) à gauche. Enfin tandis que nous n'avons plus qu'un buste en 1847, le recueil de 1584 représente le guerrier à mi-corps revêtu

MÈRE LUSINE

d'une brigantine avec hausse-col par-dessus la jaque de maille. Une cotte d'armes est ajustée au-dessus de la brigantine, le bras droit tient une épée renversée et une rondache, l'autre est relevée sur la hanche. Ce qui rend la copie évidente ce sont les plumes du panaché et surtout les volutes qui terminent la visière du casque.

Thevet cite une autre statue de Geoffroy au palais royal de Nicosie (Chypre).

Le frère Étienne dit que le château de Lusignan ne fut détruit qu'en 1577, Brantôme, sans doute mieux informé, croit que sa démolition remonte à 1575.

Musique.

1. – La touchante légende de Mélusine n'a pas seulement inspiré les poètes et les romanciers, les peintres et les sculpteurs, la musique s'en est aussi emparée. Mendelshon Bartholdy a écrit la partition d'un opéra dont Conrad Kreutzer avait fourni le livret. (Pressac.)

2. – *La Magicienne*, opéra français, musique de Halévy, paroles de M. de Saint-Georges.

ADDITIONS

Ce qu'on sait souffre toujours de ce qu'on ne sait pas.

MME DUPIN

I.

FRAGMENTS MANUSCRITS D'UN ROMAN DE CHEVALERIE (PAR M. ROSENZWEIG⁴¹⁵)

Les deux fragments, recueillis sur la couverture en parchemin d'un registre du xvii^e siècle de la commune de Moustoir Remungol, appartiennent indubitablement au xiv^e; M. Rosenzweig a même reconnu qu'ils ont été écrits antérieurement à 1387, date à laquelle Jehan d'Arras commença la rédaction de sa *Mélusine*⁴¹⁶.

Il n'en est que plus intéressant de constater que ces fragments sont à peu près intégralement reproduits dans l'édition de 1854 du roman de Jehan d'Arras⁴¹⁷.

Premier fragment: de la p. 297, 2^e alinéa, 4^e ligne à la p. 299, 2^e alinéa, 11^e ligne. Le texte est identique et sans interpolations, à cela près que le fils de Vrian, roi de Chypre, et d'Hermine est nommé Hervieu⁴¹⁸ dans le fragment, et Henri dans l'imprimé.

Deuxième fragment: de la p. 326, 2^e alinéa, 3^e ligne, à la p. 327, fin du 1^{er} alinéa. La reproduction n'est pas moins fidèle, mais il est à observer que le dernier alinéa du second fragment n'existe pas dans l'édition de 1854. Il a trait au retour des trois frères⁴¹⁹ en Arménie, d'où Urien (ou Vrian) et Geoffroy se rendent à Rhodes chez le grand-maitre. Il est question pour la première fois d'un fils de Guion, roi d'Arménie et de Florie, nommé *Rémonnet*, « qui pouvait avoir environ

⁴¹⁵ Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, I^{er} semestre 1871.

⁴¹⁶ Nous avons pris la liberté d'exposer à M. Rosenzweig, que Jehan d'Arras – s'il s'agit du manuscrit original – ou plus vraisemblablement le copiste – s'il ne s'agit que d'une simple reproduction – pouvait être âgé lorsque fut écrit le manuscrit d'où les fragments sont extraits. M. Rosenzweig a bien voulu nous répondre, à la date du 5 mars 1883: « Je persiste à attribuer à l'écriture de ces fragments une date antérieure à 1387. » On comprendra toute l'importance de cette nouvelle affirmation du savant paléographe.

⁴¹⁷ Bibliothèque elzévirienne. Paris, P. Jannet.

⁴¹⁸ Ce nom nous semble breton.

⁴¹⁹ Guyon, roi d'Arménie, Vrian, roi de Chypre, et Geoffroy la grand'dent.

iiij ans». D'ailleurs la version imprimée ramène trop brusquement Geoffroy de Jérusalem à la Rochelle pour que l'omission de ce passage soit contestable.

Aucun des manuscrits du roman de Mélusine qui nous ont été signalés ne remonte au XIV^e siècle, aussi est-il de ce seul chef fort regrettable que la découverte de M. Rosenzweig se réduise à ces deux fragments.

Leur antériorité à 1387 est d'une importance extrême, car personne n'a contesté la date assignée par Jehan d'Arras au commencement de la rédaction de son roman. Nous nous trouvons donc forcément en présence d'une version plus ancienne, et il faudra bien admettre que cette fois au moins le secrétaire du duc de Berry a suivi pas à pas un document préexistant, ce que nous avons cru reconnaître en diverses autres circonstances.

M. de Mas Latrie⁴²⁰ n'admet pas non plus que le roman de Mélusine ait été composé de *toutes pièces* par Jehan d'Arras, comme l'a cru M. F. Herbet dans ces derniers temps⁴²¹. Il raconte la *légende* du mariage de Guy de Lusignan avec Sybille, telle qu'elle est donnée par Bernard le trésorier et par le manuscrit de Cangé « pour montrer comment les événements d'Orient éloignés à peine d'un demi-siècle, s'altéraient déjà dans des chroniques sérieuses comme celles de Bernard le trésorier, ou dans les compositions historiques en apparence, comme celles du manuscrit de Cangé, d'où allaient naître bientôt les fabuleuses légendes de Mélusine... »

Nous avons fait remarquer au chapitre consacré à Geoffroy la grand'dent⁴²² et à l'occasion des Lusignans de Bretagne⁴²³, qu'un temps tout aussi court avait suffi pour que la légende se substituât au fait historique. Ces altérations nous semblent l'œuvre des troubadours bien plus encore que des chroniqueurs.

II.

JOSSE, MARQUIS DE MORAVIE

Nous nous étions demandé⁴²⁴ quel pouvait bien être le marquis de *Moraine*

⁴²⁰ *Histoire de Chypre sous le règne des Lusignans*, t. II, 1^{er} partie (Documents), p. 25, second alinéa.

⁴²¹ Le roman de Mélusine, in *Revue de l'Aunis*, 1869, 296-313.

⁴²² 1^{re} partie, chap. v.

⁴²³ 2^e partie, chap. I.

⁴²⁴ 1^{re} partie, chap. II, § I.

qui joignit ses instances à celles de Marie, duchesse de Bar et marquise de Pont près de Jehan de Berry pour qu'il fit rédiger l'histoire de Mélusine⁴²⁵.

Il s'agit de Josse, marquis de *Moravie*, et tout s'explique par une simple faute d'impression.

Ledit Josse était fils de Jean-Henri de Luxembourg, aussi marquis de Moravie, frère de Bonne de Luxembourg, femme de Jean II, roi de France, père et mère de Jean de Berry et de Marie, épouse de Robert, duc de Bar. La qualité de cousin germain donnée à Josse par Jehan d'Arras par rapport à Jehan de Berry et à Marie de Bar, rend cette détermination absolument certaine.

Josse mourut en 1411 après avoir été pendant quelques mois empereur des Romains. Il avait vendu à Louis d'Orléans, frère de Charles I, le duché de Luxembourg qu'il avait eu lui-même par achat.

Nous avons vu les Luxembourg s'allier aux Lusignans dès le commencement du XIII^e siècle. Ainsi s'explique, la demande du futur empereur désireux de connaître l'histoire de sa légendaire aïeule. Seuls entre tous les alliés de la glorieuse famille des barons poitevins, les Luxembourg ont une chronique spéciale dans le livre des Lusignans. Au XVI^e siècle, nous dit le frère Estienne, on regardait les deux familles comme étroitement unies à l'origine et procédant directement l'une de l'autre, sans savoir à qui donner la priorité. Il est probable cependant que les Luxembourg durent surtout à leur illustre destinée le rang privilégié qui leur fut assigné dans la légende héroïque des enfants de la fée.

III.

GUILLAUME DE MACHAUT

TROUBADOUR DE PIERRE LE GRAND, ROI DE CHYPRE

M. A. Briquet avait relevé, sans en déterminer l'auteur, dans la bibliothèque prototypographique des enfants du roi Jean, sous le n° 1265 : « un livre en papier couvert de parchemin écrit à deux coulombes en rime de Pierre de Lusignem, roy de Cyppre, etc. » Tout nous porte à croire qu'il s'agit du poème de douze mille vers de Guillaume de Machaut sur les exploits de Pierre le Grand, roi de Jérusalem et de Chypre⁴²⁶, intitulé la prise d'Alexandrie. Guillaume de Machaut est le seul troubadour des rois de Chypre dont les œuvres nous soient parvenues⁴²⁷,

⁴²⁵ Jehan d'Arras, Édition de 1854, n° 421.

⁴²⁶ Pierre 1^{er}, assassiné en 1369, qui succéda à Hugues IV en 1360.

⁴²⁷ Bibliothèque nationale. Manuscrit, ancien fonds français, 7609; La Vallière, 25; supplé-

MÈRE LUSINE

il n'acheva son poème qu'après l'assassinat de son maître survenu en 1369, trente ans à peine avant que, Couldrette ne composât sa Mélusine.

Guillaume de Machaut accompagna sans doute le roi de Chypre dans le long voyage qu'il fit en Europe pour y susciter une nouvelle croisade. Pierre I^{er} visita en 1364 le Poitou alors aux mains des Anglais⁴²⁸.

Machaut est en outre l'auteur du *Livre du Voir-dit* publié pour la première fois par Paulin Paris en 1875. Paris, Aubry.

N'est-il pas probable que bien d'autres ménestrels ont célébré les malheurs de Mélusine et les prouesses de ses fils?

IV.

LÉGENDE SLAVE

D'après un chant slave⁴²⁹, Dieu, pendant qu'il était occupé à créer le monde, parcourait l'espace portant dans ses mains un grand sac où étaient renfermées les collines et les montagnes qu'il semait çà et là, sur la terre comme un laboureur sème le grain dans un champ. Or, comme il passait au-dessus du Monténégro, le sac vint à crever si bien que les montagnes tombèrent pêle-mêle sur le sol où elles prirent racine et formèrent la Tsernagora.

V^{TE} DE CAIX DE SAINT-AYMOUR⁴³⁰

V.

MÉLUSINE ET MADAME DE MAINTENON AU CHÂTEAU DE SAINT-GELAIS

Il est tout naturel qu'on ait attribué à Mélusine le château de Saint-Gelais puisque les seigneurs qui le bâtirent se considéraient comme les puînés des Lusignans. Les Lezay, possesseurs du château voisin de Murçay, avaient la même prétention. Notons en passant que Madame de Maintenon, petite-fille de Suzanne de Lezay, épouse d'Agrippa d'Aubigné, pouvait donc se dire de la lignée de Mélusine et semblait avoir quelque droit à sa sollicitude.

Vers le milieu du XVII^e siècle des relations de bon voisinage, sinon de parenté,

ment français, 43.

⁴²⁸ Froissart, livre I, chap. 132, 164; Mas-Latrie, II, 240.

⁴²⁹ V. deuxième partie, chapitre 1^{er}, § III.

⁴³⁰ La Bosnie et l'Herzégovine, in *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1883.

MÈRE LUSINE

existaient sans doute entre les Villette de Marçay et les seigneurs de saint-Gelais ; toujours est-il qu'on racontait, il y a une vingtaine d'années, que la future reine de France s'était réveillée en grand effroi, une nuit qu'elle était couchée à Saint-Gelais. Mélusine lui était apparue pour lui prédire ses malheurs et sa brillante destinée.

Mon ami Abel Bardonnnet, beau-frère du propriétaire actuel du château de Saint-Gelais, hésite à croire à une tradition ancienne. Il pense que le récit pourrait bien avoir été imaginé par quelque adepte niortais de l'école romantique.

Sub judice lis est.

NOTES SUR MÉLUSINE

INTRODUCTION

*Delle fate io son uns...
Mà giunto è con questo essere immortale
Condizion non men del morir forte:
Ch'ogui settino giorno, ognuns è certa
Che ta sua forma in biscia si convert,*

ARIOSTE, *ORLANDO FURIOSO*
CANT. XLIII ET XCVIII.

Ces *notes*, simple complément d'une première étude⁴³¹, paraîtront sans doute un peu confuses, il serait difficile de remédier à ce très grand défaut sans remanier l'œuvre entière, le temps ne nous en paraît pas venu, mieux vaut à notre avis confier à qui veut bien s'en charger cette pénible tâche.

Depuis 1882, le zèle de nos correspondants ne s'est point ralenti, le devoir s'imposait de faire connaître leurs précieuses communications. J'ai été ainsi conduit à exposer le résultat de mes dernières recherches.

Contre toute attente, les nombreuses critiques dont mon travail a été honoré n'ont pas révélé beaucoup de nouveaux éléments d'information. L'étude assez facétieuse de Léon Paulet, reste à peu près la seule dont on puisse sérieusement me reprocher de n'avoir point tiré parti. J'ai déjà montré⁴³² combien les documents invoqués par lui sont peu favorables à l'origine luxembourgeoise de la légende de Mélusine. On verra bientôt ce qu'il faut penser de son assimilation de la dame de l'île de Cos à la fée poitevine.

Le Loyer et le chanoine Mahé, nous ont paru mieux inspirés en rattachant Mélusine aux *fairies* de l'Écosse et aux vierges de l'île de Sein. Au manuscrit du chanoine Breton, enfin retrouvé, sont jointes les lettres d'un érudit correspondant. Nous lui devons la découverte d'une véritable Mélusine dans le poème de l'Arioste et celle de plusieurs autres serpentes italiennes mentionnées par les commentateurs de *l'Orlando furioso*. Dans cet ordre d'idées, un article critique

⁴³¹ Le mythe de la mère Lusine, *Mém. de la Soc. de stat. des Deux-Sèvres*, 2^e série XX, 1882. C'est l'ouvrage que nous avons rebaptisé ici : Mère Lusine ou Mélusine dans la littérature et les traditions populaires (nde).

⁴³² Une Mélusine polonaise. *Mém. de la Soc. des antiq. de l'O.*, 2^e série, T. VII, 1884.

du savant Reinhold Köhler signale d'autres légendes du côté de l'Allemagne. La métamorphose des fées et de leurs similaires, à jour fixe, semble, un fait partout constaté. Nous n'y voyons point l'influence de l'évangélisation comme on l'avait cru jusqu'ici, mais uniquement le retour à d'anciens mythes. De nouvelles recherches du folklore élucideront sans doute bientôt cette curieuse question.

On accordait peut-être quelque intérêt à de nouveaux arguments en faveur de l'universalité du mythe de la femme serpente. En devenant pisciforme, Mélusine se range aussi parmi les Mermaids, il n'est donc point étonnant de voir attribuer à des ondines des légendes fort analogues à la sienne.

M. de Mas Latrie accusait Jehan d'Arras d'avoir donné, un dernier embellissement aux récits déjà par trop fantaisistes consignés au manuscrit de Cangé. C'est là tout ce que nous savons des prétendues chroniques qu'invoque le secrétaire de Jean de Berry. On le voit fort au courant de la littérature de son temps, emprunts et réminiscences sont nombreux, parfois il va même jusqu'au plagiat comme on en peut juger par l'épisode du château de l'épervier reproduit presque textuellement d'après Mandeville.

CHAPITRE PREMIER

Mandeville. Les dames de l'île de Cos et du Château de l'Épervier. Li Biaus desconneus de Renals de Biauju. Les oreilles de Vrian, fils aine de Melusine et de son puîné Odon. Le manuscrit de Cange.

I. – LE FIER BAISER

M. le comte de Marsy a consacré deux articles⁴³³ au *Mythe de la mère Lusine*⁴³⁴. D'après ce savant critique « *sauf un passage intéressant des Otia imperialia* de Gervais de Tilbury qui, vers 1185, raconte une histoire analogue à celle de Mélusine, attribuée à un chevalier Provençal, et une anecdote rapportée par Vincent de Beauvais⁴³⁵, il n'y a rien de sérieux à alléguer avant l'époque (1387) où écrivait Jehan d'Arras. »

On trouve cependant une autre mention dans *Les légendes du château de Ham*, publiées au cours des deux années 1859-60 par Léon Paulet, dans la revue *La Picardie*⁴³⁶, œuvre échappée en 1882 à mes investigations comme le remarque à juste titre M. de Marsy.

Il s'agit d'un récit extrait du célèbre *Voyage and travaile* de sir John Maundeville, mort le 17 novembre 1371, dont la relation eut une telle vogue que l'auteur la traduisit du latin, successivement en français et en anglais. Maundeville, dit en français Mandeville, accomplit son voyage en Orient, de 1322 à 1356⁴³⁷.

« Les autres, dit Léon Paulet, tels que Mandeville, *avant Jehan d'Arras*, et depuis Paracelse, Postel, Étienne de Lusignan, du Haillan, d'Urfé, Le Loyer, Me-

⁴³³ *Bull. crit.*, 1^{er} mars 1884 et *Rev. du Bas-Poitou*, 1894 p. 494.

⁴³⁴ *Mém. de la Soc. de statistique des Deux-Sèvres*, 2^e série t. XX (1882). Tir. à part.

⁴³⁵ *Speculum naturale* II, 127. L'aventure se passe cette fois dans le pays de Langres. Vincent de Beauvais mourut vers 1264.

⁴³⁶ Amiens, Lenoel-Herouart, 1860 p. 84.

⁴³⁷ Le voyage de Mandeville a été publié en plusieurs langues, mais toutes les éditions modernes sont en anglais. Il en a paru un grand nombre depuis le xvii^e siècle sans doute parce qu'on a tenu à vulgariser l'un des plus anciens monuments de la langue nationale. Toutes sont rares en librairie. L'édition de 1725 a, depuis lors, toujours été reproduite. Elle est conforme à un ms. de la collon Cottonienne de vers 1400: Tittus C. XVI LT. 16, nous n'avons eu à notre disposition que la réédition de London, 1869, F. S. Ellis, in-8. Ce vieil anglais restant d'une interprétation fort difficile, nous avons tenu à bien préciser les références.

zeray etc., on fait tour à tour de Mélusine une divinité aérienne⁴³⁸, un démon de la mer une magicienne, une fée, une prophétesse, un être en rapport avec les intelligences séparées, une dame blanche, un être diabolique, une barigène, une enchanteresse, une druidesse, une fée cabalistique, etc.

Il ne faudrait pas en conclure cependant que l'on puisse rencontrer où que ce soit, dans le trop merveilleux voyage de Mandeville, Mélusine désignée *par son nom*; Paulet n'a certainement rien voulu dire de semblable, il a cru seulement retrouver dans l'épisode de la *dame de l'île de Cos*, la prétendue fille d'Hippocrate⁴³⁹ non moins anonyme dans le fait que les fées dont Gervais de Tilbury et Vincent de Beauvais, nous ont raconté les aventures, une légende comparable à Mélusine et antérieure au roman de Jehan d'Arras.

La fille d'Hippocrate

« Et alors on passe dans les îles de Colos⁴⁴⁰ et de Lango dont Ypocras fut jadis seigneur. Quelques-uns disent que dans l'île de Lango⁴⁴¹, on voit la fille d'Ypocras sous la forme et figure d'un grand dragon de cent brasses de long à ce que l'on assure, car je ne l'ai pas vue. Les habitants de ces îles l'appellent la *dame du pays*. Elle réside en un vieux château, dans un souterrain, et ne se montre, que deux ou trois fois par an. Elle ne fait de mal à personne si on ne lui en fait. Elle a été ainsi changée et transformée de l'état de belle demoiselle en la figure d'un dragon par une déesse qu'on appelle Diane. On dit qu'elle restera sous cette forme de dragon jusqu'à ce que vienne un chevalier assez hardi pour oser aller l'embrasser sur la bouche, alors elle reviendra à son état naturel et sera femme de nouveau, mais après cela, elle ne tardera pas à mourir.

« Il n'y a pas longtemps qu'un chevalier de Rhodes qui était hardi et redouté en armes, dit qu'il voulait l'embrasser. Il monta sur son coursier, vint au château, entra dans le souterrain et le dragon dressa la tête devant lui. Lorsque le chevalier la vit sous cette forme si hideuse et si horrible, il s'enfuit au loin. Le dragon retrouva le chevalier sur un rocher, lui cracha sur la tête et du rocher le précipita dans la mer. Ainsi périrent l'homme et le cheval.

⁴³⁸ Il s'agit notamment de Paracelse et de Le Loyer. Paracelse place dans l'air des génies masculins: les Sylphes, et féminins: les mélusines. C'est aussi l'opinion de Le Loyer qui fait de Mélusine une nymphe de l'air. On voit que les *cris* de Mélusine ne datent pas d'aujourd'hui. Paracelse n'en rapproche pas moins Mélusine de *Μελισσων*.

⁴³⁹ Le père de la médecine, né dans l'île de Cos.

⁴⁴⁰ Il s'agit, dit une note, de l'île de Cos.

⁴⁴¹ Lango ne serait, d'après la même note, qu'un autre nom de l'île de Cos.

« De même, un jeune homme qui ne savait rien du dragon, descendit d'un vaisseau, parcourut l'île, jusqu'au château, entra dans le souterrain et tant alla qu'il rencontra une chambre où il vit une damoiselle qui penchait la tête et regardait dans un miroir. Elle avait de grands trésors autour d'elle, il pensa que c'était une femme ordinaire⁴⁴² qui habitait là pour faire des actes de folie avec les hommes. Il attendit jusqu'à ce que la demoiselle vit son visage dans le Miroir. Elle se tourna et s'enquit de ce qu'il désirait. Il lui dit qu'il la voulait pour maîtresse ou par amour. Elle lui demanda s'il était chevalier, il répondit que non. Alors, elle lui dit qu'elle ne pouvait pas être sa maîtresse, qu'il eût à retourner parmi ses compagnons, à se faire armer chevalier et à revenir le lendemain, qu'elle sortirait au-devant de lui, qu'il arriverait sur ces entrefaites et la baiserait sur la bouche, de n'avoir point peur, qu'elle ne lui ferait aucun mal. Tout cela, dit-elle, parce que je dois me montrer sous la forme d'un dragon. Comme je te paraîtrai hideuse et horrible, sache que c'est par enchantement. Ne doute point que je ne sois telle que tu me vois maintenant, c'est-à-dire une vraie femme, ne me crains donc point. Et si tu m'embrasses, tu auras tous ces trésors, tu seras mon époux et le seigneur de ces îles.

« Sur ce, il la quitta, alla retrouver ses compagnons sur le vaisseau, se fit armer chevalier et revint le lendemain pour embrasser cette demoiselle. Lorsqu'il la vit sortir du souterrain sous la forme d'un dragon si hideux et si horrible, il eut une telle peur qu'il s'enfuit vers le vaisseau suivi par la pauvre damoiselle. Lorsqu'elle eut compris qu'il ne reviendrait plus, elle commença à crier comme une personne qui a un grand chagrin, puis retourna à son souterrain et bientôt après le chevalier mourut.

« Et depuis, il n'est point venu de chevalier dans ces parages pour la voir, sans qu'il ne soit décédé peu après. Mais lorsqu'il en paraîtra un assez hardi pour l'embrasser, loin de mourir, il fera revenir la demoiselle à sa forme naturelle, lui rendra son aimable figure et il sera le seigneur de toute la contrée et des Îles d'alentour⁴⁴³. »

Comme on le voit, la dame de Cos ressemble bien plus au monstre du Staufenberg⁴⁴⁴ qu'à la Mélusine du Poitou. À Cos, comme dans la vallée de Durbach, il faut, pour faire cesser l'enchantement, embrasser le dragon sur la bouche. Toujours encore ceux que la peur arrête au milieu de l'épreuve, sont voués à une mort prochaine.

⁴⁴² Peut-être faudrait-il traduire par *fancy lady*, courtisane.

⁴⁴³ Maundeville, *Voyage and travaille*, London, 1869, cap. IV, 23.26.

⁴⁴⁴ Cf. Jérémie Babinet. *Mélusine, Geoffroy la Grand'dent*. Paris, Poitiers, 1847 ; d'après Auffess et Mone. *Indicateur de la littérature allemande au XVII^e siècle*, 1834).

Tout d'abord, nous avons été assez porté à croire que la légende du Staufenberg, telle qu'elle a été donnée en 1834, ne remontait pas bien loin dans le passé. Grimm ne semble pas avoir connu cette version, il a emprunté au poème d'Erhembold, du XIV^e siècle, l'aventure de Pierre Dimrigger de Staufenberg et celle-ci nous paraissait en indiquer la première forme. La rencontre du seigneur et de la fée, leur union longtemps heureuse, n'y sont guère que la répétition des épisodes racontés par Gervais de T., Vincent de B., et même par Jehan d'Arras. Cette fois, l'époux de la fée s'est engagé à ne point prendre d'autre femme; s'il trahit son serment, une mort prochaine sera le châtiment de sa déloyauté.

Plus tard Dimrigger se décide cependant à contracter une seconde union, cédant aux instances de l'Empereur qui lui offre sa propre nièce. Alors la prophétie se réalise, le chevalier meurt pendant le festin nuptial. Grimm ajoute qu'au XVI^e s., suivant le témoignage de Fischart, le peuple de toute la contrée savait encore l'histoire de Pierre de Staufenberg et de la belle *Meerfèi*, c'est ainsi qu'on nommait alors la pauvre enchantée⁴⁴⁵.

Il est, en effet, à remarquer, que les lieux où se déroule cet autre drame sont les mêmes que dans la tradition recueillie par Auffess et Mone. On croit assister à une véritable transformation sur place de la légende initiale à laquelle se substituerait l'aventure de l'île de Cos grâce à la vulgarisation du voyage de Mandeville, et l'on serait de même facilement entraîné à reconnaître la trace évidente de cette importation orientale dans plusieurs autres récits des *Veillées allemandes*⁴⁴⁶.

Rien ne prouve cependant qu'il en ait été ainsi. On retrouve la damoiselle transformée en guivre et le fier baiser dans *Li biaux desconneus de Renals de Biauju*, poète du XIII^e siècle, par suite bien antérieur à Mandeville :

À tant vit 1 aumaire ouvrir
Et une wivre fors issir...
Moult par estoit hideux et grant;
Parmi le pis plus grosse estoit
Que 1 vaissaus d'un mui ne soit...
Quatre toises de lonc duroit
En la queue 111 neus avoit...

La guivre mieux avisée que ses congénères de Cos et de Staufenberg, profite

⁴⁴⁵ Grimm, *Les Veillées allemandes*, nouv. Traduction par l'Héritier de l'Ain. Paris, Mme Huzard, 1838, II, 299.

⁴⁴⁶ *Les Veillées allemandes*, I, 20, 363. Cfr. aussi *Légendes historiques des princesses Mélusine et Mazurine*, par Raymond Dupriez, Metz, Ch. Thomas, 1877.

de l'étonnement de Giglain pour l'embrasser sur la bouche et l'enchantement cesse avec le *fier baiser*.

Tant s'entent en li regarder
Que d'autre part ne pot garder ;
La guivre vers lui s'élança
Et en la bouce le baisa...
Ce fui-je, sire, sans mentir ;
Ne pooie autrement garir
Que tot ades guivre ne fusse,
De si que baissié vos éusse...⁴⁴⁷

Ainsi parle la belle Esmérée, fille du roi Gringars et reine du pays de Galles, qu'un enchanteur avait métamorphosée en guivre peu après la mort de son père. Elle est de tous points comparable à la dame de l'île de Cos, et Paulet eût pu tout aussi bien en faire – à tort où à raison⁴⁴⁸ – une autre Mélusine antérieure à Jehan d'Arras.

II. – LE CHÂTEAU DE L'ÉPERVIER

Il n'est pas douteux pourtant que le voyage de Mandeville n'ait été au nombre de ces *pluisieurs livres* que Jehan d'Arras eût à sa disposition pour la rédaction de sa prétendue histoire⁴⁴⁹.

Dans la préface de l'édition du *Voiage* de 1727⁴⁵⁰, on fait remarquer avec beaucoup d'à propos, la parfaite similitude de l'épisode du château de l'Épervier dans les deux auteurs ; mais, par une singulière aberration, c'est Mandeville qui est considéré comme l'imitateur⁴⁵¹.

⁴⁴⁷ *Le bel inconnu* ou *Giglain fils de messire Gauvain et de la fée aux blanches mains*, poème de la table ronde, par Renauld du Beaujeu, poète du XIII^e siècle, publ. par C. Hippeau. Paris, Aubry, 1859. Vers 3101-3119, 3157-3160, 3350-3353 ; *fier baiser*, 188.

⁴⁴⁸ Ce que nous pardonnons bien moins à Paulet, c'est d'avoir cité (*La Picardie*, 1860, p. 184 n° 1), d'ailleurs sans aucune référence : « vers 1350, un roman en vers de la fée Mélusine, dédié au prince royal qui devait être le roi Jean », resté depuis lors absolument inconnu de tous.

⁴⁴⁹ Jehan d'Arras. Édition Brunet, p. 9.

⁴⁵⁰ Reproduite dans l'édition de 1869, XXI.

⁴⁵¹ Cette bévue reparait dans la *Biogr.* de Michaud, art. Maundeville. On se souviendra que Mandeville était mort depuis plus de 16 ans lorsque Jehan d'Arras commença la rédaction de sa Mélusine.

On se souviendra que Mélior, puînée de Mélusine, est condamnée par la fée Pressine, leur mère, à garder jusqu'au jour du jugement, un épervier dans un château d'Arménie⁴⁵². À tout seigneur qui veillera près de cet épervier, seul et sans dormir, pendant le temps prescrit, elle fera don d'un bien terrestre à son gré, sans cependant se livrer à lui, même par mariage. Tous ceux qui insisteront sur ce point seront déchus de toute prospérité et le malheur s'étendra jusqu'à leur neuvième lignée.

Cette triste perspective n'arrête point un roi d'Arménie sorti victorieux de l'épreuve, il veut saisir Mélior, elle s'enfuit et la prédiction s'accomplit.

Voici maintenant la traduction de Mandeville ; la comparaison des deux versions fera cesser toute incertitude, au sujet du plagiat⁴⁵³.

La dame du château de l'Épervier

« De là, on va dans la petite Arménie. Dans cette contrée est un vieux château posé sur un rocher, appelé le château de l'Épervier. Il est situé au-delà de la cité de Lagays, auprès de la ville de Pharsipée appartenant au royaume de Cruk, riche seigneur et bon chrétien.

« On y rencontre un épervier sur un magnifique perchoir bien ouvré et une belle dame de féerie qui lui tient compagnie. Celui qui consent à garder cet épervier sept jours et sept nuits, d'aucuns disent simplement trois jours et trois nuits, seul et sans dormir, est prévenu par la belle dame qu'elle lui accordera l'accomplissement du premier désir qu'il fera de toute chose terrestre et cela a été prouvé souvent.

« Ainsi il arriva qu'un roi d'Arménie, vertueux chevalier guerrier redouté et noble prince, garda une fois l'épervier et à la fin des sept jours et des sept nuits, la dame vint le trouver et l'invita à formuler son désir parce qu'il avait bien observé les conventions.

« Il répondit qu'il était déjà grand prince, régnait en paix et possédait assez de richesses mondaines, aussi ne désirerait-il rien de plus que de jouir à sa volonté du corps de la belle dame.

« Elle répliqua qu'il ne savait pas ce qu'il demandait, qu'il était fou de désirer ce qu'il ne pouvait avoir car, dit-elle, vous ne devez rechercher qu'un bien terrestre et je ne suis pas un être terrestre mais un esprit.

« Le roi reprit qu'il ne voulait pas autre chose. La dame dit à son tour : « puis-

⁴⁵² Jehan d'Arras, 24, 413-420.

⁴⁵³ Maundeville, l. c., 145-17.

que je ne puis vous détourner de votre ardeur déshonnête, je ne dois rien vous accorder et vous abandonner à votre sort. Sire roi, vous aurez guerre sans trêve, tous les pays jusqu'à neuf degrés seront soumis à vos ennemis et vous serez privé de toute richesse. Jamais le roi d'Arménie, ni ce pays ne seront tranquilles et n'auront abondance de biens et toujours ils paieront tribut aux sarrasins.

«À son tour, le fils d'un homme pauvre garda l'épervier et désira être un patron heureux dans toutes ses entreprises.

«La dame lui accorda. Il devint le plus riche et le plus fameux marchand qu'on put voir sur terre ou sur mer, il fut si opulent qu'il ne connaissait pas la millième partie de ce qu'il avait. Il s'était montré plus sage en ses désirs que n'avait été le roi.

«De même encore, un chevalier du Temple veilla près de l'épervier et désira avoir une bourse toujours pleine d'or. Elle lui fut donnée mais la Dame lui dit qu'il avait perdu sa chevalerie en obtenant cette bourse par le grand orgueil qu'il en aurait et cela était vrai.

«Considère que celui qui veut veiller a à bien s'observer car s'il s'endort, il est perdu et personne ne le verra plus.»

De ce que Jehan d'Arras a reproduit presque littéralement le texte du voyageur anglais, il ne faudrait pas inférer que l'aventure du château de l'Épervier ne fut point connue bien avant Mandeville, à l'Ouest de l'Europe.

Sans nous arrêter à la dame du château de l'épervier situé dans le royaume d'Arles, au diocèse de Valence, dont Gervais de Tilbury nous a conservé l'histoire⁴⁵⁴ et qui n'était, en somme, qu'un démon succube, on trouve encore dans le *Bel inconnu*, un troisième château de l'épervier.

Un chevalier «orgueilleux et fier» est sire de ce Castel :

Il est en la ville un oisel
Esprevier bien mué et bel...
Sor I perce tote d'or
Li esprevier vaut I trésor.
Cele qui l'esprevier ara
Et à la perce le prendra
Si ara los de la plus bele⁴⁵⁵.

⁴⁵⁴ Tertia decisio. LVII.

⁴⁵⁵ Vers 1568-1576.

La jeune fille devra se faire accompagner par un champion, car le terrible sire tient contre tout venant que nulle ne peut être aussi belle que sa mie.

Un Seigneur vient d'être tué, son amante implore le secours de Giglain, Giflet, fils d'O, est enfin vaincu. La dame ravit l'épervier gage de la beauté souveraine.

Nous n'oserions affirmer, malgré, la haute antiquité du poème⁴⁵⁶, que telle soit la première forme de la légende.

La recherche des emprunts faits par Jehan d'Arras à des sources antérieures, conduirait à de singuliers rapprochements. Les oreilles de Vrian « si très grandes comme les manilles d'un van⁴⁵⁷ » rappellent les « Vannosas aures » des géants qui se couvrent de leurs oreilles pour dormir, dans le livre *de monstris et belluis* publié par Berger de Xivrey d'après un manuscrit du x^e siècle.

Vrian est l'aîné des enfants de Mélusine, Odon qui vient ensuite se distingue encore par des oreilles dont l'une est « sans comparaison plus grande que l'autre⁴⁵⁸ ».

Une difformité toute pareille se retrouve dans Kessoëus⁴⁵⁹ : Jésus annonce qu'un enfant encore au sein de sa mère aura une oreille plus longue que l'autre et l'évènement réalise la prédiction⁴⁶⁰. Ne serait-ce encore qu'une coïncidence fortuite ?

Il est un autre épisode connu de tous, c'est celui de la peau découpée en mince lanière qui doit enclôre le terrain délaissé en franc alevé par le comte de Poitou à Raimondin et former le territoire des sires de Lusignan⁴⁶¹. Seulement ici une peau de cerf remplace le cuir de bœuf grâce auquel Didon dans l'Enéide⁴⁶² donne une extension imprévue à la concession d'Iarbas.

On ne sait malheureusement rien des prétendues *vraies chroniques* que Jehan d'Arras dit avoir utilisées dans la rédaction de son roman *incrédible*⁴⁶³. Peut-être cependant serait-il téméraire d'aller jusqu'à en nier l'existence. À l'époque où il écrit, le merveilleux règne partout. Un nouveau fonds mythique importé de l'Orient, s'assimile vaille que vaille avec les anciennes traditions nationales ; la

⁴⁵⁶ XIII^e siècle.

⁴⁵⁷ Jehan d'Arras, 74, 118.

⁴⁵⁸ Jehan d'Arras, 116.

⁴⁵⁹ Cité par G. Brunet. *Les évangiles apocryphes*, Évangile de l'enfance, p. 12, p. 104.

⁴⁶⁰ Les récits de Kessoëus étaient très répandus en Orient, d'où ils ont pu être importés chez nous.

⁴⁶¹ Jehan d'Arras, 48-54. Cf. la légende des Saxons à la solde du roi Vortigern.

⁴⁶² *Carmen*, I. Vers 372-73.

⁴⁶³ Jehan Bouchet.

MÈRE LUSINE

fable envahit jusqu'à l'histoire, les pieux récits croisades aboutissent aux fantaisies consignées dans le manuscrit de Cangé⁴⁶⁴.

⁴⁶⁴ N° 6, XIII^e siècle. Bibl. Nat., 7, 185, 3-3 (d'après Mas Latrie). « C'est du manuscrit de Cangé qu'allaient naître bientôt les fabuleuses légendes de Mélusine. » Mas Latrie. *Hist. de l'île de Chypre*, II, 23. On remarquera que ce manuscrit raconte les gestes des Lusignans et non ceux des Luxembourg.

CHAPITRE SECOND

MÉLUSINE EN BRETAGNE. LES SERPENTES ITALIENNES: MANTO, MÉDÉE, LA
SIBYLLE DE CUMES. LE VENUSBERG. LE GENIUS LOCI.

I. L'ÉCOSSE ET LA BRETAGNE

Au commencement du xvii^e siècle, Le Loyer paraît admettre la priorité des Lusignan, « Le roman de Mélusine, dit-il, la fait descendre de par son père des rois d'Albanie et d'une fée, et de son mariage fonde les maisons de Lusignan, de Luxembourg, de Cypre, de Hiérusalem et de Boême. » Mais oublions pour un instant les prétentions généalogiques des Luxembourg, empruntons plutôt à cet auteur l'exposé des motifs qui ont conduit Jehan d'Arras à placer dans les régions d'outre-Manche les premières scènes de son récit :

« Quant à ce que le roman la fait venir d'Albanie, c'est pour donner plus de couleur à la fable pour la qualité de fée que Mélusine tenait du côté de sa mère. Les Albanois sont les Escossois, nos anciens confédérez d'où vient le nom d'Aubain et estranger en France.

« Et au reste les Escossois, Albins ou Aubeins, ou Alliabawn comme on les appelle en quelques lieux d'Escosse, ont été diffamez jusques à présent d'avoir eu des nymphes ou fées visibles appelées Belles-gens, Elfes ou fairs, foles qui aiment les hommes et cherchent de converser avec eux comme démons succubes et depuis qu'une fois, elles les ont amadoués et jouy d'eux, c'est chose périlleuse de se pouvoir départir de leur conversation⁴⁶⁵. »

Le chanoine Mahé nous exposera plus tard (1829) pourquoi Jehan d'Arras devait aussi nous parler de l'Armorique⁴⁶⁶ : « C'est de notre presque-île, dira-t-il, que la féerie moderne s'est répandue dans l'Europe... Les Bretons demeurés

⁴⁶⁵ Le Loyer, *Discours et histoires des spectres*, etc. Paris, Nicolas Buon, 1605, p. 201.

⁴⁶⁶ Chan. Mahé. *Hist. de la fée Mélusine*, œuvre restée inédite et dont nous ne connaissons en 1882 que ce qu'en avaient dit Bizeul (de Blain) et le Dr Mauricet. Après avoir longtemps vainement cherché le ms. orig. en Bretagne, nous venons d'avoir la chance heureuse d'en rencontrer deux copies dans la riche collection de notre excellent cousin Alfred Richard. L'une d'elles est ainsi datée: Vannes 3 janvier 1829, Mahé dit avoir reçu le travail de M. Babinet trop tard pour en tirer parti, son propre mémoire n'est guère en somme qu'un résumé du roman de Jehan d'Arras. Il est divisé en lettres qui furent successivement lues à la Soc. Polymathique. Elles portent les n^{os} XXXIX-XLVIII.

en possession de la langue des Gaulois conservèrent aussi plus longtemps leurs traditions au nombre desquelles on doit compter celles des femmes douées d'un pouvoir surnaturel. Car c'étaient de vraies fées que les neuf vierges de l'île de Sein qui pouvaient déchaîner les vents, soulever la mer, se changer en toutes sortes de bêtes, guérir les maux incurables et découvrir l'avenir aux navigateurs. »

La persistance du souvenir de Mélusine en Bretagne a aussi une cause purement historique. Le comté de Porhoët passa dès le XIII^e siècle aux Lusignan qui le conservèrent jusqu'au commencement du XIV^e siècle.

Voici maintenant la légende. M. l'abbé Luco nous signale une tradition très accréditée attribuant à Mélusine et à Raimondin la construction du château de Succinio quoique l'on sache très bien qu'elle est due à un personnage parfaitement historique. Il en est de même pour la fondation du couvent des Trinitaires de Sarzeau dont le duc Jean III ordonna l'érection par testament en date du 17 avril 1341.

Mélusine, raconte-t-on, allait tous les dimanches et jours de fêtes, entendre la messe au couvent des Trinitaires. Un large souterrain, long de trois kilomètres, faisait communiquer le manoir et le couvent. Dans ce souterrain, il y avait un canal et un chemin. Tantôt la fée se servait d'un bateau et tantôt d'un carrosse traîné par des bœufs. Mélusine était fort vieille quand elle mourut. On l'enterra dans la chapelle des Trinitaires de Sarzeau qu'elle avait élue de son vivant comme lieu de sépulture. On y montrait encore avant la Révolution la grosse pierre sous laquelle elle reposait.

Jean de la Haye si peu digne de foi d'ordinaire, paraît avoir connu cette tradition⁴⁶⁷. Il ajoute que Raimondin, Sgr de Troishic ou Croisic en Bretagne, enseveli aussi dans la chapelle des Trinitaires, se disait comte de Forest qui est l'isle ferme appelée à présent l'isle de Ruys et qu'ils firent entièrement fermer de murailles la dite isle. Sur tous ces points Jean de la Haye invoque l'autorité d'un chroniqueur resté absolument inconnu que le chanoine Mahé croit, on ne sait trop pourquoi, être un sieur J. Férus.

Ce qui suit n'appartient plus qu'au chanoine.

Des deux tours du château de Fougères, l'une située au Nord, se nomme tour de Gobelin et l'autre qui est au Sud est appelée tour de Merlusine (sic).

L'ancien château de Boisroux portait jadis, suivant la tradition, le nom de Château de Mélusine que les villageois regardent comme une duchesse de Bretagne.

⁴⁶⁷ *Mémoires et recherches de la France et de la Gaule Aquitannique*. Paris, pour le sieur de Richebourg, Guillon, 1619, pp. 118-119.

En 1473, il y avait à Nantes, un gros canon nommé bombarde et cinq couleurs appelées Junon, Pallas, Vénus, Mélusine et la Grand'Margot, celle-ci était ainsi désignée en l'honneur de Marguerite de Foix, duchesse régnante. Remarquez, dit Mahé, la haute idée qu'on avait de notre fée mise sur la même ligne qu'une puissante, duchesse et même que les principales déesses de la Grèce et de Rome. Quoi qu'il en soit, en Bretagne, aucune famille régnante, malgré la voix populaire, ne paraît avoir été tentée d'admettre la fée parmi les siens.

Comme les Luxembourg, le chanoine avait ses illusions qu'il expose ainsi à la fin de son histoire.

« Permettez-moi de croire que Mélusine a vécu dans la presqu'île de Rhuis, qu'elle y a fini sa carrière et que ces restes mortels y subsistent encore. Quand ma raison sommeille, ces pensées viennent à mon imagination, elle les entretient avec une complaisance puérile et si quelques érudits réussissaient à me désabuser, il me semble que je leur saurais mauvais gré, semblable à ce riche imaginaire dont parle Horace qui dit sérieusement à ceux qui l'avaient délivré de ses agréables visions :

« Pol, me occidistis, amici. »

Enfin Mahé a vu dans Mélusine l'anagramme de *Lusinéem*.

II. — LA SERPENTE, FONDATRICE DE MANTOUE, MÉDÉE DANS UNE FORÊT DE BOHÈME, LA SIBYLLE DE CUMES ET LA GROTTTE DE NORCIA, LES JUNG FRAÜEN DE LA MONTAGNE DE VÉNUS DANS UN LIED DE TANNHAÜSER, LE GENIUS LOCI CHEZ LES ROMAINS.

Aux lettres en lesquelles Mahé a scindé son *Histoire de Mélusine*, sont jointes les réponses d'un érudit collègue malheureusement resté anonyme, dont la discussion variée relève le récit un peu froid du chanoine.

Nous y voyons un parallèle fort curieux entre Mélusine et la serpente des rives du Mincio qui bâtit Mantoue et lui donna son nom, comme il en advint pour notre fée à Lusignan. Chose vraiment incroyable, aucun autre commentateur de Jehan d'Arras n'a pensé à la fée Manto retrouvée purement et simplement en un conte de Lafontaine⁴⁶⁸.

Le paladin Atis désespérant de toucher le cœur de sa belle, s'enfuit dans les bois. Chemin faisant, il protège un serpent qu'un vilain veut assommer. S'il ne partage pas l'horreur commune contre la gent reptile, c'est que :

⁴⁶⁸ Livre III, c. XIII. Le petit chien.

MÈRE LUSINE

Dans ses armes il en portoit :
Et de Cadmus il descendoit :
Celui-là qui devint serpent en sa vieillesse.

Près de Mantoue, sur les bords du Mincio, au lever de l'aurore, une nymphe belle et majestueuse, habillée comme une reine, vient bientôt lui offrir de servir ses amours :

La Parque est inconnue à toutes mes pareilles ;
Nous opérons mille merveilles :
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons serpentes un jour de la semaine,
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'étoit moi qu'un vilain s'en alloit assommer....

Sur ce, la fée change le chevalier en pèlerin et se mue elle-même en petit chien qui *secoue des perles*. Plus tard, elle fait surgir par ses enchantements un magnifique château dans un lieu désert. Cette fée, c'est la fondatrice de Mantoue :

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis étant Manto la fée,
Votre amie et votre obligée.
Vous connaissez ce nom fameux ;
Mantoue en tient le sien : Jadis en cette terre
J'ai posé la première pierre
De ces murs en durée égaux aux bâtiments
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.

Le collaborateur inconnu du chanoine eut peut-être été plus fier de sa découverte s'il eut su que notre fabuliste s'était borné à traduire presque mot pour mot un récit du *Roland furieux* de l'Arioste⁴⁶⁹. Il ne s'agit donc point ici d'un

⁴⁶⁹ Cant. XLIII. 67-144.

emprunt fait à Jehan d'Arras mais bien d'une tradition italienne remontant au moins au commencement du xvi^e siècle⁴⁷⁰.

Nous supposerions cependant volontiers que le docte correspondant était beaucoup plus au courant de la littérature italienne qu'il ne le laisse paraître, on expliquerait mieux ainsi deux autres rapprochements dont l'un relatif au mythe de Médée, nous avait paru tout d'abord assez singulier.

Dans les *Cinq chants* du même Arioste, l'histoire de Médée forme un long épisode⁴⁷¹. Après avoir donné son nom à la Médie, la magicienne de Colchide est venue régner sur la Bohême où elle réside au fond d'une forêt, là tous les huit jours son beau corps se change en un ignoble serpent :

Dove ogni ottavo di sua bella forma
In brutissima serpe havea a mutarsi.

Pour la dernière citation, il nous a été impossible de retrouver le texte. Dans le roman de Roland, dit l'anonyme, Berthe trouve un serpent énorme qui lui dit : Je suis une fée infortunée qui depuis deux mille ans, suis soumise à la peine des fées coupables. Pendant six mois de l'année, mon corps est métamorphosé comme vous voyez.

Cette Berthe ne nous paraît point être la mère de Charlemagne⁴⁷² mais la non moins légendaire Berthe, sœur du dit empereur à *la barbe florie*, épouse de Milon Comte d'Anglante, marquis de la Brava, *mère de Roland*, et le prétendu roman de Roland pourrait être alors *Le prime împrese d'Orlando* de Lud. Dolce⁴⁷³.

Quoi qu'il en puisse paraître, le correspondant de Mahé n'a point épuisé la liste des serpentes italiennes. Nicolo Eugenio, l'un des premiers commentateurs de l'Arioste, dit encore : « Dans la montagne de Norsia près de Baies entre Barbaro et l'Averne, comme dit Pétrarque, existe une issue par laquelle on pénètre avec

⁴⁷⁰ On trouve chez les grecs Manto, fille de Térésias prophétesse de Thèbes. Après la prise de cette ville par les Épigones elle fut emmenée à Delphes et consacrée à Apollon. Conduite plus tard en Asie-Mineure elle y bâtit la ville et le temple d'Apollon de Claros. On voyait dans les environs un lac formé des pleurs que la prophétesse versait sur les malheurs de sa patrie. Il est curieux que M. Karlowicz ait rencontré une tradition analogue en Galicie. Cf. *Mélusine et la reine Vanda*. Virgile conduit Manto en Italie et lui donne le Tibre pour époux. Ocnus, leur fils, bâtit Mantoue ainsi nommée en l'honneur de sa mère. D'autres ont vu en Manto la véritable fondatrice de cette ville. Nul doute que le moyen-âge n'en ait fait une fée et à ce titre ne lui ait imposé la cruelle pénitence de ses congénères.

⁴⁷¹ *Cinque canti*, st. 103-126.

⁴⁷² Berthe au grand pied.

⁴⁷³ Nous n'avons pas cet ouvrage sous la main.

beaucoup de peine dans la grotte où réside la Sibylle de Cumès et ses nombreuses compagnes qui se changent comme elle en serpents tous les vendredis...»⁴⁷⁴

Un autre commentateur de l'Arioste, Alberto Lavezuola⁴⁷⁵, nous apprend que Nicolò Eugenio avait emprunté cette tradition au roman italien de Guerino Meschino⁴⁷⁶ qui se trouvant un jour dans la grotte de Norcia aurait vu la sibylle et ses suivantes se transformer en affreux et épouvantables serpents⁴⁷⁷.

C'était si bien une opinion généralement accréditée en Italie que les fées et les êtres de la mythologie que le moyen âge leur assimilait, devaient à certains jours se transformer en serpents que Giuseppe Parini s'en fait encore l'écho dans son poème *Il Mattino* au XVIII^e siècle.

Fama è così, che il di quinto le fate
Loro salma immortale vedean coprirsi
Già d'orribili scaglie et in feda serpe
Volte strisciar sul suolo...⁴⁷⁸

Le savant Reinhold Köhler avait fait la même observation en Allemagne.

Il a relevé trois strophes intéressantes d'une version des chansons (lied) du Tannhäuser, donnée, par L. Tobler⁴⁷⁹.

«Les trois belles jeunes filles dans la montagne de Vénus, se changent le dimanche en vipères et en serpents. Nouvelle raison de croire que les fées ou semblables créatures, se muent en serpents chaque semaine à jour fixe ou même pendant plusieurs jours⁴⁸⁰».

Il est donc bien rationnel qu'en France notre Mélusine n'échappe point à ce sort rigoureux des autres fées, point n'est besoin dès lors de faire intervenir

⁴⁷⁴ *Brieve espositione di le tutte favole*, à la suite des anciennes éditions d'Orlando et des *Cinque Canti*. Orlando, cant. 43. st. 97.

⁴⁷⁵ *Observationi del sig. Alberto Lavezuola sopra il furioso di M. Lod. Ariosto*, in-4°, Venetia, De-franceschi Senesi, 1534.

⁴⁷⁶ Padoue, 1473, cap. 145.

⁴⁷⁷ Prese questa invention dal libro del Meschino, il quale ritrovandosi nell'albergo della sibilla, entro le grotte di Norcia, vide un giorno lei ensieme con gli altri trasformarsi in brutte, espaventevoli serpi. Cf. Panizzi, *Orlando furioso*, vol. IV, p. 305.

⁴⁷⁸ On dit que le 5^e jour les fées voyaient autrefois leur corps immortel se couvrir d'horribles écailles et sous la forme d'un hideux serpent rampaient sur la terre.

⁴⁷⁹ *Schweizerische Volkslieder*. Mit einleitung und anmerkungen heraus gegeben von dr. Ludwig Tobler. Bibliothek älterer schriftwerke der deutschen schvveiz IV Frauenfeld J. Huber, 1882, CLI-234.

⁴⁸⁰ *Sonderabdruck aus der Zeikchrift für Deutsches altherthum*, Band XXIX. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, pp. 78-79.

Echidna et les Teifales pour expliquer son odieuse pénitence du samedi⁴⁸¹. Il est des êtres mythiques sans doute qui subissent d'autres transformations, mais la forme serpentine est de beaucoup la plus générale, c'est en quelque sorte la loi commune; ce fait général reste étranger à l'influence des idées chrétiennes comme ou l'a cru longtemps, et n'est en somme qu'un simple retour au passé.

M. Élisée Reclus a fort exactement défini la genèse de l'antique divinisation du serpent :

« Le serpent issu des fentes du rocher ne semble-t-il pas sortir des ténèbres comme le représentant du monde souterrain et des puissances inférieures? C'est le dragon des légendes qui vomit le feu et la fumée, le monstre qui saisit les méchants et les plonge dans les gouffres brûlants; c'est aussi l'animal sacré qui porte une pierre précieuse cachée dans les replis de son front, le possesseur des mystères que recèlent les profondeurs du sol. Le grand art de la magie est de savoir lui arracher ses secrets pour découvrir les mines, connaître les simples et les racines qui guérissent les maladies et même deviner l'art d'être puissant et fortuné. Nombreux sont les personnages de la mythologie hindoue qui ont pris le serpent pour attribut afin de témoigner ainsi de la connaissance des mystères. Le diadème de Siva est formé des sept têtes de la Naga, on adore aussi Vichnou gardé par un serpent aux mille têtes⁴⁸². »

Chez les Romains, le serpent à crête, comme Agni, offrait l'image la plus vulgaire et la mieux connue du *genius loci*, cet ancêtre très direct de nos serpents géniés. À Pompéi, on retrouve encore son image sur plusieurs monuments. C'était une invitation tacite aux passants à les respecter, comme la croix noire qui l'a remplacée dans la moderne Italie. Qui ne se souvient de ce vers de Perse.

Pinge duos angues; pueri, sacer est locus; extra.
Merite...⁴⁸³

⁴⁸¹ Dufour. *Hist. générale du Poitou*, 1828, 113 paraît avoir été le premier à rechercher dans la mère légendaire des Scythes le prototype de Mélusine. En la même année 1828, M. J. Babinet ne trouve pas beaucoup de vraisemblance dans l'opinion de Dufour relativement à Mélusine et à Echidna: « Rien n'indique que les Teifales se soient établis à Lusignan. » *Bulletin de la Soc. d'agric. de Poitiers*, séance du 3 déc. 1828, p. 217. Dans la séance du 1^{er} déc. 1831, Ursin lit en séance de la Soc. acad. de Nantes, son *Étude sur Mélusine* où il renouvelle le premier après Dufour, l'assimilation de Mélusine avec Echidna qui pour lui se rattache à Diane et au mythe lunaire. *Annales de la Soc. Acad. de Nantes*, 2^e vol. 12^e livr., p. 404. Enfin, M. J. Babinet reprend à son tour Echidna et l'occupation de Lusignan par les Teifales in *Mélusine, Geoffroy la grand'dent*. Paris, Poitiers, 1847, p. 32 et sqq.

⁴⁸² Élisée Reclus. *Nouv. géogr. univers.* L'Inde et l'Indochine, p. 91

⁴⁸³ Satire, 1, 113.

L'antiquité a connu une foule d'autres divinités anguipèdes, témoins les Titans, la Terre, etc. de la gigantomachie de Pergame, de la Porte noire de Besançon et du temple d'Yzeures. Ces membres serpentins étaient comme un dernier reste de leur état primitif. Fort anciennement l'anthropomorphisme avait envahi les anciens simulacres et si les Dieux chassés de l'Empyrée se cachent encore sous la forme animale :

Pisce Venus latuit⁴⁸⁴.

Ce n'est guère que sous l'aspect humain que les poètes nous les dépeindront.

Nous n'avons point à discuter ici si la serpente de la Font de Sé est de tradition Romaine ou Celtique mais son odieuse queue sera pour nous comme un retour partiel et momentané à son premier état. Au moment où débute le roman de Jehan d'Arras l'anthropomorphisme est complet, c'est une vraie femme qui devient l'épouse légendaire du premier des Lusignan.

Comme le serpent, la source émane des profondeurs du sol et semble une manifestation des puissances inférieures, le *genius loci* est donc bien en situation près des fontaines. Le poisson suit l'élément liquide dans ses migrations souterraines et au même titre que le serpent, paraît le symbole de ces sombres déités, les métamorphoses assez peu fréquentes des fées des fontaines en poisson⁴⁸⁵ pourraient en effet porter à croire que ces êtres surnaturels ont parfois été considérés comme pisciformes⁴⁸⁶. Ainsi s'expliquerait comment Mélusine et ses congénères revêtent accidentellement l'aspect d'un poisson.

Disons encore pour résumer que la forme anguipède beaucoup plus fréquente paraît en rapport évident avec le *genius loci* tel que le concevaient les anciens Romains.

⁴⁸⁴ Ovid. *Métamorph.*, fab. v.

⁴⁸⁵ Reinhold Köhler (l. c. 79) se croit à juste titre autorisé à comparer à Mélusine une Mermaid qui tous les samedis devient poisson depuis le nombril jusqu'en bas et sous cette forme ne peut être vue par le mortel qu'elle a épousé. D'après F. Kreutzwald, *Ehstnische märchen ubers von Flotte*, Halle 1869, v. nr. 16., œuvre à laquelle nous ne pouvons recourir. Nous ne savons dès lors si cette Mermaid appartient à la mer, aux fleuves ou aux fontaines.

⁴⁸⁶ On sait l'influence que les mythes ont exercé les uns sur les autres. À ce titre, il nous paraît plus probable que les divinités pisciformes ont surtout présidé à l'élément liquide considéré dans son ensemble, mers, lacs, fleuves, fontaines. Le contact est évident quand il s'agit des sources, là le génie du sol se confond avec la nymphe des eaux, d'où sans doute la confusion des symboles.

CHAPITRE TROISIÈME

LA SERPENTE CHEZ LES ARABES, DANS L'INDE, AU JAPON ET EN CHINE. –
MÉLUSINE A LUXEMBOURG. – LES ONDINES ET LES PÉDAUQUES.

I. – LA SERPENTE EN AFRIQUE ET EN ASIE

M. Blachère n'est point allé assez loin en disant que la légende de la femme serpente appartient à un cycle mythique dont on trouve la trace chez tous les peuples de race Aryenne⁴⁸⁷.

On doit à Stanislas Julien la traduction d'un roman chinois intitulé *Blanche et bleue ou les deux Couleuvres fées*⁴⁸⁸. Le dieu Fo pour punir l'héroïne l'a condamnée à rester pendant des siècles dans le corps d'une couleuvre blanche. Au bout de dix-huit cents ans, elle reprend sa forme humaine, épouse un homme vertueux et d'eux naît l'astre de la littérature.

D'après l'éminent sinologue, cette histoire merveilleuse remonterait à la dynastie des Liang qui a régné en Chine de l'an 502 à l'an 556 de notre ère.

Le Dr Brauns dans les *Traditions Japonaises sur la chanson, la musique et la danse*⁴⁸⁹ relate à son tour une histoire de femme serpente trahie par son mari indiscret « tout comme Mélusine ».

Dans l'Inde, la femme serpente accompagne l'image de Vischnou⁴⁹⁰.

C'est surtout chez les Arabes que les légendes analogues à celle de Mélusine sont nombreuses. Notre ami, le voyageur V. Largeau⁴⁹¹, se disposait à publier une étude sur *Les Arabes nomades* lorsqu'il a été enlevé par une mort prématurée. Les légendes qui suivent sont extraites des notes dont il nous avait laissé la libre disposition.

DÉCOUVERTE DE L'AIN EL DJEUAT

La source du génie.

Un Arabe d'Ouargla mourant de soif dans le désert rencontre une jeune fille

⁴⁸⁷ *Essai sur la légende de Mélusine*. Paris, Parent, 1872.

⁴⁸⁸ Paris, Gosselin, 1834.

⁴⁸⁹ Collection internationale du journal *La Tradition*, Paris, 1890.

⁴⁹⁰ Élisée Reclus, l. c., 93. Nous croyons que que c'est une Apsara (nymphé des eaux).

⁴⁹¹ Né à Magné près Niort.

MÈRE LUSINE

d'une surprenante beauté qui lui montre une source appelée depuis l'Aïn el Djeniat.

LÉGENDE DES BOU HHANECH.

Les hommes serpents.

Un petit serpent d'un vert d'émeraude se glissant sous une racine de lotus se montra à un individu éloigné de sa caravane. L'Arabe intrigué élargit le trou du serpent avec son bâton et découvre une source abondante. Debout près d'elle apparaît une très belle jeune fille qui lui propose de l'épouser.

D'eux naissent les Bon-Hhanech appelés à former l'une des plus puissantes tribus du Sahara. Cette race est aujourd'hui éteinte.

ORIGINE DES BENI HHOUT

(Les fils du poisson)

Plus heureuse, la famille des Beni Hhout existe encore, ce sont des creuseurs de puits. Leur ancêtre découvrit en déblayant une source envahie par le sable, un petit poisson aux écailles étincelantes sautillant dans l'onde troublée. Il le prit et le posa sur le sol. Aussitôt le poisson se changea en une jeune fille d'une merveilleuse beauté qu'il s'empressa d'épouser.

Quoiqu'on en dise, nous voilà bien loin des Teifales et d'Echidna! Il est curieux de voir dans le Sahara, le génie féminin gardien des fontaines prendre, comme chez nous, tantôt la forme d'un poisson et tantôt celle d'un reptile. Cette double métamorphose, son apparition près des sources, les avances si facilement faites ou reçues, sont autant de points de contact avec Mélusine serpente à Lusignan, à Ham, à Staufenberg, à Sassenage⁴⁹², pisciforme à Luxembourg, toujours et partout prête à s'unir à quelque chevalier.

Transportez la légende des Bou Hhanech du grand désert aux rives de la Vonne, vous aurez les amours de Raimondin et de la belle Mélusine. Là, il est vrai, la fée n'est plus anonyme, telle cependant on la retrouve encore dans les récits de Gervais de Tilbury et de Vincent de Beauvais.

Le vocable n'est donc plus qu'un hasard, une sorte d'épiphénomène dans un mythe commun à toutes les races du vieux continent. Quoi de plus naturel dès

⁴⁹² Cf. pour Sassenage, Faujas de St-Fond. *Voy. en Écosse*, t. II, 326. Salgues. *Des erreurs et des préjugés*, t. II, 371.

lors que de rattacher ce nom au lieu dont la fée était la divinité topique, la mère Lusine à Lusignan⁴⁹³.

On ne saurait comparer Mélusine aux fées Morgane et Viviane, son nom reste inconnu dans la littérature médiévale jusqu'à Jehan d'Arras. C'est à Lusignan que Marie, duchesse de Bar et Josse, marquis de Moravie⁴⁹⁴, en demanderont l'histoire et cependant Josse *est un Luxembourg*. S'il en est ainsi, c'est que tous considéraient encore Lusignan comme la véritable patrie de la célèbre fée. Le temps n'était pas encore venu où Luxembourg et Sassenage lui disputeront cet honneur. Bien plus tard, en 1453, lors de la célèbre fête de la *licorne* donnée à Cambrai, Mélusine, ses enfants, en grands personnages, et *le château de Lusignan*, forment l'un des *entremets* du festin.

La merveilleuse destinée des barons Poitevins a grandi le nom de leur mère légendaire, vulgarisé par le roman de Jehan d'Arras, il sera attribué à des fées similaires jusque-là anonymes. Mélusine, *comtesse de Lusignan*, viendra à Luxembourg, elle y bâtira un second château où elle fera *son exercice*⁴⁹⁵, *comme à Lusignan*. *Tout d'abord, les comtes de Luxembourg la regarderont comme une ancêtre, mais seulement en tant que mère des Lusignan dont ils prétendent descendre; ils n'oseront encore en faire la femme du premier seigneur de leur maison. Le connétable de St-Pol s'en tiendrait à prendre, pour cri de guerre Le zignen* et quoi qu'en pense M. de Marcy⁴⁹⁶, ce mot rappellera bien plus le Poitou que l'Allemagne⁴⁹⁷. Écoutez plutôt l'auteur du *Roman de la Bergère* dans la dédicace de son poème au dit connétable :

⁴⁹³ Dès 1826, Eusèbe Salverte, Les dragons et serpents monstrueux, in *Rev. Encyclop.*, p. 630, n. l., avait admis ce dédoublement considérant à juste titre le peuple comme « un guide plus sûr que les érudits pour la prononciation des noms consacrés dans les contes anciens. » Il donne à mère Lusine le sens de mère des Lusignan. D'après Dufour, *Histoire générale du Poitou*, p. 212, il faut aussi comme le peuple dire : *mèr'lusine*, c'est-à-dire mère de Lusignan. En la même année 1828, M. Babinet déclare ne pas croire que la décomposition du mot puisse être à elle seule d'un assez grand poids pour expliquer une histoire aussi obscure que celle de notre fée. *Bull. de la Soc. d'agr. de Poitiers*, n° 24, séance du 3 déc. 1828, p. 217, n° 7. M. J. Babinet dit d'autre part (*Journal de la Vienne*, no du 22 avril 1841) : « Quelques-uns s'appuyant sur le mot Merlusine, ainsi que le prononcent aujourd'hui les habitants de la campagne de Lusignan et environs, voient là le nom véritable conservé par la tradition populaire et prétendent que ce nom signifie mère des Lusignan, dont par contraction on a aussi fait Mère Lusine, pour indiquer que la grande dame aurait été la souche de l'ancienne Maison royale de Lusignan. Cfr. Encore *Mélusine*, *Geoffroy la grand'dent*, p. 45. Léon Paulet (*La Picardie*, 1860), était aussi d'avis qu'il fallait dire et écrire *Mère Lusine*, etc. Nous n'avons donc rien innové.

⁴⁹⁴ Jehan d'Arras, p. 421.

⁴⁹⁵ Frère Étienne de Cypre de Lusignan.

⁴⁹⁶ L. c.

⁴⁹⁷ La traduction du roman de Mélusine en Allemand, ne date que de 1456.

MÈRE LUSINE

Conte gentil et très noble seigneur
Loys de Lucembourg à qui raison
Attribuer veult puissance et honneur,
De Lesignen l'antique maison
Jadis extrait, de laquelle à foison
Vindrent aussi empereur d'Alemaigne,
Maint roy de Chypre et maint roy de Behaingne⁴⁹⁸.

Quelques années de plus et la fée Poitevine n'en sera pas moins intronisée à Luxembourg à titre d'épouse légendaire du premier comte.

II. – LES ONDINES ET LES PÉDAUQUES. UNE MERMAID AMÉRICAINE

En considérant l'ensemble de ces légendes au type de Mélusine, on a vu l'anthropomorphisme s'appliquer tantôt à un reptile et tantôt à un poisson. À Lusignan même, si on s'en rapporte aux célèbres gâteaux, Mélusine se terminerait assez indifféremment en poisson⁴⁹⁹ ou en serpent. Par la queue de serpent, la fée se rattache au *genius loci* tel que le figuraient encore les romains à la fin du I^{er} siècle, par l'appendice pisciforme aux ondines ou Meerfey de la mythologie allemande. Sa présence près des fontaines ou des cours d'eau rend d'ailleurs la transition facile. Il est donc assez naturel de retrouver des légendes d'ondines analogues à celle de Mélusine.

Dans le pays de Galles, une sirène consent à être la femme d'un gardeur de moutons à la condition qu'à la troisième fois qu'il la frappera, elle disparaîtra pour toujours, circonstance qui ne tarde pas à se réaliser⁵⁰⁰.

Les ondines sont loin toutefois d'être toujours aussi bien disposées que les fées à s'unir aux hommes, comme va en témoigner cette légende Arabe.

Une belle fille arriva sur la côte montée sur un poisson noir et parée comme une fiancée, la fille de la mer se laissa persuader par le fils du roi qui donna sa parole de la respecter. Mais dès qu'elle eut dirigé son poisson dans le ruisseau, on mit derrière un grand filet pour lui couper la retraite. Elle remonta le ruisseau et

⁴⁹⁸ Nous avons passé en revue tous les arguments de Léon Paulet. On jugera de leur valeur.

⁴⁹⁹ De la Fontenelle de Vaudoré dit que la construction du château de Bessay en Vendée était attribuée à la Merlusine, être moitié femme et moitié *poisson*. Le maréchal de la Meilleraye. *Mém. soc. de stat. des Deux-S.*, T. III, 1838-39, 133.

⁵⁰⁰ Erny. Voyage dans le pays de Galles. *Tour du monde*, xv, 271. Communiqué par M. Paul Sébillot.

arriva au pied de la montagne. Alors elle invoqua Dieu et le ruisseau s'engloutit dans la terre. C'est de là que vient la sécheresse du pays Tripolitain⁵⁰¹.

Ailleurs l'ondine semble même d'une nature franchement hostile à l'humanité⁵⁰².

Rodrigue – tel était le prénom du neveu de M^{me} Trion chez laquelle logeait Barbé-Marbois pendant son exil à la Guyane, – revint un jour de la pêche sans avoir pris un seul poisson : « J'ai entendu la *mère de l'eau*, dit-il à sa tante, et j'ai fui bien vite. »

Je voulus savoir ce que c'était que cette mère de l'eau mais comme j'avais souvent vainement tenté de guérir Rodrigue de quelques erreurs dont il était fortement persuadé, il résista d'abord à mes instances et ce ne fut pas sans difficulté que je sus ce qui suit.

La mère de l'eau est une sirène ou monstre marin qui ressemble à une créature humaine depuis la tête jusqu'à la ceinture. Une longue queue de poisson couverte d'écailles, avec des nageoires, forme le reste du corps. Elle est malfaisante, elle attire les pêcheurs en haute mer, soulève les vagues, excite les vents et submerge les canots.

Cette fable était répandue, dit-on, parmi les Indiens avant la découverte de l'Amérique, et ceux à qui j'en ai parlé m'ont paru persuadés de l'existence des sirènes. Ce préjugé assez général sur cette côte, ne repose sur aucun témoignage positif; tous craignent la mère de l'eau; aucuns ne l'ont vue. Je suis persuadé que les sauvages n'avaient aucune idée de cet être fantastique quand les Européens arrivèrent en Amérique et qu'ils n'ont fait qu'adopter notre fable⁵⁰³.

Il est enfin une dernière catégorie d'êtres surnaturels en rapport évident avec l'élément aquatique pour lesquels existent encore des légendes analogues à celles de Mélusine. Ce sont les Pédauques ou femmes à pied d'oie. De même que dans le monde réel les oiseaux palmipèdes relient le ciel et l'eau, la mythologie gréco-romaine nous offre des sirènes à pieds d'oiseaux⁵⁰⁴. Isidore de Séville y fait

⁵⁰¹ *Tour du monde*, III, 79, d'après le baron de Kraft. Communiqué par M. Paul Sébillot.

⁵⁰² Voy. Additions, n° 1, p. 233.

⁵⁰³ Barbé-Marbois, *Journal d'un déporté*, Paris, Chalet et Fournier jeune, 1835, T. II, pp. 135-136. Cf. la légende de la sirène de l'île d'Aix. Ces prétendues sirènes sont évidemment des phoques autrefois abondants sur nos côtes, cf. Le Loyer, *Disc. et hist. des spectres*, p. 52. Claude de Seyssel, Jean d'Auton etc. *Hist. de Louis XII roi de France*. Paris, Abraham Pacard, 1615 p. 363. Il y a une trentaine d'années, un phoque se montre plusieurs fois sur la côte de l'Algérie près d'Arzew.

⁵⁰⁴ Cf. *Rome souterraine*. Traduction Paul Allard, 433 fig. Samuelis Bochart. *Hierozoicon*, part. 11. L. VI, cviii, 830.

MÈRE LUSINE

allusion après Servius. Elles ont, dit-il, des ailes et des ongles parce que l'amour vole et déchire⁵⁰⁵.

Au moyen âge la reine Pédauque figure dans la capricieuse décoration de nos cathédrales. En Touraine, la tradition populaire donne encore un pied d'oie à Ste Néomaie⁵⁰⁶, on retrouve la Pédauque dans Rabelais et Noël du Fail. Mabillon, l'abbé Lebeuf et Bullet n'ont pu émettre à son sujet que de vaines hypothèses⁵⁰⁷. Le premier, Montfaucon en a fait un être purement légendaire, opinion que les sérieuses recherches du chevalier du Mège sont venues confirmer⁵⁰⁸. Les légendes qui suivent aideront à mieux comprendre ce curieux mythe encore mal connu.

Le petit forgeron de Vallorbes

Ce petit forgeron épouse une fée, à la condition de ne la voir que quand il lui plaira de paraître devant lui. Il ne devra même pas chercher à pénétrer dans l'appartement où elle se retirera.

Chaque jour à midi, la fée venait partager son repas et le quittait bientôt, après lui avoir donné une perle et une pièce d'or pour lui montrer qu'elle était contente de lui. Cela dura seize jours au bout desquels le petit forgeron se hasarda à pénétrer dans l'appartement qu'elle lui avait interdit.

Il la trouva endormie et comme sa longue robe était un peu relevée, il remarqua qu'elle avait le pied sans talon précisément comme une patte d'oie. Au moment où il allait partir la fée se réveille et lui dit que puisqu'il n'a pu résister à sa curiosité, ils seront séparés pour toujours et voyant son secret dévoilé, elle quitte à jamais la grotte de Vallorbes et le pays⁵⁰⁹.

*La dame du Mas*⁵¹⁰

Autrefois, le château du Mas appartenait à un puissant seigneur qui partit pour un long voyage, son absence dura plusieurs années. Il reparut un jour dans son château sans qu'on sût d'où il venait. Il ramenait avec lui une jeune femme

⁵⁰⁵ Or. L. XI, c. III.

⁵⁰⁶ Ch. Arnould. Tableau synoptique des Deux-Sèvres.

⁵⁰⁷ Cf. Mag. pitt. 1838, 375, 76 fig. Art. anon.

⁵⁰⁸ Chev. Al. du Mège, *Mém. sur les mon. attrib. dans Toulouse à la reine aux pieds d'oie ou Régina pé d'Auca*. Toulouse, J. M. Douladoure, 1847.

⁵⁰⁹ *Traditions et légendes de la suisse romande*, 2^e édition, Lausanne, 1873, C^e par M. Paul Sébillot.

⁵¹⁰ Anjou.

MÈRE LUSINE

qu'il avait épousée en pays étranger. Elle était belle comme le jour et aussi bonne qu'elle était belle, aussi ne tarda-t-elle pas à être adorée des serviteurs et des vassaux de son mari.

Mais, chose étrange, elle portait toujours des robes longues, si longues, que personne, pas même son mari, ne pouvait se vanter d'avoir vu ses pieds. Ce n'est du reste qu'après avoir juré solennellement de ne jamais chercher à les voir que le seigneur du Mas avait pu devenir son époux.

Celui-ci eut vécu très heureux si, un jour, il n'eut résolu au mépris de ses serments de découvrir le secret que sa femme lui cachait avec tant de soin.

Pour arriver à son but, il eut recours à la ruse. Un soir que la dame du Mas préparait sa toilette de nuit dans un cabinet voisin, son mari se hâta de prendre place dans le lit conjugal après avoir pris soin de recouvrir d'une épaisse couche de cendre les marches de l'estrade sur laquelle était posé le lit. La dame entra bientôt dans la chambre, à l'instant où elle posait le pied sur la première marche, elle se rejetta brusquement en arrière en poussant un grand cri. Un charbon ardent caché sous la cendre, l'avait brûlée, au moment où elle mettait le pied sur l'estrade.

Un autre cri avait répondu au sien, le sire du Mas avait vu imprimée en creux sur la cendre, la trace d'une patte d'oie. Emportée par la colère et la douleur, la dame du Mas qui était une fée très puissante, s'adressant à son mari dont la déloyauté l'avait profondément blessée, prononça ces paroles :

Du Mas
Tu m'épias,
Tu périras,
Toi et ton Mas
Puisque tu as
Vu ma patte d'oie.

À peine avait-elle fini de parler que le château s'abîmait dans la terre avec tous ses habitants et était recouvert par les eaux. L'emplacement qu'il occupait jadis forme aujourd'hui un étang dont personne n'a jamais pu mesurer la profondeur. Quand on passe au point du jour sur ses bords, on entend le bruit d'une servante qui barattait – d'autres disent un serviteur qui broyait du chanvre – dans les communs du château au moment où il a été englouti et qui continue sa besogne depuis des siècles.

(M. MICHEL⁵¹¹)

⁵¹¹ Cette légende, destinée à la *Revue d'Anjou*, a du y paraître vers 1884.

Le plus célèbre de tous ces êtres fantastiques est la *Régina pé d'Auca* objet de l'excellente étude du chevalier du Mège.

Comme Mélusine à Poitiers, la Reine Pédauque de Toulouse se voit attribuer la construction de tous les monuments romains, notamment de l'aqueduc qui amenait dans cette ville les eaux du coteau de l'Ardenne, situé de l'autre côté de la Garonne. Il y a aussi près d'un ancien château d'eau des thermes longtemps appelés *bains de la regina Pedauca*. De même n'attribue-t-on pas la construction des arcs de Parigny à Mélusine ?

Au ^{xvi}^e siècle la reine Pédauque devient Austris, fille de Marcellus, ^v^e roi de Tolose, on en fait plus tard une martyre, c'est enfin une sainte thaumaturge dont on croit avoir retrouvé le tombeau.

Comme nos fées, la Régina Pé d'Auca aime à se baigner dans les fontaines, loin des regards indiscrets. Une bandelette d'or ceint ses cheveux, sa robe est longue et blanche. On la voit dans les nuits d'été ou pendant les matinées du printemps. Souvent elle va s'asseoir près des sources. Du Mège lui met, il est vrai, des flèches à la main et parle de l'aboiement de ses chiens, ce qui le conduit à l'identifier à Diane. Cette dame à *patte d'oie* serait cependant une Diane singulièrement transformée.

Nous ne croyons pas trop nous hasarder en rattachant à cette série la légende du chevalier du Cygne, thème sur lequel l'imagination populaire en Allemagne a brodé plusieurs variations⁵¹². Là c'est l'époux qui a une origine surnaturelle, aussi appartient-il cette fois à la femme de provoquer la séparation par son indiscrète curiosité.

Chez les Grecs, c'est sous la forme même d'un cygne que Jupiter s'unit à Lédà⁵¹³, la corrélation des deux mythes n'en reste pas moins évidente.

⁵¹² Cf. *Veillées allemandes*. Trad. L'Héritier. II. 342, 348, 364, 366, 370, 372, 376, 377.

⁵¹³ Notons en passant que le choix de cet oiseau dénote chez les anciens une profonde observation physique.

ADDITIONS

I. – *La Mélusine de Maulne (Yonne)*.

La légende qui suit montre une Mélusine peu disposée à la pitié, il est vrai qu'elle n'a guère pris à la fable Poitevine que le nom de la fée, c'est une preuve de l'antériorité de la tradition Bourguignonne au roman de Jehan d'Arras qui, grâce à sa grande vulgarisation, vint doter une fée jusque-là, anonyme, du nom de son héroïne. La seconde n'est, comme tant d'autres, qu'un pâle reflet de la nôtre.

« Parmi toute cette phalange de fées, il en est une qui avait particulièrement le don de terroriser les gens de la région de Crugy-le-Châtel : c'était la fée Merlusine, ou Mée Lusigne, ou encore Mère Lusigne.

« Mélusine habitait jadis, sous l'aspect d'une noble dame, un château situé dans la forêt de Maulne. Elle était très hautaine et si dure pour ses vassaux que ceux d'Arthonnay finirent par se révolter. Mélusine fit le siège du village, qu'elle dirigea elle-même. L'ayant emporté, elle réduisit le pays en cendres et fit passer les habitants au fil de l'épée. À son retour, tous les habitants du château s'empressèrent de la féliciter. Seule, une jeune fille du nom de Suzanne, qu'elle avait prise en affection, resta silencieuse, ne pouvant même retenir ses larmes au récit des horreurs dont les courtisans complimentaient la châtelaine. Mélusine furieuse de l'attitude de Suzanne, s'élança sur elle et la précipita dans le puits du château. Revenue à elle, elle veut faire retirer sa victime du puits, mais la jeune fille n'est plus qu'un cadavre. À cette vue, Mélusine désespérée, entre dans un nouvel accès de fureur, pousse un cri déchirant et se précipite à son tour dans le puits⁵¹⁴. Depuis lors, Mélusine est inconsolable. Elle vient souvent errer autour de son ancien manoir, criant en sanglotant : « Maulne ! Maulne ! tant que Maulne sera, malheureuse serai ! » Depuis ce temps-là aussi, Mélusine a pris en haine les habitants de ces contrées. Point de malheurs, de tracas, de misères, qu'elle ne se plaise à leur causer. Celui qu'elle rencontre à l'écart, est roué de coups, celui-là, frappé d'un sommeil irrésistible, est obligé de passer la nuit dans un fossé. C'est aux enfants surtout qu'elle s'attaque, comme pour se venger particulièrement sur eux de la mort de sa chère victime. En saisit-elle un, elle l'emporte pour toujours dans l'ancre inconnu qu'elle habite... Aussi tous ces traitements ont-ils soulevé

⁵¹⁴ « Il y a un lieu à Lusignan, *empres le puy*, auquel lieu au temps passé on a nourri poullaille, qu'elle se monstroit plusieurs foys a ung homme qui est encore en vie qui demoure en la forteresse et l'appelle-t-on Godard, et ne luy fait point aucun mal, et cela retrait-il sur son Dieu et son âme qu'il est vérité. » (Jehan d'Arras. Édition Brunet, p. 23.)

contre elle des haines que se lèguent les générations qui se succèdent. Entre Arthonnay et l'ancien château de Maulne est un gros amas de pierres qu'on prendrait pour un tumulus. C'est l'endroit où Mélusine établit sa tente quand elle assiégea Arthonnay. Le monceau de pierres a été formé à travers les siècles par les pierres que, dans leur ressentiment, jetaient les passants.

Il n'y a pas longtemps encore que les enfants d'Arthonnay, quand ils se rendaient à un apport qui se tient dans les alentours, le jour de l'Ascension, lançaient en passant une pierre sur l'antique amas, disant : Tiens, voilà pour Mélusine.

« L'histoire de Mélusine est aussi racontée avec cette variante : Mélusine était femme d'un seigneur qui était très fier de la beauté de sa dame. Une seule chose traversait le bonheur du châtelain, à un certain jour de l'année, Mélusine se faisait invisible pour tous, même pour lui. Vainement la suppliait-il de lui faire connaître les causes de cette retraite, Mélusine ne répondait que par des larmes. Obsédé par des sentiments de toutes sortes, un jour ce seigneur résolut de découvrir à tout prix le mystère. Il pénètre secrètement dans l'habitation de sa femme et au moyen d'une fente pratiquée dans la porte, plonge le regard dans la chambre où était la châtelaine. Mort et enfer ! Qu'aperçoit-il ! Mélusine ayant toujours, de la tête jusqu'à la ceinture, sa beauté divine de femme, présente dans le reste de son être la forme d'un hideux serpent. À cette vue le seigneur jette un cri. Mélusine qui l'entend, est si courroucée et si honteuse d'avoir été surprise dans cet état, qu'elle pousse à son tour une clameur qui fait trembler le château et la forêt, et se précipite dans un puits où elle trouve la mort.

« À partir de ce moment, on la voit encore de fois à autre, sous cette apparence de demi-métamorphose, mais elle a voué une haine mortelle aux maris trop curieux qu'elle punit d'une manière terrible⁵¹⁵. »

II. – *La chapelle de Mélusine à Lusignan*

On ne sait trop à quel titre le nom de Mélusine fut attribué à une chapelle située à Lusignan. Cette chapelle subsistait encore à la fin du xv^e S. et jouissait même d'un certain renom, car elle est au nombre des lieux saints honorés des offrandes du roi Louis XI lors de son voyage en Poitou et reçoit à cette occasion un don considérable. « CXIV escuz pour plusieurs ornements donnez à la chapelle fondée sur la chapelle de Méluzine à Lezignen » figurent dans les comptes de l'hôtel du roi en 1472. (Bibl. nat. F. Fr. 20685).

M. de la Boutetière croyait, que cette désignation singulière devait s'appliquer

⁵¹⁵ C. Moiset. *Les usages, croyances, traditions, superstitions, etc., du département de l'Yonne*. Auxerre. Impr. Georges Rouillé, 1888, Tirage à part (p. 88-9). Extr. du *Bull. de la Soc. des Sciences hist. et nat. de l'Yonne*, 1^{er} semestre 1888. (Fées, feux follets.)

à l'église Notre-Dame de Lusignan dont les prétendus fils de Mélusine, furent les fondateurs⁵¹⁶.

Mgr Cousseau jugeait, sans doute avec raison, que les Lusignan avaient élu leur sépulture dans leur église de Notre-Dame. Le docte prélat y signalait dans le transept gauche une chapelle plus ancienne que le reste de l'édifice. C'est là peut-être que Hugues IV le chiliarque qui paraît l'avoir construite, et quelques-uns de ses successeurs furent enterrés. Hugues IV mourut, en effet, vers 1030 et l'église ne fut achevée qu'au XII^e s⁵¹⁷.

La tradition attribuant à Mélusine la construction du château et de l'église de Lusignan, a été consacrée par Jehan d'Arras et Couldrette, il ne serait pas impossible qu'une chapelle de l'église eut retenu son nom⁵¹⁸, n'avons-nous pas vu qu'avant 1789, on montrait encore dans la chapelle des Trinitaires de Sarzeau, un prétendu tombeau de la fée Poitevine? Tombeau et chapelle de Mélusine, passe encore, mais aller jusqu'à croire qu'une église paroissiale dédiée à la Vierge eut été désignée officiellement en 1472 sous le nom de la fée, comme le pensait M. de la Boutetière, nous paraît fort invraisemblable.

L'église de St-Aquilin située dans l'intérieur du château complètement délaissée dès la fin du XIII^e s., n'avait pas tardé à être démolie, mais il y avait en outre dans la forteresse une chapelle dont le vocable *reste inconnu*, encore mentionnée dans la visite faite à l'occasion de la prise de possession du douaire concédé à Marie Stuart. C'est là, à notre avis, qu'il faudrait chercher la chapelle de Mélusine de 1472.

Quoi qu'il en soit, le don royal a pour objet une fondation *déjà faite* sur la chapelle de Mélusine antérieure sans doute elle-même à cette fondation ce qui devrait faire attribuer à la chapelle primitive une notable antiquité. Le vocable populaire n'était peut-être pas beaucoup moins ancien. Il a pu remplacer le nom de l'une des premières dames de Lusignan, ce serait une substitution en tout semblable à celle qui s'est opérée pour le tombeau de Sarzeau au bout d'un temps très court, cinquante ans environ.

⁵¹⁶ Ordonnance de Louis XI pour les Sables d'Olonne en son voyage en Bas Poitou en 1472, in *Annuaire de la Soc. d'émulation de la Vendée*, 1880.

⁵¹⁷ Mém. hist. sur l'église Notre-Dame de Lusignan et ses fondateurs, *Mém. de la Soc. des Antiq. de l'O.* 1844. p. 299.

⁵¹⁸ Remarquons cependant qu'il serait assez anormal que la tradition populaire ait depuis un temps immémorial, oublié une désignation aussi caractéristique, par elle conférée à une chapelle de l'église paroissiale.

MÈRE LUSINE

Table des matières

| | |
|--|----|
| Introduction: Les fées et les incubes..... | 4 |
| I..... | 4 |
| II..... | 6 |
| III..... | 8 |
| IV..... | 10 |
| Note..... | 12 |

PREMIÈRE PARTIE — LE LIVRE DES LUSIGNANS

| | |
|---|----|
| Chapitre 1 ^{er} : Origines de la légende de Mélusine..... | 16 |
| I..... | 16 |
| II..... | 18 |
| Chapitre II: Les précurseurs de Jehan d'Arras. Jongleurs, trouvères et chroniqueurs des Lusignans..... | 20 |
| I..... | 20 |
| II..... | 26 |
| III..... | 30 |
| Chapitre III: Le roman de Mélusine..... | 32 |
| I..... | 32 |
| II..... | 33 |
| III..... | 36 |
| IV..... | 39 |
| V..... | 42 |
| Chapitre IV: Après Jehan d'Arras..... | 43 |
| I..... | 43 |
| II..... | 45 |
| III..... | 47 |
| IV..... | 48 |
| Chapitre V: Les enfants de Mélusine – Geoffroy au grant dent..... | 50 |
| I..... | 50 |
| II..... | 52 |
| III..... | 53 |
| IV..... | 58 |

DEUXIÈME PARTIE — LE MYTHE DE LA MÈRE LUSINE

| | |
|--|----|
| Chapitre 1 ^{er} : La fée..... | 61 |
| I..... | 61 |

MÈRE LUSINE

| | |
|--------------------------------|-----|
| II | 63 |
| III | 67 |
| IV | 69 |
| V | 73 |
| VI | 74 |
| Chapitre II: La Banshee..... | 77 |
| I | 77 |
| II | 81 |
| III | 86 |
| Chapitre III: La serpente..... | 88 |
| I | 88 |
| II | 93 |
| III | 98 |
| Chapitre IV: La déesse..... | 104 |
| I | 104 |
| II | 106 |
| III | 107 |
| IV | 109 |

TROISIÈME PARTIE — BIBLIOGRAPHIE

| | |
|--|-----|
| Chapitre I ^{er} Manuscrits du roman de Jehan d'Arras et du poème de Couldrette..... | 112 |
| Chapitre II: Éditions françaises du roman de Mélusine, du roman de Geoffroy la grand'dent et du Poème de Couldrette | 130 |
| Chapitre III: Éditions en langues étrangères | 141 |
| Chapitre IV: Auteurs cités, Critiques, etc. | 151 |
| Chapitre V: Iconographie..... | 162 |
| Additions | 172 |
| I. Fragments manuscrits d'un roman de chevalerie(par M. Rosenzweig) | 172 |
| II. Josse, marquis de Moravie | 173 |
| III. Guillaume de Machauttroubadour de Pierre le Grand, roi de Chypre | 174 |
| IV. Légende slave | 175 |
| V. Mélusine et Madame de Maintenon au château de Saint-Gelais | 175 |

NOTES SUR MÉLUSINE

| | |
|--------------------------------------|-----|
| Introduction | 178 |
| Chapitre premier..... | 180 |
| I. – Le fier baiser..... | 180 |
| II. – Le château de l'Épervier | 184 |

MÈRE LUSINE

| | |
|---|-----|
| Chapitre second..... | 189 |
| I. L'Écosse et la Bretagne..... | 189 |
| II. – La Serpente, fondatrice de Mantoue, Médée dans une forêt de Bohême, la sibylle de Cumès et la grotte de Norcia, les Jung fraüen de la montagne de Vénus dans un lied de Tannhäuser, le genius loci chez les Romains. | 191 |
| Chapitre troisième | 197 |
| I. – La serpente en Afrique et en Asie..... | 197 |
| II. – Les ondines et les pédauques. Une mermaid américaine..... | 200 |
| Additions..... | 205 |



© Arbre d'Or, Cortaillod (NE), Suisse, octobre 2004
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Mélusine*. Vitrail de l'église St-Sulpice à Fougères (Ille-et-Vilaine) D.R.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/DMi